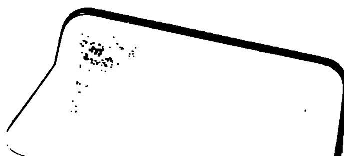


Clarendon Press Series

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE ET DE LA TRIBUNE FRANÇAISES

London

HENRY FROWDE



OXFORD UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE

AMEN CORNER

Clarendon Press Series

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE ET DE LA TRIBUNE FRANÇAISES

EDITED BY

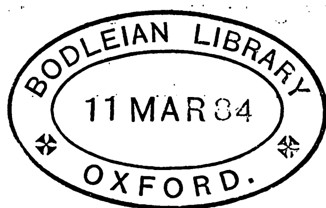
PAUL BLOUËT, B.A. (UNIV. GALLIC.)

Officier D'Académie
Assistant Master in St. Paul's School.

VOL. I.

FRENCH SACRED ORATORY

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1884



PREFACE.

In the first of these two volumes it has been the Editor's wish to bring before the reader's notice extracts from the best funeral orations and sermons of Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, and Mascaron; and, in the second, extracts from the great political speeches of Mirabeau, Vergniaud, Manuel, Foy, Ledru-Rollin, Berryer, Thiers, and Gambetta.

In the case of France, at any rate, it may be said, that neither in ancient nor in modern times, can we find anything equal to the sacred oratory of the seventeenth century. The master-pieces of Bossuet and Massillon will ever be deemed the best monuments of French prose.

Whether we consider Bossuet, leading our imagination captive with the flow of his irresistible eloquence; or Bourdaloue, enchaining our reason by the power of his arguments; or Massillon, stirring our souls to their depth by the graceful tenderness of an ever-charming diction; or Fléchier, appealing to the intellect in a style, more elaborate, perhaps, but harmonious from the very perfection of his art —we are driven to exclaim with La Harpe: 'Voilà ce qu'a produit le siècle de la religion, qui a été celui du génie.

que le nôtre avoue qu'il lui a été plus facile d'en être le détracteur que le rival.'

These volumes being intended for advanced students, the Editor has translated, in his notes, but very few passages. At the same time, he has never failed to point out any changes of moment that the construction of the language may have undergone since the seventeenth century. The biographical notices, and the notes which serve to illustrate the historical passages, have been taken from the best contemporary memoirs, and from other sources of undisputed authority.

LONDON,
February, 1884.

CONTENTS.

BOSSUET.

BOURDALOUE.

MASSILLON.

FLÉCHIER.

MASCARON.

NOTES.

BOSSUET.

INTRODUCTION.

Biographical Sketch of Bossuet by VOLTAIRE.

'BOSSUET (Jacques-Bénigne), de Dijon, né en 1627, évêque de Condom, et ensuite, de Meaux. On a de lui cinquante et un ouvrages ; mais ce sont ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'Histoire universelle* qui l'ont conduit à l'immortalité. On a imprimé plusieurs fois que cet évêque a vécu marié ; et Saint-Hyacinthe, connu par la part qu'il eut à la plaisanterie de Mathanasius, a passé pour son fils ; mais c'est une fausseté reconnue. La famille des Secousses, considérée dans Paris, et qui a produit des personnes de mérite, assure qu'il y eut un contrat de mariage entre Bossuet, encore très jeune, et mademoiselle Des-Vieux ; que cette demoiselle fit le sacrifice de sa passion et de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devait lui procurer dans l'Église ; qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat, qui ne fut point suivi de la célébration ; que Bossuet, cessant ainsi d'être son mari, entra dans les ordres ; et qu'après la mort du prélat, ce fut cette même famille qui régla les reprises et les conventions matrimoniales. Jamais cette demoiselle n'abusa, dit cette famille, du secret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux, dans une union sévère et respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon, à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de Mauléon, et a vécu près de cent années. On raconte qu'ayant dit au jésuite La Chaise, confesseur de Louis XIV : *On sait que je ne suis pas janséniste*, La Chaise répondit : *On sait que vous n'êtes que mauléoniste.* Au reste, on a prétendu que ce grand homme avait des sentiments philosophiques

différents de sa théologie, à peu près comme un savant magistrat qui, jugeant selon la lettre de la loi, s'élèverait quelquefois en secret au-dessus d'elle par la force de son génie. Mort en 1704.'

Besides the *Oraisons funèbres* and the *Discours sur l'Histoire universelle*, we have his sermons and panegyrics; *Traité de la Connaisance de Dieu; Politique tirée de l'Écriture sainte; Histoire des Variations des Églises protestantes; Relation sur le Quiétisme*, and other minor works and letters.

Parallel between Bossuet and Bourdaloue by CARDINAL MAURY (1746–1817).

'Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue; cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques; et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses travaux littéraires. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue aura l'avantage, mais si l'on opposait trait à trait, il ne résisterait pas à ce parallèle. Bossuet est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant. Il a une manière grande et ferme, une familiarité noble, des élans sublimes, des tableaux fiers et imposants, des transitions brusques et cependant toujours naturelles, un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées, et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. On reconnaît surtout dans ses écrits le ton et l'accent d'un prophète; c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme, et lorsqu'il l'a intimidé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion.'

HALLAM *on Bossuet's Funeral Orations*[1].

'In that style of eloquence which the Ancients call demonstration, or rather descriptive (ἐπιδεικτικός), the style of panegyric or commemoration, the funeral orations of Bossuet are

[1] *Literature of Europe.*

doubtless superior to those justly celebrated productions of Thucydides and Plato that have descended to us from Greece; nor has Bossuet been equalled by any later writer.'

CHATEAUBRIAND *on Bossuet's Funeral Orations.*

'Que dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-nous? et quels discours de Cicéron ou de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses oraisons funèbres?

'Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet: le trait de génie ou d'éloquence; la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui; enfin la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

'Les oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite; mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style, et un modèle d'écrit philosophique et politique. Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avait là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développements des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge semble se devoir épuiser vite; tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur, et de la mort: et c'est pourtant sur ce fonds stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monuments de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

'On sait avec quel génie, dans l'oraison funèbre de la princesse palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art

oratoire, jusqu'à l'interprétation d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce discours sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

'Si pour Marie-Thérèse et pour le chancelier de France ce ne sont plus les mouvements des premiers éloges, les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde?

'. . . . Au milieu de cette théologie, combien d'autres genres de beautés ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes! Voyez le tableau de la Fronde: "La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors . . . . Etait-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? . . . . Ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis?"

'Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts, et sur l'obscurité du cœur de l'homme, "qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres."

'Mais la trompette sonne, et Gustave paraît: "Il paraît à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle! Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur."

'Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. . . . . .

'Le poète (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poète continue de se faire entendre; il ne touche plus la corde inspirée, mais, baissant sa lyre d'un ton, jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire des paroles paisibles. . . . . .

'Nous avions cru pendant quelque temps que l'oraison funèbre

du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée ; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de l'oraison de Madame Henriette : mais quand nous avons lu ce discours avec attention ; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner comme en se jouant un chant d'Homère ; quand se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique, et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres ; lorsque, après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers, au catafalque du héros ; lorsque, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité ; à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains.'

BOSSUET.

The following are extracts from the Funeral Oration, delivered by Bossuet, on the occasion of the death of Henriette Marie of France, Queen of Great Britain, on the 16*th of November,* 1669, *in the Church of Sainte-Marie de Chaillot.*

I. Néant des pompes et de la grandeur royales.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui ; car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent *aux yeux du monde* sa vanité tout entière. Vous verrez

dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères, une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et, depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence, les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation de la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois ; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut : et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram :* entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.

II. Henriette Marie de France, Reine de la Grande-Bretagne.

Fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance: toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, et qui descendaient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable, autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires, et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu *son courage.*

III. Charles Ier, Roi d'Angleterre.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait cet historien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesure, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient; alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles Ier, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César; mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable

étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune.

IV. Olivier Cromwell.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les *rois*. . . . Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la

multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers.

V. Courage de la Reine.

On sait, messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins ; et, malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes ; et, sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale, sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les États dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut

battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté. Elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance ; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait, avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ! et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral, où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande, et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux, et, comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine, à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de voir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'Océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque aussi fatale : cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour

tout supplice à sa conscience et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse ; tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte ! Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes ; elle assiège et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche ; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence ; les rebelles étaient consternés, et si la reine en eût été crue, si, au lieu de diviser les armées royales et de les amuser, contre son avis, aux sièges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué, le terme fatal approchait, et le ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. 'Tu sais vaincre, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais ; mais tu ne sais pas user de la victoire. Rome, que tu tenais, t'échappe, et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre.' Depuis ce malheureux moment, tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sièges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retira à Exeter, ville forte, où elle

fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

From the Funeral Oration, delivered on the occasion of the death of Henrietta-Ann of England, Duchess of Orleans, at St. Denis, on the 21*st of August*, 1670.

I. Vanité des Vanités, et tout est Vanité.

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère ! Ô vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? 'Vanité des vanités, et tout est vanité.' C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je pas parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse ; j'ai pris sans

étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

II. Vanité de la grandeur et de la gloire.—Mort de Madame.—Sa douceur envers la mort.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître: je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. 'Ô Dieu! dit le roi prophète,

vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'es rien devant vous.' Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant, où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du cruex de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : 'Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous.' Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

. . . .

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction ; il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. Ô nuit désastreuse ! ô nuit effroyable,

où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle! Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse; partout on entend des cris, partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: 'Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement.'

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam.* Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr si tôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs: le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez, le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux: le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens

agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux ; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder : cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort lui en donnait les moyens; et, certes, c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes; pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine : car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde ; son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle :

elle ne la brava pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration ! Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure ; notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !

III. Eloge d'Henriette d'Angleterre—Les grands surtout sont sujets à la tentation.

Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres, et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée : quand quelqu'un traitait

avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison; on ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne: tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'en les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner? et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, 'qu'elle allait être précipitée dans la gloire?' Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même, ne s'adorent-elles pas secrètement? Ne veulent-elles pas être adorées? que n'ont-elles pas à craindre de leur *amour-propre? et* que se peut refuser la faiblesse humaine

pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion et le nom de Dieu? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité; elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire: on ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur: 'Je suis, et il n'y a que moi sur la terre.' En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame, de l'avoir arrachée à sa propre gloire avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? jamais ce qui doit finir ne peut être long.

From the Funeral Oration, delivered on the occasion of the death of Maria Theresa of Austria, Queen of France and Navarre, at St. Denis, on the 1st of September, 1683.

I. Eloge de Louis XIV.

Sous lui, la France a appris à se connaître; elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas; l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable,

puisque, en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards: nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraye. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiège, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé: un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir: Louis y vient par de longs détours; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein; mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement combien la main de Louis était secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers; maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance; mais tu te verras attaqué dans tes murailles comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves; Louis a brisé les fers dont tu accablais ses

sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres: dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages: les pilotes étonnés s'écrient par avance: 'Qui est semblable à Tyr? et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer;' et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances; que n'a-t-on pas dit de sa fermeté, à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle, heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrais ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisait la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion; c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au-dehors que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière, pourraient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez

[illegible] humain [illegible] que [illegible] années [illegible] qui vous [illegible] dans la [illegible] sentiments si [illegible] reconnaître [illegible] malheur ! ô [illegible] dis-je, [illegible] jusqu'à ses [illegible] secours de [illegible] Louis renouvela [illegible] misères [illegible] qu'ils ont des [illegible] par des exploits [illegible] de l'Afrique [illegible] avait été la [illegible]

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme saint Paulin disait du grand Théodose, que nous voyons en Louis, « non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa couronne. »

C'était, messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque, non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

From the Funeral Oration delivered on the occasion of the death of Anne de Gonzague de Clèves, Palatine Princess, in the Church of the Carmelites of the Faubourg Saint-Jacques, on the 9th of August, 1685.

I. Troubles de la Fronde.—Guerre de Pologne.

Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires; la cour ne vit jamais rien de plus engageant; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps! quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! la monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? étaient-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non; c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite, qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire, qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse p

tine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'Etat et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis, tant elle était pénétrante! tant elle s'attirait de confiance! tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée: mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et, en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talents? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour; d'en soutenir le ministre, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins? mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes!

Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même; inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine, sa sœur, en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. *Un nouveau conquérant* s'élève en Suède; on y voit un autre

Gustave, non moins fier ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits, que pour fuir devant le vainqueur. En même temps, la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts; la reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume; après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre; réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement: la Pologne était nécessaire à son Eglise, et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié; sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée.

II. Songe et Conversion de la Princesse.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire où le fondement est renversé, que restait-il à notre princesse? que restait-il à une âme qui, par un juste jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien? Qu'y restait-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde: *Restabat magna miseria et magna misericordia.* Il restait ce secret regard d'une providence miséricordieuse qui la voulait rappeler des extrémités de la terre: et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut (c'est elle-même qui le raconte au saint abbé: écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins, et la conduite de la grâce); elle crut, dis-je, 'que, marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident: il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil, qui a tant d'éclat et de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former aucune idée; je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et, prenant un ton d'autorité: Mon exemple, dit-il, doit vous apprendre qu'il y a des choses très excellentes et très admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies ni moins désirables, *quoiqu'on ne les* puisse ni comprendre ni imaginer.' C'est

en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean: 'Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils:' *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre princesse le comprit: en même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, 'elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie:' ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnement pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, 'elle se sentit si éclairée (c'est elle-même qui continue à vous parler) et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que celle dont il était privé. Et, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.' Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux: écoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. 'Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire tellement changée, qu'elle avait peine à le croire.' Le miracle qu'elle attendait est arrivé; elle croit, elle qui jugeait la foi impossible: Dieu la change par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. 'Je me levai, poursuit-elle, avec précipitation: mes actions étaient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaires.' Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animait ses actions se ressent encore dans ses paroles. 'Tout ce que je lisais sur la religion me touchait jusqu'à répandre des larmes; je me trouvais à la messe dans un état bien différent de celui où

j'avais accoutumé d'être;' car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable, 'mais alors, dit-elle, il me semblait sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles et dont l'on ne peut douter.' Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste: les nuages de son esprit sont dissipés: miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts. Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement: Le doigt de Dieu est ici? La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour: l'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements; trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer: digne effet des sacrements de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur, qu'elle appelle, la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés: il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente; qui sait si la Providence n'aura *pas* amené ici quelque âme égarée qui doive être touchée de

ce récit? ‘Il est, dit-elle, impossible de s’imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées: j’appréhendais à chaque moment le retour de ma syncope, c’est-à-dire ma mort et ma damnation. J’avouais bien que je n’étais pas digne d’une miséricorde que j’avais si longtemps négligée, et je disais à Dieu dans mon cœur que je n’avais aucun droit de me plaindre de sa justice; mais qu’enfin, chose insupportable! je ne le verrais jamais; que je serais éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l’aimer, éternellement haïe de lui. Je sentais tendrement ce déplaisir, et je le sentais même, comme je crois (ce sont ses propres paroles), entièrement détaché des autres peines de l’enfer.’ Le voilà, mes chères sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité: la voilà cette crainte qui change les cœurs; non point la crainte de l’esclave qui craint l’arrivée d’un maître fâcheux, mais la crainte d’une chaste épouse qui craint de perdre ce qu’elle aime. Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeurs, aigrissaient son mal jusqu’à la dernière extrémité; nul n’en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu’elle se regardait comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu’il lui plaît, continua de l’instruire comme il a fait Joseph et Salomon; et durant l’assoupissement que l’accablement lui causa, il lui mit dans l’esprit cette parabole si semblable à celle de l’Evangile. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n’a pas dédaigné de nous donner comme l’image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour des petits qu’elle conduisait: un d’eux s’étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide; elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal: en même temps on lui crie

d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. ' Non, dit-elle, je ne le rendrai jamais.' En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avait été montrée se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : ' Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon après vous avoir tirée de sa puissance ? Espérez, et prenez courage.'

A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, 'comme si un ange lui eût appris (ce sont encore ses paroles) que Dieu ne l'abandonnerait pas.' Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait ; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et les douleurs de l'enfer, il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence. Alors une joie céleste saisit tous ses sens, 'et les os humiliés tressaillirent.' Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce ; et vous, saints prêtres, venez ; et vous, saintes filles, et vous, chrétiens ; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : 'Que Dieu est bon ! que sa miséricorde est éternelle.'

From the Funeral Oration on Messire Michel Le Tellier, High Chancellor of France, delivered in the Church of Saint-Gervais, on the 25th of January, 1686.

I. Mazarin.

Puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs: tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts, et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc! n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au-dedans et au-dehors par toutes les puissances temporelles? faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage Michel Le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée; ainsi le calme fut rendu à l'Etat; on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie; Paris et tout le royaume avec un fidèle et admirable empressement reconnaît son roi gardé par la Providence, et réservé à ses

grands ouvrages: le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable; les pertes de l'Etat sont réparées; le cardinal fait la paix avec avantage: au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort; intrépide, il domine jusque entre ses bras et au milieu de son ombre: il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où parmi tant de divers mouvements elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'Etat, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils: et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'Etat, en faisant connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas: car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie; mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice, dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avait unis; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la

terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées : et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

II. Révocation de l'Edit de Nantes—Derniers moments de Le Tellier.

Voilà, messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avaient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout-à-coup ; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir ; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse ; tout calme dans un si grand mouvement ; l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis ; poussons jusqu'au ciel nos acclamations ; et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : 'Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques ; c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre ; c'est le vœu des églises, c'est le vœu des évêques.'

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avait déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort : mais un ministre si

zélé pour la justice ne devait pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étaient préparées. Malgré cette fatale faiblesse qu'il commençait de sentir, il écouta, il jugea, et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public, n'avaient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservait l'accomplissement du grand ouvrage de la religion; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il ne se souciait plus de finir ses jours: c'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet, la mort se déclare; on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques: dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandait: on croit assister jusqu'à la fin, ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort; la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il était mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente; car il ne connaissait plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvait seule lui clore les yeux.

III. Vanité du Monde.

Peuples, ne le pleurez plus; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance, où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on *a toujours tant de* sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque

chose à la vue de l'éternité où nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac ni de son aïeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très-court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisque enfin, quand on aurait multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie? Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants! est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelles au juste jugement de Dieu? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas

les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance ; autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous ; ou plutôt que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force ; et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel Le Tellier vous en a donné l'exemple ; la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus, qui veillaient pour ainsi dire autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

From the Funeral Oration on Louis de Bourbon, prince de Condé, delivered in the Church of Notre-Dame de Paris, on the 10*th of March*, 1687.

I. Desseins de Dieu sur Condé.—Bataille de Rocroy.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disait-il, 'mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats; *à ton approche je* mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes

d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est, c'est-à-dire c'est moi qui fais tout et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais.' Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? 'Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre.' Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa démarche légère, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; 'à sa vue il s'est animé; *efferatus est in eum*, dit le prophète; il l'abat, il le foule aux pieds: nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.' A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du ciel, tout cèdera à ses exploits: supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et, seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui

portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mello l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblaient avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme: touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier:

mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là, on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

II. Parallèle de Condé et de Turenne.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes

pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance: comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes! Que de campements! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie: l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés; l'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer: l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, *meurt pour son pays* comme un Judas le Machabée; l'armée

le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps: l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle, et, ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs et profiter du secours du ciel; et, après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est haut son courage! tant est vaste son intelligence! tant ses destinées sont glorieuses!

III. Appel à tous les Chrétiens.—Adieux de Bossuet au grand Condé et à l'oraison funèbre.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des

fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis! tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de

consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg ou à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*: 'La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.' Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue: vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint!

BOURDALOUE.

INTRODUCTION.

Louis Bourdaloue was born on the 20th of August, 1632, and died on the 13th of May, 1704. He entered the Society of Jesus in 1648, but did not preach in Paris until the year 1669. His success was prodigious ; and he was repeatedly summoned to preach before the Court. Louis XIV. is reported to have said of him : 'J'aime mieux les redites du P. Bourdaloue que les choses nouvelles des autres.' After the revocation of the Edict of Nantes he was sent to the province of Languedoc, to calm the excitement of men's minds in that Calvinistic part of France. His mission proved most successful. 'Quand Bourdaloue parut,' says Voltaire, 'Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur.' But Cardinal Maury truly said that Bourdaloue was one of the first and finest works of Bossuet.

Bourdaloue by Voltaire.

Un des premiers qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente fut le P. Bourdaloue. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme Massillon, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâce, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle ; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher, et jamais il ne songe à plaire.

Bourdaloue by Lambert (1705–1765).

Où trouvera-t-on quelqu'un qui ait possédé dans un plus haut degré tous les grands caractères de la vraie éloquence, la simplicité du discours chrétien avec la majesté et la grandeur, le sublime avec l'intelligence et le populaire, la force avec la

douceur, la véhémence avec l'onction, la liberté avec la justesse, l'ardeur la plus vive avec la lumière la plus pure ? Avec quelle facilité ne développait-il pas les plus profonds mystères de la religion ? Dans quel beau jour ne mettait-il pas les vérités de la morale ? Rien n'échappait à la vivacité et à l'étendue de son imagination. Quel feu dans toute son action, sans emportement et sans violence ! quelle rapidité et quel torrent, sans confusion et sans désordre ! Il emportait, il entraînait, il enlevait ; il fallait se laisser persuader, se laisser convaincre. Le libertinage même n'osait lui résister. La raison et la religion en lui étaient de concert. Egalement raisonnable et chrétien, on le voyait avec une espèce d'étonnement, déployer toute la force d'une raison pure et éclairée, et étaler en même temps tout ce que la religion a de plus grand, de plus élevé, de plus mystérieux, pour abattre et pour captiver la plus fière et la plus orgueilleuse raison sous l'obéissance d'une foi humble et sincère. Ami de la vérité jusqu'au trône, jamais la flatterie ne lui ferma la bouche. Avec quelle liberté sage et modeste, sans aucune ombre d'orgueil ou de présomption, au milieu des applaudissements publics, n'exhortait-il pas, ne conjurait-il pas ?

BOURDALOUE.

I. Les sophismes de la Haine.

Comment jugeons-nous d'un ennemi? il s'est attiré notre disgrâce; c'est assez. Avec cela, en vain il ferait des prodiges: ses prodiges mêmes ne serviraient qu'à nous le rendre et à nous le faire paraître plus odieux; en vain il posséderait toutes les vertus: les vertus les plus éclatantes prennent dans notre imagination la teinture et la couleur des vices; s'il est dévot, nous l'accusons d'hypocrisie; s'il ne l'est pas, nous le soupçonnons d'impiété; s'il est humble, nous regardons son humilité comme une faiblesse; s'il est généreux, nous appelons son courage orgueil et fierté; s'il est discret et réservé, c'est dans notre opinion un homme artificieux et fourbe; s'il est ouvert et sincère, nous le traitons d'imprudent et d'évaporé. Les autres ont beau le combler d'éloges, cet intérêt qui nous préoccupe nous fait croire que ces éloges sont autant de flatteries, de mensonges . . . . Nous jugeons les hommes, non point par ce qu'ils sont en effet, mais par ce qu'ils nous sont.

II. De l'Hypocrisie.

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots; je la prends dans un sens plus étendu et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun. Car j'appelle *hypocrite* quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens,

on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons *dévots*. En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur ? Combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité ? Combien de fourbes, insolents à vanter leur sincérité ? Combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié ? Combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs et de la pousser jusqu'à la sévérité ? Combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés ? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intrigants et d'intéressés ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées ?

III. La Puissance de la Croix preuve de la divinité de Jésus-Christ.

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu ; tellement qu'à son seul nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante, dans

un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé: ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque sorte de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes: Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de sa croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa vie avait expressément marqué que tout s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui: un tel homme n'est-il pas plus qu'un homme? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix, où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples! Combien d'apôtres de son Evangile, combien d'imitateurs de ses vertus,

combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire, disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant, de cette croix !

IV. Exorde d'un Sermon sur la Résurrection.

Qui dicit illis : nolite expavescere : Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hîc ; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'ange dit aux femmes : ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait mis.

Sire,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissants qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? à cette inscription : *hîc jacet.* Ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa puissance l'en puissent tirer. Mais il en est bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière, en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là : *non est hîc.* Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *et erit sepulchrum* ejus gloriosum.

lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi dire, dans le centre même de la faiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu' entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétiennes : car tels sont, ou tels doivent être, les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours.

V. Du Désir ardent des Richesses.

On veut être riche : voilà la fin qu'on se propose, et à laquelle on est absolument déterminé. Des moyens, on en délibérera dans la suite : mais le capital est d'avoir, dit-on, de quoi se pousser dans le monde, de quoi faire quelque figure dans le monde, de quoi maintenir son rang dans le monde, de quoi vivre à son aise dans le monde ; et c'est ce que l'on envisage comme le terme de ses désirs. On voudrait bien y parvenir par des voies honnêtes, et avoir encore, s'il était possible, l'approbation publique : mais au défaut de ces voies honnêtes, on est secrètement disposé à en prendre d'autres, et à ne rien excepter pour venir à bout de ses prétentions : *O cives, cives ! quaerenda pecunia primum est, virtus post nummos !* C'est ce que disait le satirique de Rome, reprochant à ses concitoyens la dépravation de leurs mœurs ; et pourquoi, reprend Saint Augustin, n'écouterons-nous pas ces sages du paganisme, quand il s'agit de régler les nôtres ? ô âmes vénales et intéressées ! s'écriait ce païen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, et que vous n'avez *pas honte de* suivre. La vertu après le bien : mais le bien

avant toutes choses. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penserons à l'étude de la sagesse, il faut travailler à s'enrichir; sans cela, la sagesse même est méprisée et passe pour folie. C'est ainsi que vous raisonnez, et toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion: *Rem, si possis, rectè: si non, quocumque modo, rem.* Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien: du bien, si nous le pouvons, légitimement: sinon du bien, à quelque condition que ce puisse être; et aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisait-il remarquer la corruption de leurs cœurs; et ma douleur est que ces paroles, prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de chrétiens, qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là.

VI. Abus des Richesses.

Voir tout le monde dans la dépendance, c'est-à-dire, se voir recherché de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse, et qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une âme superbe? On sait bien que l'humiliation d'un riche, s'il voulait se rendre justice, serait de penser quels sont ces serviteurs et ces amis prétendus dont il se glorifie. Amis, serviteurs, que le seul intérêt conduit, et qui, s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris, et qu'une secrète haine pour sa personne. Mais l'orgueil, ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir, sous ce nom d'amis, beaucoup de mercenaires et beaucoup d'esclaves. S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre: et soit qu'on l'aime, ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui, de voir qu'on est intéressé à le ménager. De là vient, dit le

plus sage des hommes, Salomon (morale admirable, et dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible), de là vient que le riche, par là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il était pauvre, il n'aurait dans la bouche que des supplications et des prières, ce sont les termes de l'Écriture: mais parce qu'il est à son aise et qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, et il ne répond qu'avec dureté: *Cum obsecrationibus loquetur pauper; dives effabitur rigidè.*

VII. L'Ambition nous rend malheureux.

C'était pour Saint Bernard un sujet d'étonnement dont il avait peine à revenir, lorsque repassant d'une part en lui-même, et considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'alarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures et de désespoirs, il voyait néanmoins d'ailleurs tant d'ambitieux, et le monde rempli de gens possédés d'une passion si cruelle à ceux même qui l'entretiennent et qui la nourrissent dans leur sein. O ambition! s'écriait ce père, par quel charme arrive-t-il qu'étant le supplice d'un cœur où tu as pris naissance et où tu exerces ton empire, il n'y ait personne toutefois à qui tu ne plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes! *O ambitio! quomodo omnes torquens omnibus places!* N'en cherchons point d'autres causes que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux. Elle lui montre pour terme de ses poursuites un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui et dont il est le plus sensiblement touché, à savoir de dominer,

d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une peinture, ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de réel. C'est que pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir pleine d'épines et de difficultés : mais de quelles épines et de quelles difficultés? Comprenez-le.

C'est que pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations, qu'il faut se miner de réflexions et d'étude, rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches, avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions : car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous? et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire parmi mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs, qui y prétendent aussi bien que

nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron: et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. . . . . Examinons bien sur quels fondements sont appuyées les plus hautes fortunes, et nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes, et qu'elles n'ont point encore d'autre soutien, que les flatteries les plus basses, que les complaisances les plus serviles, que l'esclavage et la dépendance. Tellement qu'un homme n'est jamais plus petit, que lorsqu'il paraît plus grand, et qu'il a, par exemple, dans une cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. Vanité dans la durée de cette grandeur mortelle et passagère. Il a fallu bien des années et presque des siècles pour bâtir ce superbe édifice; mais pour le détruire de fond en comble, que faut-il? un moment, et rien de plus. Moment inévitable, puisque c'est celui de la mort, à quoi toute la grandeur ne peut parer. Moment d'autant plus prochain, qu'il s'est plus écoulé de temps avant qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux. Moment qui bientôt efface, non-seulement tout l'éclat de la grandeur, mais jusqu'à la mémoire du grand, et l'ensevelit dans un éternel oubli. Enfin vanité par les changements et les tristes révolutions, où dès la vie même et sans attendre la mort, cette grandeur est sujette. Combien de grands ont survécu et survivent en quelque sorte à eux-mêmes, en survivant à leur grandeur? Combien ont entendu cette parole de notre évangile, si désolante pour une âme ambitieuse: *da huic locum*, donnez la place à cet autre, et retirez-vous? de quel œil alors ont-ils regardé toute la fortune du siècle; et combien de fois, de-

venus sages, mais trop tard et à leurs propres dépens, se sont-ils écriés : *et ecce universa vanitas !*

VIII. L'Ambition nous rend injustes et présomptueux.

Demandez-lui si, dans cette charge dont l'éclat éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés ; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire, c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit et de l'innocence ; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité et la justice ; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins et à toutes les affaires qui se présenteront ; s'il aura l'âme assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange et de la censure ; faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, et ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte ; si après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers, ne profanant point sa dignité par des intérêts sordides et mercenaires, n'employant point l'autorité comme un bien dont il est le maître, mais le ménageant comme un dépôt dont il est responsable, et n'envisageant ce qu'il peut, que pour satisfaire à ce qu'il doit ; proposez-lui tout cela, et après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour savoir s'il pourra tout cela et s'il le voudra : comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter, ainsi que ces deux enfants de Zébédée dont il est parlé dans l'évangile de Saint Matthieu, *possumus*. Oui, je le puis et je le ferai. Mais moi, chrétiens, je conclus de là même qu'il ne le fera pas ; pourquoi ? parce que la seule présomption est un obstacle à le faire, et encore plus à le bien faire. En effet, nous voyons ces hommes si sûrs

de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier? demande Saint Augustin. A celui qui se défie de soi-même: car la défiance qu'il a de soi-même est ce qui m'assure de lui. Or, cette défiance est essentiellement opposée à la conduite et aux sentiments d'une âme ambitieuse.

IX. Suites funestes de l'Oisiveté chez les Grands.

Par où justifiez-vous cette vie oisive et sans action, dans des places qui demandent une vigilance sans relâche et toute votre attention? Paisibles possesseurs et vains idolâtres d'un honneur dont l'éclat repaît votre vanité, mais dont les obligations étonnent votre amour-propre, venez vous contempler dans le tableau que je vous présente; venez reconnaître l'énorme opposition qui se rencontre entre votre conduite et vos devoirs; venez apprendre ce que vous devez être, et vous confondre de ce que vous n'êtes pas. Je sais que vous trouverez assez de vaines excuses; je sais que vous imaginerez assez de prétextes pour vous persuader que, dans l'exercice de votre ministère, on doit être aussi content de vous que vous l'êtes de vous-mêmes; mais examinons de bonne foi la chose, et raisonnons. Car, être sans cesse occupé de ses divertissements et de son plaisir, et presque jamais de ses fonctions et de son emploi; fuir un travail que vous devez au public, et que le public attend de vous; avoir horreur d'une assiduité nécessaire, que vous traitez de captivité et d'esclavage; se décharger sur autrui des soins qui vous regardent personnellement, et dont vous êtes par vous-mêmes responsables; ne pouvoir se tenir là où il faut être, et se trouver partout où il faudrait n'être pas; rejeter toute affaire qui incommode, qui fatigue, quoique Dieu ne vous ait fait ce *que vous êtes* que pour en être fatigués et incommodés; *n'écouter que* la prudence humaine, et ne vouloir jamais

se commettre à rien, jamais s'exposer à rien, dans les occasions où l'on craint de se perdre, mais où Dieu veut que vous vous perdiez, selon le monde, et que vous vous exposiez ; en un mot, ne prendre de votre condition que le doux et l'agréable, et en laisser le pénible et le rigoureux ; secret que le monde enseigne, et que vous avez si bien appris. Ce n'est pas assez ; regarder d'un œil indifférent ce qui devrait vous donner de saintes inquiétudes ; ce qui devrait exciter tout votre zèle ; des abus qu'il faudrait corriger, des violences qu'il faudrait réprimer, des injustices qu'il faudrait réparer, des scandales qu'il faudrait faire cesser ; au contraire éclater avec impatience, avec chaleur, avec emportement sur les moindres sujets, et dans une place néanmoins où l'on doit toujours se posséder soi-même ; où l'on doit toujours être maître de soi-même, toujours se modérer, se retenir, sans jamais écouter la sensibilité, et sans jamais la faire paraître. Que dis-je ? Abuser de son pouvoir pour satisfaire ses animosités particulières et ses ressentiments ; pour autoriser ses vengeances ; pour se rendre redoutable dans une ville ; pour faire souffrir tout un pays et ne rien souffrir soi-même ; tout cela et tout ce que je passe (car je serais infini, si je voulais épuiser cette morale, et toucher mille autres articles non moins importants), tout cela, encore une fois, vous convient-il ? Est-ce là ce que demande votre état ? Est-ce pour cela que la Providence a établi dans le monde cette diversité de conditions ; qu'elle a placé les uns sur le buffet comme des vases d'honneur, et qu'elle a laissé les autres dans la poussière ? Dieu, en vous distinguant et en vous élevant, a-t-il prétendu vous entretenir dans l'oisiveté, vous faire vivre dans le repos, fournir à toutes vos commodités, vous abandonner à vous-mêmes et à tous les désirs, à tous les ressentiments de votre cœur ? N'a-t-il fait le monde que pour vous ? Ou n'est-ce pas pour le gouvernement et le bon ordre du monde qu'il vous

a choisis? Or, pour maintenir cet ordre, n'y a-t-il ni réflexions à faire, ni mesures à prendre, ni précautions à garder, ni hasards à courir, ni obstacles à vaincre, ni études, ni ménagements nécessaires?

X. Du Renoncement à soi-même.

Oui, il est raisonnable que je me renonce moi-même; c'est de quoi je ne puis douter sans me méconnaître et sans ignorer ce que je suis. Car puisque je ne suis de moi-même que vanité et que mensonge; puisque tout ce qu'il y a de bien en moi, n'est pas de moi, et que je ne suis de mon fonds que misère, qu'aveuglement, qu'emportement, que déréglement, n'est-il pas juste que, me regardant moi-même et me voyant tel, je conçoive de l'horreur pour moi-même, je me haïsse moi-même, je me détache de moi-même? et voilà le sens de ce grand précepte de Jésus-Christ: *abneget semetipsum.* Il ne veut pas que je renonce ni à mes vrais intérêts, ni à la vraie charité que je me dois à moi-même, ni à la vraie justice que je puis me rendre: mais parce qu'il y a une fausse justice que je confonds avec la vraie; parce qu'il y a une fausse charité qui me flatte et qui me séduit; parce qu'il y a un faux intérêt dont je me laisse éblouir et qui me perd, et que ce que j'appelle moi-même n'est rien autre chose que tout cela; il veut que, pour me défaire de tout cela, je me défasse de moi-même en me renonçant moi-même.

Il est raisonnable que je mortifie ma chair, parce qu'autrement, ma chair se révoltera contre ma raison et contre Dieu même; que je captive mes sens, parce qu'autrement, la liberté que je leur donnerais, m'exposerait à mille tentations; que je traite rudement mon corps, et que je le réduise en servitude, parce qu'autrement, affranchi du joug d'une sainte austérité, je tomberais dans une criminelle et une honteuse mollesse.

Il est raisonnable que la vengeance me soit défendue; car

que serait-ce si chacun était en droit de satisfaire ses ressentiments ? et à quels excès nous porterait une aveugle passion ? Raisonnable, non-seulement que j'oublie les injures déjà reçues, mais que je sois prêt à en essuyer encore de nouvelles; et qu'en mille conjonctures où ma faiblesse me ferait perdre la charité, si je m'opiniâtrais à faire valoir dans toute la rigueur mes prétentions, je me relâche de mes prétentions, et je me désiste de mes demandes ? pourquoi ? parce que la charité est un bien d'un ordre supérieur, et que je ne dois risquer pour nul autre ; parce qu'il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour conserver la grâce qui se trouve inséparablement liée à l'amour du prochain. Raisonnable, que cet amour du prochain s'étende jusqu'à mes ennemis, même les plus mortels ; puisque, sans parler de la grandeur d'âme, de cette grandeur héroïque et chrétienne qui paraît dans l'amour d'un ennemi et dans les services qu'on lui rend, la foi m'enseigne que cet homme, pour être mon ennemi, n'en est pas moins mon frère ; et que d'ailleurs j'attendrais moi-même, si j'étais ennemi de Dieu, que Dieu usât envers moi de miséricorde, et qu'il me prévînt de sa grâce ; car pourquoi serais-je plus délicat que lui dans mes sentiments et dans mes affections ? Raisonnable, par un retour qui semble d'abord bien surprenant et bien étrange, que je haïsse mes amis, mes proches et ceux même à qui je dois la vie, quand ceux à qui je dois la vie, quand ceux à qui je suis le plus étroitement uni par les liens du sang et de l'amitié sont des obstacles à mon salut ; car alors la raison veut que je m'en éloigne, que je les fuie, que je les abhorre.

XI. De la Paix avec soi-même.

Où trouver la paix du cœur ? je vous l'ai dit, mes chers auditeurs, dans l'assujettisement à la loi de Dieu. Hors de là, ne l'espérons pas. *Pax multa diligentibus legem tuam.* Où,

mon Dieu, disait David, c'est pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure: et il n'est pas juste, ni même possible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux, parce que votre loi étant, comme elle l'est, le principe de l'ordre, elle est essentiellement le principe de la paix. Paix inébranlable du côté de Dieu, inébranlable du côté du prochain, et inébranlable de notre part même.

Paix inébranlable du côté de Dieu. Car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi? s'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité: s'il me suscite des persécutions, je le bénis; et au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des sujets de joie: s'il m'ôte les forces et la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui: s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que, ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté: si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir de quoi lui faire un sacrifice de charité et de patience: si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, et dans les circonstances qu'il le veut: ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir et un mérite de ne le pas vouloir; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même; en toutes choses sa volonté devient la mienne; et comme sa volonté est dans une éternelle paix; en y conformant la mienne, je jouis de la paix de Dieu, ou plutôt, *Dieu lui-même*, selon la parole de S. Paul, *est ma paix: Ipse enim est pax nostra*.

Paix inébranlable du côté du prochain: car, soumis que je suis, et obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en *moi de tout* ce qui altère la paix parmi les hommes; c'est-à-

dire, il n'y a plus en moi de ces ressentiments, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division et de discorde : je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver, *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus ;* je ne blesse personne, je ne juge personne, je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu, à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrais faire aux autres, et qui les pourrait soulever contre moi.

Paix inébranlable de ma part même : comment ? parce que cette soumission à la loi de Dieu tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison ; et dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur : la colère ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus : j'obéis à Dieu, et quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent ; Dieu règne en moi, et par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même.

XII. Soumission à la Providence.

De là, chrétiens, quelle consolation pour un homme ainsi abandonné de Dieu, après qu'il a lui-même abandonné Dieu ? quelle consolation, dis-je, surtout en certains états de la vie, où la foi seule d'une Providence nous peut soutenir ? Car tandis que cette foi m'éclaire, et que je suis bien persuadé de ce principe qu'il y a un Dieu, dispensateur des biens et des maux, en sorte qu'il ne m'arrive rien que par son ordre et que pour mon salut et pour ma gloire, j'ai dans moi un soutien contre tous les accidents. Quelque indocile, quelque révolté même que je sois, selon les sentiments naturels, je ne laisse pas au

moins, dans la partie supérieure de mon âme, et suivant les vues que me donne la foi, de me dire à moi-même : J'ai tort de murmurer et de me plaindre : Dieu l'a ainsi ordonné ; et puisque c'est sa volonté, je dois m'y soumettre. Or, en me condamnant de la sorte, je me console, et cette pensée me fortifie ; quoique je ne la goûte pas peut-être d'abord, il suffit que je l'approuve et que j'y puisse revenir quand il me plaira, pour qu'elle me soit une ressource toujours présente dans ma douleur. Mais quand j'ai une fois effacé de mon esprit cette idée de la Providence, s'il me survient une affliction de la nature de celles où la raison de l'homme est à bout, et qui ne peuvent recevoir de la part du monde aucun soulagement, où en suis-je, et que me reste-t-il, sinon de boire tout le calice, et de le boire tout pur, comme les pécheurs, sans tempérament et sans mélange ? *Verumtamen fæx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* Or, dans le cours de la vie et des révolutions qui y sont si ordinaires, il n'est rien de plus commun que ces sortes d'état : et Dieu le permet, chrétiens, pour nous convaincre encore plus sensiblement de la nécessité où nous sommes de nous attacher à sa Providence ; et pour nous faire voir la différence de ceux qui se confient en elle, et de ceux qui refusent de marcher dans ses voies. Car de là vient qu'un juste, affligé, persécuté, et si vous voulez, opprimé, demeure tranquille, possède son âme dans la patience et dans une paix qui, selon l'Apôtre, surpasse tout sentiment humain, et tire de ses propres maux sa consolation. Pourquoi ? parce qu'il envisage dans l'univers une Providence à qui il se fait un plaisir de se conformer. *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est.* C'est le Seigneur qui m'avait donné ces biens, c'est lui-même qui m'en a dépouillé ; que son nom soit à jamais béni ! Au lieu que l'impie, frappé du coup qui l'atterre, fait, pour ainsi dire, le personnage d'un *réprouvé,* blasphémant contre le ciel, trouvant tout odieux sur

la terre, accusant ses amis, plein de fureur contre ses ennemis, se désespérant, et dans son désespoir n'ayant pas même, non plus que ce riche de l'enfer, une goutte d'eau, c'est-à-dire d'onction et de consolation: pourquoi? parce que c'était dans le sein de la Providence qu'il la pouvait puiser, et que cette source est tarie pour lui. Ce qui faisait dire à saint Chrysostome, que quiconque combat la Providence, combat son bonheur, parce que le grand bonheur de l'homme est de croire une providence dans le monde, et de lui être soumis.

Que dis-je, chrétiens? et le mondain, tout rebelle qu'il est, n'est-il pas encore sous le domaine de la Providence? Oui, il y est, et malgré lui il y sera; mais c'est cela même qui achève son malheur. Car de deux sortes de providences que Dieu exerce sur les hommes, l'une de sévérité et l'autre de bonté, l'une de justice et l'autre de miséricorde, au même temps qu'il se soustrait à cette providence favorable en qui il devait chercher son repos, il se trouve livré à cette providence rigoureuse qui le poursuit pour lui faire sentir son empire le plus dominant. Comme si Dieu lui disait: Tu n'as pas voulu te ranger sous celle-ci, tu souffriras de celle-là: car je les ai substituées l'une à l'autre par une loi éternelle et irrévocable, et dans l'étendue que je leur ai donnée, rien ne peut être hors de leur ressort. La providence de mon amour n'a pu t'engager; ce sera donc désormais la providence de ma justice qui te contiendra, qui te réprimera, qui, par des vengeances tantôt secrètes, tantôt éclatantes, se fera sentir à toi: qui tantôt par des humiliations, tantôt par des afflictions, tantôt par des prospérités dont tu seras enivré, tantôt par des adversités dont tu seras accablé, tantôt par des douceurs qui t'empoisonneront le cœur, tantôt par des amertumes qui t'aigriront, qui te soulèveront et ne te corrigeront pas, te réduira malgré toi dans la dépendance. Et voilà comment Dieu tant de fois en a usé envers certains pécheurs de marque. Voilà

comment il a traité un Pharaon, un Nabuchodonosor, un Antiochus, et bien d'autres. Ils n'ont pas voulu le reconnaître comme père, ils ont été forcés à le reconnaître comme juge. Ils n'ont pas voulu servir à glorifier sa providence aimable et bienfaisante; ils ont servi à glorifier sa providence souveraine et toute-puissante. *Ponam te in exemplum.* Je ferai un exemple de toi, disait-il par son prophète à un libertin; et c'est ce qu'il a fait et ce qu'il fait encore du peuple juif. Miracle subsistant de la providence d'un Dieu irrité; miracle qui seul peut convaincre les esprits les plus incrédules qu'il y a un premier maître et un Dieu dans le monde, devant lequel toute créature doit s'humilier, et à qui il est juste que tout homme mortel obéisse. Si donc, mes frères, nous avons quelque égard à notre devoir ou à notre intérêt, soumettons-nous à lui et à sa Providence. Soumettons-lui toutes nos entreprises: et sans négliger les moyens raisonnables qu'il nous permet d'employer pour les faire réussir, sans y épargner nos soins, du reste reposons-nous tranquillement et absolument sur lui du succès. Bénissons-le également, et dans les biens, et dans les maux: dans les biens, en les recevant avec reconnaissance; dans les maux, en les supportant avec patience. Demandons-lui sans cesse que sa volonté s'accomplisse en nous; qu'elle s'accomplisse sur la terre, et qu'elle s'accomplisse dans le ciel; sur la terre, où il veut nous sanctifier, et dans le ciel, où il veut nous couronner.

MASSILLON.

INTRODUCTION.

JEAN BAPTISTE MASSILLON, born on the 24th of June, 1663, died on the 28th of September, 1742. He was made Bishop of Clermont in 1717, and elected member of the French Academy in 1719. Surnamed the 'Racine de la chaire,' the 'Cicéron de la France,' as Bossuet had been called the French Demosthenes.

'Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées : dans les orateurs chrétiens, un ordre d'idées plus général, une connaissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnements plus claire, enfin une éloquence religieuse et triste, ignorée de l'antiquité.

'Massillon a fait quelques oraisons funèbres ; elles sont inférieures à ses autres discours. Son Eloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phrase : "Dieu seul est grand, mes frères !" C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand.'—*Chateaubriand.*

'Massillon semble la dernière colonne d'un temple écroulé. Héritier de Bourdaloue, consacré, en quelque sorte, par Bourdaloue lui-même, il a fait entendre, aux vieux jours de Louis XIV, des accents nouveaux et pleins d'émotion, et, dans tous ses enseignements aux grands de la terre, il a essayé de mêler les maximes religieuses de Bossuet, adoucies par un esprit de tolérance, aux maximes politiques de Fénelon, marquées d'un accent plus vif et plus plébéien. Le *droit divin* de Bossuet est loin : Massillon répète, avec une éloquence qui n'est pas à lui, les principes qui retentissent autour de lui dans tous les écrits polémiques de la Régence, sur les devoirs des rois et sur le caractère de la royauté, considérée comme n'ayant été à son

origine qu'une pure délégation du peuple[1]. Il tâche ainsi de préparer une transaction entre l'Eglise et la royauté, d'une part, et le siècle, de l'autre. Les puissants du jour lui répondent, non pas en lui confiant Louis XV à élever comme un autre duc de Bourgogne, mais en lui imposant la mission de sacrer Dubois successeur de Fénelon. L'homme de bien, faible un seul moment, tombe dans ce piège dressé par un démon ironique ; Massillon est à son tour victime de ce gouvernement de la corruption, qu'il avait récemment flétri avec tant d'énergie dans son *Petit-Carême*. Vingt ans de vertu rachètent cette triste journée, et Massillon laisse un nom respecté dans la tradition religieuse, plein de gloire dans la tradition littéraire: il a atteint, par le pathétique du sentiment, la hauteur où s'était élevé Bourdaloue par la force logique, et il reste entre les modèles les plus purs de la langue.'—*Henri Martin*, XV. 345.

Louis XIV, after hearing Massillon's first Advent sermon at Versailles, said to him : 'Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même.'

The principal works of Massillon are : *Le Petit-Carême* (1718), preached before the young king, Louis XV ; *le Grand-Carême*, *l'Avent*, *les Conférences*, the funeral discourses on the deaths of the Prince de Conti (1709), of the Dauphin (1711), and of Louis XIV (1715) ; and his Sermons. His complete works were first edited in Paris (1745-1748) by the *Abbé* Massillon, his nephew.

[1] See V.

MASSILLON.

I. La Mort du Pécheur.

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

[*The eight following extracts are from 'Le Petit-Carême,' preached by Massillon before Louis XV, then eight years old, in* 1718.]

II. Du Plaisir que les Grands doivent éprouver à faire le bien.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas.* Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui: on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent: c'est la première leçon de la

nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint: il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que, plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères: que, plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse: commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir: voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore: habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous: y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide: trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer: vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de

la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau: vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état: c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seul; tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes: la joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recévoir: revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter: on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui: chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme: le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

III. Les Horreurs de la Guerre.

Sa gloire (*the conqueror's*), sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera inscrit dans les annales de la postérité parmi *les conquérants;* mais il ne le sera pas parmi les bons rois,

et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nues, ses succès auront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après lui que l'opprobre et l'infection.

IV. Les Grands.

Qu'aviez-vous fait à Dieu pour être ainsi préférés au reste des hommes et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? N'êtes-vous pas sortis de la même boue? N'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction, et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence; ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en

possession de tous ces avantages, et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles!

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnaissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même: ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle: vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude, et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

V. La véritable Origine de la Royauté et ses Devoirs.

Mais, sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets; les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance: ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer; c'est un surveillant qu'ils ont *mis à leur tête* pour les protéger et pour les défendre: ce

n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point : ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Ecriture, pour les conduire et les défendre : ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains : le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance : en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte ; mais vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France, qui vous attend, et à toute l'Europe, qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilège : vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de se renfermer au milieu d'un petit

nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes: le choix des sujets est la première source du bonheur public; et, pour les choisir, il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le prince ne juge pas par lui-même: le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses: l'intrigue supplante les plus grands talents; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles.

VI. L'Adulation.

Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance; les peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles: l'oppression des peuples, déguisée au souverain, ne leur annonce que des charges plus onéreuses; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable, et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. 'Que le Seigneur, disait autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire!'

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il *est vrai, mais* que les pertes passées ont accablée: le zèle de

vos sujets est inépuisable, mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle, les nécessités de l'Etat les ont épuisées; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; et, pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

VII. Les Rois peuvent se tromper.

Mais, sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être : rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer, quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche : les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir : ce n'est pas se démentir que de revenir de sa

méprise: ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement: c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise; il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie; et, dans leur esprit, rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

VIII. La Jalousie.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime! Non seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David, et descendu des rois de Juda; ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux: rien ne nous paraît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité *de ses prédictions* par les événements et par la sainteté

de sa vie; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion: la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours: c'est lui qui lie les sociétés et les commerces: chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique: on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public: les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent: on blâme les choix du maître comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'in-

térêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'Etat ne nous paraissent jamais aller ensemble; on se donne pour amateur de la patrie et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire ; mais ce n'est pas l'Etat qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses ; mais ce n'est pas de la majesté de la loi qu'ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

IX. Massillon rappelle au jeune Louis XV les dernières paroles de Louis XIV.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte ; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et pour ainsi dire vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs ; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang ; à l'illustre maréchal qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle ; au prélat fidèle qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé protecteur ; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne !

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui dans l'innocence; vous ne règnerez heureusement qu'autant que vous règnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne!

X. La Mort.

Sur quoi vous rassurez-vous donc? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point vous-mêmes là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au-dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas, mes frères, ce qui doit finir doit-il vous paraître long? regardez derrière vous: où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? Pas plus qu'un songe de la nuit; vous rêvez que vous avez vécu: voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait

rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands évènements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises des places, les traités glorieux, les magnificences, les évènements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart non seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire; ils passeront dans nos annales jusqu'à vos derniers neveux; mais pour vous ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui: une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs: ce sont de nouveaux évènements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est *élevé insensiblement*, et sans que vous vous en soyez aperçus,

sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

XI. Le petit nombre des Elus.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple ; que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous

entriez: je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à sa droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande: vous l'ignorez et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien: vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour. . . . . Paraissez maintenant, justes: où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. . . . . O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

XII. Contre les Athées et les Matérialistes.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi *n'y sommes-nous* pas heureux? Si nous ne naissons que pour

les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? D'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre ; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller reprendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux ; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature. L'homme seul est inquiet et mécontent ; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre pas ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? O homme ! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ?

[*The two following are extracts from Massillon's Conferences to the young ecclesiastics of the St. Magloire's Seminary, of which he was director.*]

XIII. Le Prêtre mondain.

Dans le monde même, chacun dans son état a des devoirs et des fonctions qui occupent une partie de sa vie; le magistrat, l'homme de guerre, le père de famille, le marchand, l'artisan, la vie de tous ces différents genres de citoyens est mêlée d'occupations sérieuses; ils ont tous des heures, des jours, des temps destinés aux fonctions pénibles de leur profession. Le prêtre mondain seul, au milieu du monde, est le plus inutile et le plus désoccupé qui soit sur la terre. Le prêtre seul, dont tous les moments doivent être si précieux à l'Eglise, dont les devoirs sont si sérieux et si étendus, dont les soins doivent augmenter à mesure que les vices des hommes se multiplient; le prêtre seul n'a aucune fonction parmi les hommes, passe ses jours dans un vide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles; et la vie qui aurait dû être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus respectée, devient la vie la plus vide et la plus méprisable.

XIV. L'Ambition des Clercs.

Que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs et au ministère redoutable du temple? Le nom et la naissance, comme si en Jésus-Christ on distinguait le noble et le roturier; comme si la chair et le sang devaient posséder le royaume de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres, devait vous donner avec leur sang l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes;

comme si une distinction tout humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de votre ministère, devait elle-même vous en rendre dignes. Non, mes frères, l'Eglise n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus. La noblesse que demande la sublimité de vos fonctions est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les menaces, les promesses, la faveur et la disgrâce du monde trouvent également inébranlable. La seule roture qui déshonore votre ministère, c'est une vie souillée de mœurs profanes, des penchants mondains, un cœur lâche et rampant qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines, et qui, ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus non-seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. Depuis que les Césars et les maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres; la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples: voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, et qu'un bien consacré à des usages saints, et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illustres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple; les siècles de sa gloire furent les siècles où les ministres n'étaient que la balayure du monde; elle a commencé à dégénérer depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe séculière est entrée avec eux dans le temple.

XV. L'Usage des Revenus ecclésiastiques.

Le maniement des revenus ecclésiastiques n'est qu'une simple dispensation, puisque ce sont des fonds publics pour ainsi dire destinés à servir de ressource aux calamités publiques: nos besoins une fois mesurés avec religion, et retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains. Nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens sacrés que celui que nous ont donné les fidèles qui s'en sont dépouillés entre nos mains. Ces pieuses donations renferment une espèce de traité fait entre eux et nous, qui a ses conditions et ses réserves inséparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous sommes déchus du droit que nous avions aux biens que ce traité saint et sacré nous assure. Or, n'est-il pas vrai que, s'ils nous ont préférés à leurs proches, ce n'a été que par un sentiment de religion, que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres, qui n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions et de la cupidité des familles? Si ces fondateurs venaient à reparaître au milieu de nous, à voir l'usage que la plupart des ministres font des biens offerts à nos temples, s'ils les voyaient dissiper dans l'oisiveté, dans la bonne chère et les plaisirs, un bien destiné à tant de pieux usages; s'ils voyaient ces abus et ces scandales, ne nous appelleraient-ils pas en jugement? Ne demanderaient-ils pas à rentrer en possession de ces héritages qu'ils avaient cru consacrer à la religion et à la piété, et qu'ils verraient employés à des usages mondains et profanes? . . . Et n'accusons pas le monde de nos abus; rendons-lui justice; il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un état saint et à l'usage d'un bien consacré à la miséricorde. Les plus mondains eux-

mêmes sont scandalisés de voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance et à toutes les pompes du siècle, des richesses prises sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laissé des biens si considérables aux églises pour nourrir la mollesse, la vanité et le faste des ministres, et de n'avoir diminué les possessions et les héritages de leurs maisons que pour augmenter les abus et les scandales de l'Eglise. . . . L'hérésie, en usurpant, dans le siècle passé, les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autre prétexte: l'usage profane que la plupart des ministres faisaient des richesses du sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'autel, et à rendre au monde des biens que les clercs n'employaient que pour le monde; et qui sait si le même abus qui règne parmi nous n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine?

XVI. Portraits de Montausier et de Bossuet.

(Oraison funèbre de Monseigneur le Dauphin.)

L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Eglises, la terreur de tous les siècles, le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être

né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse.

XVII. Eloge de Louis XIV.

(Exorde de l'oraison funèbre de Louis XIV.)

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées ; la magnificence des éloges a égalé celle des évènements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu, comme lui, que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait ; ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées, baisser les yeux *devant la gloire* de sa majesté ; ses sujets lui ont presque

dressé des autels; et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez: il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

XVIII. Péroraison de l'Oraison funèbre de Louis XIV.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne! Votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces faibles liens de votre mortalité qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance; le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de St. Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux dans le séjour de l'immortalité les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu à ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale, donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples: que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

FLÉCHIER.

INTRODUCTION.

From the Life of Fléchier by D'ALEMBERT.

FLÉCHIER (Esprit) naquit à Permes, le 10 juin, 1632, de parents obscurs et pauvres, mais dont les aïeux avaient été nobles ; et il fut élevé par son oncle, le père Hercule Audifret, supérieur général de la Doctrine chrétienne, homme d'esprit et de mérite. Fléchier fut d'abord poète, et commença par l'être en vers latins, dans une description qu'il fit du fameux carrousel donné par Louis XIV. Cette description fit d'autant plus d'honneur au poète, qu'il était très difficile d'exprimer dans le langage de l'ancienne Rome un genre de divertissement et de spectacle que l'ancienne Rome n'avait pas connu, et pour lequel Virgile et Ovide auraient été presque obligés de créer une langue nouvelle.

Comme le jeune poète, malgré les talents qu'il annonçait, était sans protecteurs, il fut réduit à se confiner dans une paroisse, où cet homme, destiné à briller un jour par son éloquence, fut chargé du modeste emploi de faire le catéchisme aux enfants. Il se dégoûta bientôt de cette fonction, pour en prendre une autre plus fastidieuse encore, celle de précepteur. Enfin, après avoir essayé tant d'états différents et tant de genres de travaux auxquels il n'était pas propre, l'impulsion opiniâtre et irrésistible de la nature le fit entrer dans la véritable carrière qui convenait à son génie. Il se livra au ministère de la chaire, et s'y fit une réputation à laquelle il mit le comble par ses oraisons funèbres...

Les talents de Fléchier furent récompensés comme l'étaient sous le règne de Louis XIV tous les talents ; il fut nommé à l'évêché de Lavaur (1685). 'Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritiez depuis longtemps,' lui dit ce

monarque, qui savait donner un nouveau prix à ses bienfaits par la manière dont il les accordait ; 'mais je ne voulais pas me priver sitôt du plaisir de vous entendre.' De l'évêché de Lavaur il fut transféré à celui de Nîmes (1687). . . . Le diocèse de Nîmes était alors rempli de calvinistes, et par conséquent d'autant plus difficile à gouverner, qu'il fallait joindre au zèle de faire des conversions la patience qui sait les préparer et les attendre. L'Edit de Nantes venait d'être révoqué ; la persécution violente que les réformés essuyaient agitait et échauffait toutes les têtes : il était nécessaire de donner pour pasteur, à ces âmes aigries et exaltées par l'idée du martyre, un prélat dont les lumières, l'éloquence et la douceur fussent également propres à détruire leurs préjugés et à calmer leurs murmures. Personne n'en était plus capable que Fléchier : aussi remplit-il les espérances qu'on avait conçues de sa sagesse et de ses talents ; il fit plus de prosélytes par sa modération, que l'intendant de la province par ses rigueurs. . . .

Fléchier, quelque temps avant de mourir, eut un songe qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine : il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire le dessin très simple de son tombeau ; car il craignait que la reconnaissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable, et le forcer en quelque manière, après sa mort, au faste qu'il avait tant méprisé pendant sa vie. . . . Il examina les deux dessins, choisit celui qu'il devait préférer, le plus simple des deux, et dit à l'artiste : 'Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse.' Il mourut en effet peu de temps après, le 16 février 1710, pleuré des catholiques, regretté des protestants, et ayant toujours été pour ses confrères un digne modèle de zèle et de charité, de simplicité et d'éloquence. Son oraison funèbre, faite par un orateur très médiocre, ne fut pas même prononcée.

Le seul Fénelon fit en deux mots l'éloge funèbre de l'évêque de Nîmes : 'Nous avons, dit-il, perdu notre maître.' Ainsi le seul de tous les confrères de Fléchier qui lui fût alors supérieur, *car* Bossuet n'existait plus, fut le seul dont la modestie rendit *hommage aux talents* de celui qui avait imité ses vertus.

Besides his funeral orations and sermons, Fléchier wrote the Life of Cardinal of Commendon (1671), the Life of Theodosius the Great (1679), the History of Cardinal Ximénès (1693), and many letters, which were published five years after his death (1715).

Fléchier by La Harpe.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier : je n'en crois rien : il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils diffèrent entièrement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particulière de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler l'Isocrate français : il s'est appliqué à donner aux formes du langage de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre ; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet ; mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les éléments de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui, pour le poète, l'orateur, le musicien, est celle du génie, parce que la première peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer : elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille, avec ceux que l'on produit dans l'âme et dans l'imagination. Ce rapport toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers ; car sans lui tout effet serait manqué. Or, cette espèce d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre ; cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction : mais il n'a guère de grandes images, de grandes idées, de grands mouvements, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée ; et sans cela serait-il orateur ? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie,

disposer ce qu'il conçoit de manière à ce que tout concou à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui u des plus heureux, et sans cela serait-il fait pour s'adresser à nôtre ?

Fléchier s'occupa surtout à la flatter, mais, comme il arriv toujours, d'une manière conforme à la nature de son talent proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la puret la justesse et la délicatesse des idées, une diction ornée, fleuri cadencée, telles sont ses qualités distinctives : c'est un écrivai disert, un habile rhéteur, qui connaît son art, mais qui n'est pa assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. emploie trop souvent les mêmes moyens ; il répète trop souven les mêmes figures, et spécialement l'antithèse dont il use jusqu la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouv deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujet dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et dans celle d chancelier Le Tellier, et quoiqu'elles soient les moindres d Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de s force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approch pas davantage, dans celles de madame de Montausier, d madame d'Aiguillon, de la dauphine de Bavière et du pre sident Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au-dessu de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, or assez de beauté pour lui assurer le premier rang dans son siècl parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grand distance des chefs-d'œuvre de Bossuet.

FLÉCHIER.

From the Funeral Oration on Julie-Lucine of Rambouillet, Duchess of Montausier, delivered in the Church of the Abbey of Hières, on the 2nd of January, 1682.

I. Dévouement de la Duchesse de Montausier.

Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugements dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse: la corruption se répandit d'abord sur le peuple; elle passa dans les maisons des grands; elle approcha du palais des rois; elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule! Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison; elle voulut assister ce frère mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un menace les autres: le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste; et l'on ne peut avoir, en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de les survivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de

ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours et d'employer des âmes que l'avarice jette dans les dangers, ou, qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'élève au-dessus des sentiments d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques; elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premières années; et, par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de grâces; et vous croiriez, mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisais souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes; il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux: vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte: l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse: l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes; l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avait pour elle: l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir après un glorieux combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même *à la sûreté et* au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien: jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchait pas sa prévoyance. Ce qu'elle allait, ce semble, perdre, ne lui faisait pas oublier ce qu'elle devait conserver. La tendresse pour son époux s'accordait en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvements dangereux de l'autre, elle s'acquittait en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux faiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Un ancien disait autrefois que les hommes étaient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avaient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune; que les dames n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange; et que celle-là était sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avait le moins parlé. Ainsi il les retranchait de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille: de toutes les vertus morales, il ne leur accordait qu'une pudeur farouche; il leur ôtait même cette bonne réputation, qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe; et, les réduisant à une oisiveté qu'il croyait louable, il ne leur laissait pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnaître l'injustice de ce sentiment; car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe; que les âmes d'une même espèce ont des mouvements semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus; l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des

faiblesses ordinaires de la nature, à qui il paraît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si longtemps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publiques.

II. L'Enfance des Rois.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentiments et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvait-il penser, pouvait-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières : elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage, et docile aux inspirations du ciel! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du prophète : 'Seigneur, donnez au roi votre jugement, et votre justice au fils du roi!' Je laisse ces instructions si utiles et ces maximes si pures qu'elle lui a depuis insinuées; je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourrait exprimer la joie qu'elle ressentait, lorsqu'elle voyait paraître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, *et germer ces* précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle

avait jetées avec tant de soin dans son cœur? Mais qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle était autant liée par l'inclination et par la tendresse, que par la fidélité et par le devoir?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la faiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore: chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions les fondements des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs Etats.

From the Funeral Oration on Turenne, delivered in the Church of St. Eustache, on the 10*th of January*, 1676.

I. Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui, des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël!* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël!*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de

l'un et de l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très haut et très puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes, et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que

vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin; les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Courage et Talents de Turenne.

Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse; je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne? Je marquerais, sans confusion dans vos pensées, tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux: ici il forçait des retranchements, et secourait une place assiégée: là il surprenait les ennemis, ou

les battait en pleine campagne : ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage : ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées après une honorable retraite : ici il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenait une ville, et gagnait une bataille : là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siège, et il allait en faire lever un au même temps.

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrais, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction ; et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant cet autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Modestie de Turenne.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille? il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis *qu'il a vaincus,* non pas les serviteurs qui le suivent; tout

seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Humilité de Turenne.

Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre ; la fortune est longtemps douteuse ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire ! Alors le général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat ; et d'un ton sévère : *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains ; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise.* A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours ; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme, je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples, des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance ; qu'on

ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'était en ces occasions que M. de Turenne se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide ; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde ; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : *Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant.*

Mort de Turenne.

Turenne passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux évènements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté ; déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle, dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres

de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France, en suspens, attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer; et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes; et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées; mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je

me trouble, messieurs; Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

From the Funeral Oration on M. de Lamoignon, delivered in the Church of Saint Nicolas-du-Chardonnet, on the 18th of February, 1679.

1. Les Loisirs de Lamoignon dans sa Retraite de Bâville.

Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formaient chez lui une assemblée que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendaient aussi agréable qu'utile ! C'est là que, ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnaient sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquait ses lumières, et profitait de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avait fait son occupation et son étude particulières. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenait quelquefois les sujets qu'on croyait avoir épuisés, et que, recueillant les épis qu'on avait laissés après la moisson, il en faisait une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il était, lorsque après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il allait se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos, dans sa retraite de Bâville ! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature : tantôt méditant ces éloquents et graves discours qui enseignaient et qui inspiraient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui-même sans y penser : tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitants de la campagne ; plus content en lui-même, et peut-être plus grand

aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avait assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidait des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul; distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite; s'accommodant à tous et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses comme s'il eût négligé les petites, parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit, dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paraître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le désir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise. Mais dans une vie particulière et retirée, où l'âme, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvements naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paraître ce qu'il était. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes règles. Quoiqu'il agît différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même; et l'on reconnut aisément que la sagesse *lui était devenue* comme naturelle, et que sa bonté constante

et toujours égale ne venait pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avait, et de l'habitude qu'il s'en était faite.

From the Funeral Oration on Mary-Ann-Christina-Victoria of Bavaria, Dauphine of France, delivered in the Church of Notre-Dame, on the 15*th of June*, 1690.

Exorde de l'Oraison funèbre de Madame la Dauphine.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui; tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement.

C'est ainsi que parlait autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillants et ses infirmités mortelles lui laissaient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève, qui s'affaiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs; tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe, sombre, vide et disparaissante figure; tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avaient fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé! Combien trouve-t-il partout des images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ses créatures qui sont faites pour le louer, comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens

entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu; il voit une vanité qui passe, et il dit: 'Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés.' Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie: 'Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, et vos années ne finissent point.' Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de ce Dieu, qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise, après l'avoir élevé; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères.

Ne connaissez-vous pas, messieurs, dans les sentiments de ce prince, ceux de la princesse que nous pleurons? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit, d'une voix mourante: La lumière de mes yeux s'éteint; un nuage sans fin s'élève entre le monde et moi; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même: tristes moments! terme fatal de ma languissante jeunesse! mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et, comme par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe; par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venais déplorer ici la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurais qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités, et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux et s'évanouissent; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent; cette suite de changements en nos corps par la défaillance de la nature, en nos âmes par l'instabilité de nos désirs; enfin, ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui, tout *naturel et tout* désordonné qu'il semble à nos yeux, est

pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constants de la grâce; des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité, des sacrements reçus avec des sentiments d'une dévotion exemplaire, des prières attentives et persévérantes; une volonté soumise, et conforme à la conduite de Dieu sur elle; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié; des consolations venues du sein du Père des miséricordes; des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Ecriture: 'Je suis Dieu, je ne change point.' Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse; une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très haute, très puissante, très excellente princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France.

From the Funeral Oration on M. de Montausier, delivered in the Church of the Carmelites of the Faubourg St. Jacques, on the 11*th of August*, 1690.

I. Conduite publique de M. de Montausier.

Il y avait dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portait à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun ou le service, ou l'honneur, ou la protection, qu'il pouvait espérer de lui. On le vit dans sa jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire

tout à la discipline; supportant lui-même avec constance, toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposaient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'était assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avait besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutées. Il n'avait pas de ces froides indifférences, ni de ces faibles ménagements, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvait étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étaient pas libres: celui-là ne pouvait s'assurer de son repos, qui troublait le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissants, quand il a pu secourir les faibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité communes, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnait encore dans les armées, où l'on croyait que le soldat devait s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnait un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers, ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas

que tout ce qui était permis fût expédient, et disant quelquefois: *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.* Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer, sur ses vieux ans, les torts qu'il avait faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfants ce qu'il avait autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez vous que fut son occupation dans ses gouvernements? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savait toutes les lois, il retenait la noblesse dans l'ordre, il étouffait les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun, ce que l'avarice ou la colère en avait ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupait ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portait partout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance, dans les calamités publiques! Il jouissait à la cour de la douceur du repos, et de la gloire où le ciel venait d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les villes principales de Normandie: soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression; soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort; soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main, pour frapper cette malheureuse province, il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres craintes oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait

les uns aux autres; la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentaient ses dangers: *Qu'il devait l'ordre et la protection à ce peuple; qu'étant établi pour le gouverner, il l'était aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui était pas plus précieuse que son devoir.* Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et par une exacte police, qui coupait les communications mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avait perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence

II. Conduite particulière de M. de Montausier.

Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnaisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumières. Il pesait les esprits, et donnait à chacun le rang qu'il méritait. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageait, et tâchait de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du roi, et leur donna toujours ce qui était en ses mains, et, ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien était-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuaient, les pères laissaient, comme un héritage à leurs enfants, la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchait à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentait jamais mieux son bonheur, que lorsqu'il pouvait faire le leur. Le nombre pouvait

être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savait bien qu'il n'avait pas besoin de tout ce monde, mais il croyait que tout ce monde avait besoin de lui, et il le gardait moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissait son amour pour les pauvres. Aux termes de l'Ecriture l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le sage le nomme une dette; et la mesure de la miséricorde que nous attendons, est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandait abondamment sur toute sorte de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses: il savait qu'une charité tardive, selon les Pères de l'Eglise, avait plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion, et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité? Vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvait donner de mauvais conseils: là les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son saderdoce: ici une noblesse indigente poussée par ses charitables secours, au service du prince et de la patrie: là un mérite naissant, qu'aurait accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monuments éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits, dans les villes de ses gouvernements, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez.

MASCARON.

INTRODUCTION.

'JULES MASCARON, prédicateur français, né à Marseille en 1634, mort en 1703, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, débuta en 1663 à Angers dans la carrière de la prédication, et s'y fit aussitôt une brillante réputation. Plusieurs grandes villes voulurent l'entendre ; il prêcha devant la cour l'Avent de 1666, ainsi que le Carême de 1669 ; il plut extrêmement à Louis XIV, malgré la franchise avec laquelle il reprochait aux grands et au roi lui-même leurs mœurs licencieuses. En 1670, il fut chargé de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre et de celle du duc de Beaufort ; il fut nommé en 1671 évêque de Tulle. En 1675, il prononça l'oraison funèbre de Turenne, qui est son chef-d'œuvre. Transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, où l'on comptait 30,000 Calvinistes, il en convertit un grand nombre par sa douceur et par son éloquence, et fut, à sa mort, pleuré de tout son diocèse. Comme prédicateur, Mascaron se distingue par la force, la rapidité, le mouvement ; mais on lui reproche des hyperboles outrées, des rapprochements bizarres, un fatigant mélange de subtilité métaphysique et d'enflure.' (*Bouillet.*)

Madame de Sévigné, after hearing Mascaron's funeral oration on Turenne, wrote to her daughter : 'M. de Tulle (Mascaron, bishop of Tulle) a surpassé tout ce qu'on attendait de lui dans l'oraison de M. de Turenne ; c'est une action pour l'immortalité.' In another letter she says : 'Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit *que l'abbé* Fléchier veut la surpasser ; mais je l'en défie. Il *pourra parler* d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne,

et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement, à mon gré : la peinture de son cœur est un chef-d'œuvre.' However, after reading Fléchier's oration, she wrote: 'En arrivant ici madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre de Fléchier. Nous nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle ; mais il me parut que celle-ci était au-dessus de la sienne : je la trouve plus également belle partout ; je l'écoute avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de dire les mêmes choses d'une manière toute nouvelle. En un mot, j'en fus charmée.'

Thomas, in his *Essai sur les Eloges*, says : 'Dans l'oraison funèbre, Mascaron fut ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille, et Mascaron Bossuet. On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un ; il a déjà de l'harmonie, de la magnificence de style et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui en le suivant l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaye à la vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Fléchier ; mais, ni assez poli ni assez grand, il est également loin et de la sublimité de l'un et de l'élégance de l'autre. . . . Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées.'

M. Villemain has established, in his *Essai sur l'Oraison funèbre*, the following parallel between the two panegyrists of Turenne : 'L'ouvrage de Fléchier est le chef-d'œuvre d'un art qui s'élève quelquefois jusqu'au génie ; celui de Mascaron semble l'ébauche brillante du génie, souvent égaré par un faux goût. Mascaron donne plus de prise à la censure. Il est moins soigné que Fléchier, et, comme lui, il tombe dans l'affectation. Il a tous les défauts de son rival ; et d'autres plus choquants, parce qu'ils sont bizarres. Mais quelquefois il s'élève, il s'anime : alors il est grand, et montre une âme éloquente ; sa diction même s'épure, et paraît avoir quelque chose de naturel, d'énergique et de précis, qui n'exclut pas l'élégance, et qui vaut *mieux* que l'harmonie.'

MASCARON.

From the Funeral Oration on Turenne, delivered in the Church of the Carmelites, on the 4th of November, 1675.

Humilité chrétienne de Turenne.

CERTES, s'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : 'C'est moi qui me suis fait moi-même.' Mais aussi la religion et *l'humilité* paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, *dans ce point* de gloire et de grandeur, elles retiennent le

cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu, devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans leur camp; et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures, à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait autour de lui des cris de victoire; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès: il arrêtait tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété: 'Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus.'

Aussi, comme il reconnaissait que toutes les victoires venaient de Dieu, il s'efforçait de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oubliait rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie; M. de Turenne la rendait douce, raisonnable, et religieuse. Quels ordres ne donnait-il pas,

quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare, pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires!

NOTES.

BOSSUET.

Henrietta of France, Queen of England.

P. L.

Henrietta of France, the youngest child of Henry IV, King of France, was born in the Louvre, on the 25th of November, 1609, six months before her father died by the murderous knife of Ravaillac. Her brother, Louis XIII, gave her in marriage to Charles I, King of England, in 1625. She died, at the age of sixty, in a house at Colombe, near Paris. The Queen had died almost suddenly, when Bossuet, who, at the age of forty-two, had just been appointed Bishop of Condom, was called upon by Louis XIV to deliver the funeral oration.

6. 1. 'L'exorde de cette oraison funèbre est peut-être le plus imposant qui ait jamais ouvert un discours religieux, comme la péroraison de celle du grand Condé est la plus magnifique conception de l'éloquence ancienne et moderne.' (*Cardinal de Bausset.*)

6. 16. *Et nunc, reges,* .... (Ps. ii. 10.)

7. 4. *tout ce que ... de glorieux.* Cf. *quid boni, nihil boni.*

7. 13. *Et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil.* Cf. *Quousque enim in regno exulabo?* (QUINT. CURT. v. 24.)

7. 28. 'Est-ce là entrer dès les premières paroles au milieu de son sujet, et y transporter tout de suite l'auditeur? Que cet exorde est majestueux, sombre, et religieux! .... Pas un mot qui ne porte, pas un qui ne soit une image ou une idée, un tableau ou une leçon, et au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout.... L'imagination, assaillie par tant d'objets de douleur et de réflexion, n'a vu, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'Océan ... Personne avant Bossuet n'avait parlé de ce ton, ni écrit de ce style.' (*La Harpe.*)

8. 1. Henry IV, surnamed *Henry the Great*, born in 1553, in the

P. L.

Castle of Pau, was son of Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, and of Jeanne d'Albret, Queen of Navarre. He was brought up in the Reformed Church. In 1572, Henry married Marguerite of Valois, sister of Charles IX, King of France, and shortly after succeeded, on the throne of Navarre, his mother, who died at the French Court under mysterious circumstances. On the death of Henry III, Henry of Navarre was, on the 2nd of August, 1589, proclaimed King of France by the army. The League, however, opposed him, and it was not until he had won the victories of Arques (1589) and Ivry (1590) that his chances seemed likely to be crowned with success, and indeed the war might have lasted long had not Henry abjured Calvinism in 1593. He was crowned at Chartres in February of the following year. 'Paris vaut bien une messe,' Henry of Navarre had said. In 1598 he signed the famous Edict of Nantes, which granted to the Calvinists liberty of worship and other privileges. In the following year his marriage with Marguerite of Valois was annulled, and he married Mary of Medici. On the 14th of May, 1610, he was stabbed by Ravaillac, a religious fanatic. His son, Louis XIII, succeeded him.

8. 6. James IV, King of Scotland, and great-grandfather of James I, King of England, had married Margaret, daughter of Henry VII.

8. 7. *De leur chef*, in their own right.

8. 13. *Magnificence* has still, in the plural, the meaning given to it by Bossuet, i.e. *generosity*.

8. 17. 'Précision énergique, comparable à celle de Tacite et de Salluste.' (*La Harpe.*)

8. 26. Cf. '. . . . . Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.' (VIRGIL, *Aeneid* iii. 291–2.)

9. 3. 'Depuis que par une déplorable conformité nous nous sommes vus en présence des mêmes catastrophes, Bossuet ne se montre plus à nous comme un orateur ou un historien: on croit entendre la voix d'un prophète ; toutes ses paroles semblent animées de cette inspiration sacrée, qui annonçait à la nation juive et à ses rois une longue suite de calamités.' (*Cardinal de Bausset.*)

P. L.

9. 6. 'Venatus maximus labor est.' (*Quint. Curt.*)

9. 21. PLIN. *Hist. Nat.* lib. vii. cap. 25.

9. 27. Cf. 'S'il faut pousser à toute outrance ce passage de St. Paul.' (*Bossuet.*)

10. 5. *Front,* dignity. Ironically *de quel front* means 'with what impudence.'

10. 11. *Tout cendre qu'il est* (in the first editions).

10. 16. In the language of the 17th century, an infinitive used passively after *laisser* was followed by *à,* when it is now followed by *par.*

Je me laissai séduire à cet aimable guide. (*Racine.*)

This construction has remained in the popular expression: *laisser manger un habit aux vers,* and still obtains in the causative voice, as: *J'ai fait faire un habit à ce tailleur.*

10. 18. 'La première expression de ce portrait contient un des secrets particuliers du style de Bossuet.' (*La Harpe.*) It is to be noticed that the name of Cromwell is not mentioned once.

10. 25. Cf. Sallust on Catiline: *Animus audax, subdolus, varius; cujus rei libet simulator ac dissimulator;* and: *nunquam super industriam ejus fortuna fuit.*

10. 29. *Apoc.* xiii. 5, 7.

11. 12. 'Voilà un mot qui n'est point dans les anciens. Le *victa Catoni* de Lucain est emphatique et impie; *la vertu indignée des victoires de Cromwell* est aussi simple que vrai.' (*Villemain.*)

11. 13. Lamartine thus begins his history of Cromwell: 'Le nom de Cromwell a signifié jusqu'ici ambition, astuce, usurpation, férocité, tyrannie; nous croyons que sa véritable signification est fanatisme. L'histoire est comme la Sibylle: elle ne livre ses secrets au temps que feuille à feuille. Elle n'avait pas livré jusqu'ici le secret du caractère et des actes de cet homme énigmatique. On l'avait pris pour un grand politique, ce n'était qu'un grand sectaire. Des historiens à vue pénétrante et à profonde investigation, Hume, Lingard, Bossuet, Voltaire, s'y étaient trompés: ce n'était pas leur faute, c'était celle du temps. Les vrais documents n'avaient pas été exhumés encore, le portrait de Cromwell n'avait été peint que par ses ennemis. Sa mémoire avait été traînée sur la claie comme son cadavre par la restauration de Charles II, par les royalistes des deux branches,

P. L.

par les catholiques et les protestants, par les whigs et par les tories, également intéressés à défigurer l'image de ce protecteur républicain.

'Mais l'erreur n'a qu'un temps, et la vérité a des siècles. Son tour devait venir, un hasard l'avança .... Thomas Carlyle résolut de découvrir et de restituer le véritable Cromwell.'

11. 24. William II, of Nassau, Prince of Orange, and father of William III, King of England, was born in 1626. Under his stadtholderate the independence of the United Provinces of Holland was recognized by Europe in the treaty of Westphalia (1648). He died in 1650.

12. 1. 'Les matelots alarmés en perdirent l'esprit de frayeur' (first edition).

12. 11. 'Sauvée des flots' (first edition).

12. 13. *L'amiral* for *le vaisseau-amiral*, the flag-ship.

12. 18. 'Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt.' (TERTUL. *de Poenit.* 7.)

12. 30. *Qu'elle eut d'assurance .... Que .... de* for *combien .... de.*

13. 1. *D'avoir entrepris sur la vie*, for having attempted the life.

13. 11. *La vient recevoir.* Such verbs as *aller*, *vouloir*, *devoir*, *savoir*, *pouvoir*, *venir*, etc., which take no preposition before the infinitive following, are considered as auxiliaries, and, in the 17th century, the objects, when personal pronouns, were placed before them. The French would say now, *vient la recevoir.*

13. 13. Essex, son of the celebrated and unfortunate favourite of Queen Elizabeth, fought the battle of Edge Hill against the troops of Charles I (1642).

13. 22. 'Tum Maharbal: Vincere scis, Annibal; victoria uti nescis.' (LIVY, xxii. 51.)

'Potiundae urbis Romae, modo mentem non dari, modo fortunam.' (*Ibid.* xxvi. 11.)

Henrietta-Ann of England, Duchess of Orleans.

Henrietta-Ann, the youngest child of Charles I, King of England, and of Henrietta of France, was born at Exeter on the 16th of June, 1644. She was seventeen days old when her mother had to flee from England. The Countess of Morton, two years later, disguised the child as a little peasant boy,

1\. and succeeded in bringing her to France to her mother. She was brought up in the convent of Chaillot, founded by Queen Henrietta.

Ann of Austria, who was greatly attached to the young princess, wished to marry her to her son, Louis XIV, but the marriage did not take place, and, on the 31st of March, 1661, Henrietta-Ann was married to Monsieur, Duke of Orleans, the only brother of Louis XIV. After a very short illness, Madame died at St. Cloud, on the 30th of June, 1670. She was only twenty-six years old. Her two daughters, Marie Louise and Anne Marie, married respectively King Charles I of Spain, and Victor Amédée, Duke of Savoy, who became King of Sardinia.

Et tout est vanité. 'Le despotisme de Louis XIV n'était pas un despotisme qui comprimait les esprits ni les âmes; c'était un despotisme qui paraissait à tous tellement dans la nature des choses, qu'on se façonnait pour lui comme pour l'ordre invariable de ce qui existe nécessairement.

'Un seul asile restait encore, la religion, et dans cet asile, un homme, Bossuet, fit entendre quelques vérités courageuses. Tous les intérêts de la vie étaient soumis au monarque; mais, au nom de la mort, on pouvait encore lui parler d'égalité. Ces dogmes, ces cérémonies, cet appareil religieux, étaient alors la seule barrière de la puissance: on la citait devant l'éternité; et si les hommes abandonnaient à un homme la disposition de leur existence, ils en appelaient à Dieu, qui faisait trembler les rois.' (*Mme. de Staël.*)

4\. *J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre.* 'Neuf mois s'étaient à peine écoulés depuis que Bossuet était descendu de la chaire où il venait de prononcer l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, lorsqu'un malheur aussi terrible qu'imprévu le ramena au milieu des tombeaux, pour y prononcer, sur le cercueil de la princesse sa fille, les paroles les plus touchantes qui soient peut-être jamais sorties de la bouche des hommes . . . . Bossuet avait fait parler son génie dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre; il laissa parler son âme tout entière dans celle de la princesse sa fille.' (*Cardinal de Bausset.*)

19\. *Au retour de ce voyage fameux.* 'Louis XIV avait décidé la

P. L.

ruine de la Hollande, unie alors par une triple alliance avec la Suède et l'Angleterre. Il avait déjà fait d'inutiles efforts pour détacher Charles II de cette confédération redoutable; l'ascendant de Madame sur ce monarque, l'esprit et les talents de cette princesse, son dévouement aux intérêts de la France, paraissaient à Louis XIV les seuls moyens de succès: il lui confie le secret de sa politique; tout se dispose pour un voyage dont le but apparent est de visiter les nouvelles frontières du royaume; on part dans le plus pompeux appareil; toute la cour suit le roi; l'éclat des plaisirs et le retentissement des fêtes écartent tout soupçon; on arrive à Calais: il était naturel que Madame voulût profiter de l'occasion pour rendre visite au roi son frère; elle s'embarque sans aucune apparence de mystère; elle est accompagnée de mademoiselle de Kérhouël, jeune personne d'une famille de Bretagne, très jolie et très piquante. Charles II, de son côté, se rend à Douvres; c'est là qu'ils se voient au mois de juin 1670; la négociation est presque terminée avant même que le bruit en soit répandu. Les charmes de mademoiselle de Kérhouël, qui dans la suite devint duchesse de Portsmouth, avaient frappé le roi d'Angleterre. Madame revient au bout de dix jours; elle apporte un traité, fruit de son zèle et de son adresse; tous les témoignages de la reconnaissance, tous les honneurs l'environnent: l'heureuse négociatrice est au comble de la gloire.' (*Dussault.*)

14. 20. *Eccles.* i. 2.

15. 19. *Par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même*, by which men, in their arrogance, seek to shake off their own thoughts.

15. 29. *Psalms* xxxviii. and xxxix.

16. 2. *Il est ainsi.* 'Sous l'influence de l'imitation du latin et du grec, les auteurs du XVI° et du XVII° siècle multipliaient l'emploi du pronom neutre.' (*A. Chassang.*)

Mme. de Sévigné wrote: 'J'ai bien soupiré de ne point aller à Vichy; mais *il* était impossible.'

16. 4. *Où il est sitôt* (immediately) *replongé.* In the 17th century, *où* was often used instead of *quand.* 'Le choix est inutile *où* les maux sont extrêmes.' (*Corneille.*)

. L.
. 18. *Isaiah* xiv. 10.
. 32. *O nuit désastreuse!* etc. 'Bossuet fut obligé de s'arrêter après ces paroles. L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs.' (*Voltaire.*)

'Bossuet se troubla lui-même, et fut interrompu par ses sanglots, lorsqu'il prononça ces paroles si foudroyantes à la fois et si lamentables que tout le monde sait par cœur, et qu'on ne craint jamais de trop répéter.' (*d'Alembert.*)

'Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore de ce cri. Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche les grands mots de *temps* et de *mort* qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité.' (*Chateaubriand.*)

4. *Au premier bruit d'un mal si étrange.* 'Le dimanche 29 juin 1670, la princesse éprouve de violentes douleurs dans l'estomac et dans le côté; vers le soir, elle prend un verre d'eau de chicorée, qui redouble ses déchirements: les remèdes sont sans vertu; la malade se sent frappée à mort. D'affreux soupçons se joignent à l'horreur de son état: elle se croit empoisonnée.' (*Dussault.*)

'Cette aimable et brillante Henriette, si adorée de la cour, si considérée du roi, qui lui confiait les ressorts les plus secrets de sa politique, n'inspirait que de l'antipathie à son mari, prince efféminé, fantasque, aussi médiocre d'esprit que de cœur. Mécontent de son frère, qui lui refusait tout gouvernement de province, jaloux de sa femme, Monsieur était livré à d'indignes créatures qui l'excitaient incessamment contre Henriette. Le roi était intervenu récemment dans ces querelles de ménage, en emprisonnant, puis en exilant le chevalier de Lorraine.' (*Henri Martin.*)

On s'accorde généralement à regarder le chevalier de Lorraine, exilé à Rome, comme l'auteur de ce forfait: il aurait envoyé du poison à deux officiers de la maison de Monsieur, qui avaient partagé les débauches du chevalier, et qui souhaitaient son retour, auquel madame Henriette s'opposait.' (*See Mme. de la Fayette.*)

11. *Ezekiel* vii. 27.

P. L.

17. 17. *Orat. de obitu Satyri fratris*, i. 19.

17. 24. *Psalms* ciii. 15. Malherbe, on the occasion of the death of a young girl, wrote:

> 'Et rose elle a vécu, ce que vivent les roses:
> L'espace d'un matin.'

18. 15. *La campagne de Flandre.* Monsieur, Duke of Orleans, the only brother of Louis XIV (1640–1701), fought bravely in the Low Countries (1667) and in Holland (1672). He defeated the Prince of Orange at Cassel in 1677, and regained St. Omer; but Louis XIV, jealous of his brother's successes, never placed him again in command of troops. Monsieur married, a year after the death of Henrietta of England, the Princess Palatine Charlotte Elizabeth of Bavaria, by whom he had, in 1674, Philip, second Duke of Orleans, who became Regent of France in 1715.

18. 31. 'Cette expression, *fut douce envers la mort*, amène cette belle réflexion: "Après que, par le dernier effort de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier."' (*Villemain.*)

19. 14. *Comme parle Job* (xxi. 26). In modern French *parler* is used transitively only in the expression *parler une langue*; otherwise the active verb *to speak* must be rendered by *dire*, as: *He speaks the truth* = *il dit vrai* or *il dit la vérité.*

19. 21. 'Cadit (caro) in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.' (TERTULL., *de Resurrectione carnis*, 4.)

19. 26. 'Nul n'a tiré un plus grand parti que Bossuet des idées de mort, de destruction, d'anéantissement, si fréquentes chez les anciens, qui connaissaient le pouvoir qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui règne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions mêmes qui effrayent notre raison et humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les anciens: ils appelaient la pensée de la mort comme un avertissement de jouir du moment qui passe, et qui peut être le dernier. On conçoit, au contraire, qu'une religion qui ne

P. L.

considère le temps que comme un passage à l'éternité, fournit à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé; et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. On pourrait dire de lui, si on osait hasarder des expressions qui se présentent quand on le lit, et qui semblent dans son goût, que nul homme ne s'est avancé plus loin dans l'éternité, et ne s'est enfoncé plus avant dans les profondeurs de notre néant.' (*La Harpe.*)

20. 17. *Je le sais.* 'Bossuet fait ici allusion à un trait qui montre jusqu'où cette princesse porta la grâce et la délicatesse qui lui étaient naturelles, même *entre les bras de la mort.* Madame de la Fayette, témoin de cette triste scène, rapporte que, comme M. de Condom parlait, sa première femme de chambre s'étant approchée pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin, elle lui dit en anglais, afin que Bossuet ne l'entendît pas: *Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui.*' (*Cardinal de Bausset.*)

'Ces trois mots, *je le sais*, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens sans être instruit de l'anecdote qui les motive, ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en éloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire.' (*Villemain.*)

20. 25. 'In ipsam gloriam praeceps agebatur.' (TACITUS, *Agric.* 41.)

21. 9. *Isaiah* xlvii. 10.

21. 14. *De l'avoir arrachée à sa propre gloire.* Verbs of taking away, as in Latin, take the dative when the action of taking away is only figurative, and not one of real taking, extracting, tearing, etc. They take *de* (in Latin *de* or *ab*), when the action is real, literal. Thus: *l'enfant lui a été arraché* DES *bras*, 'the child was torn from her arms;' *l'enfant a été arraché* AUX *bras de sa mère*, 'the child was taken from its mother's care.' Again: *s'échapper* DE *prison* is 'to escape from prison;' but *échapper* À *la prison* is 'to escape imprisonment, being put to prison.' The following sentence of Chesterfield: 'Roman consuls and dictators were often taken from the plough,' would be rendered by *les consuls et*

P. L.

les dictateurs de Rome étaient souvent pris à la charrue. Cf. *detraxit annulum* DE *digito* (Ter.); *detrahere sacerdotem* AB *aris* (Cic.); and with the dative: *princeps detraxit milites* IMPERATORI.

Maria-Theresa, Queen of France.

Maria-Theresa, the only child of Philip IV, King of Spain, and of Elizabeth of France, daughter of Henry IV, King of France, was born on the 20th of September 1638. She married her first cousin, Louis XIV, King of France, in 1660, a year after the famous treaty of the Pyrenees was signed by Cardinal Mazarin and Don Louis de Haro. This queen, remarkable for her piety, lived in retirement in the voluptuous court of her husband. She died in 1683. Two years and a half later, Louis XIV married the widow of the poet Scarron, Madame de Maintenon. The funeral oration on Maria-Theresa is far more a panegyric of Louis XIV than of the Queen, whose best panegyric seems to have been bestowed upon her by Louis XIV, when he exclaimed, at her death: '*Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné.*'

Louis XIV, the most magnificent and powerful monarch of modern times, son of Louis XIII and of Ann of Austria, was born at St. Germain-en-Laye, on the 5th of September 1638. He became King of France in 1643, and reigned 72 years. After the death of Philip IV, his father-in-law, he claimed Flanders and Franche-Comté as his wife's dowry; he conquered Flanders in 1667 and Franche-Comté in 1668; invaded Holland in 1672, and annexed successively Alsace, Artois, Flanders, Franche-Comté, Cerdagne and Roussillon. He died on the 1st of September 1715, leaving his crown to his great grandson, Louis XV. This despotic monarch, whose maxim was: '*L'Etat c'est moi*,' owed the greater part of his glory to the unequalled list of great statesmen, generals, poets, and worthies of all sorts who adorned his reign.

'The personal qualities of the French king added to the respect inspired by the power and importance of his kingdom. No sovereign has ever represented the majesty of a great state with more dignity and grace. He was his own prime

P. L.

minister, and performed the duties of a prime minister with an ability and an industry which could not be reasonably expected from one who had in infancy succeeded to a crown, and who had been surrounded by flatterers before he could speak. He had shown, in an eminent degree, two talents invaluable to a prince, the talent of choosing his servants well, and the talent of appropriating to himself the chief part of the credit of their acts. In his dealings with foreign powers, he had some generosity, but no justice. His perfidy and violence, however, excited less enmity than the insolence with which he constantly reminded his neighbours of his own greatness and of their littleness. He did not at this time profess the austere devotion, which, at a later period, gave to his court the aspect of a monastery. On the contrary, he was as licentious, though by no means as frivolous and indolent, as his brother of England.' (*Macaulay.*)

22. 1. *En méprisant les saisons.* An allusion to an incident in the Dutch campaign. 'Enfin l'hiver vint (1672): les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, et mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédents. Il assemble, une nuit, près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, et marche sur la glace vers Leyde et vers La Haye.' (*Voltaire.*)

22. 3. *Nul fleuve ne les arrête.* An allusion to the celebrated passage of the Rhine which took place on the 12th of June 1672. Louis XIV attacked the United Provinces by land and by sea. He entered the Dutch territory at the head of 100,000 men, and in less than three months reduced three provinces and forty cities. Armand de Gramont, comte de Guiche, was the first to throw himself into the Rhine, and was followed by the army.

'*Par son ordre Gramont le premier dans les flots*
S'avance soutenu des regards du héros:
Son coursier écumant sous son maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.'

(*Boileau.*)

P. L.

The king, after exhorting his army to cross the river, himself remained on the shore. Boileau says:

'*Louis, les animant du feu de son courage,*
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.'

Boileau was, however, too much of a courtier to mean these lines to be ironical.

'Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante et unique, célébrée alors comme un des grands événements qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans; enfin, le goût que le peuple, et surtout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes: tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. . . .

'Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Norembourg, Nimègue, Schenk, Bommel, Crèvecœur, etc. Il n'y avait guère d'heures dans la journée où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conqûete.' (*Voltaire.*)

22. 4. *On sait que Louis foudroie les villes.* During the Dutch war, Louis personally took Condé (April 26, 1676), Bouchain (March 17, 1677), Valenciennes, on the same day, Cambrai (April 5, 1677), Ghent (March 9, 1678), and Ypres (March 25, 1678). He took Ghent in five days, and Ypres in seven. These brilliant successes enabled Boileau to publish his eighth Epistle, which begins thus: '*Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.*' This epistle, however, written at the time of the disasters in Alsace, must have sounded highly ironical, when Louis XIV had indeed too much ceased to conquer.

'Louis XIV, lorsqu'il vint assiéger Gand, qu'il prit en cinq jours, s'était détourné pour passer par la Lorraine et menacer Luxembourg, afin d'attirer l'ennemi de ce côté et distraire son attention.' (*Villemain.*)

22. 20. *Dans le plus grand éloignement.* 'A la sollicitation de l'empereur Leopold (1640-1705), une expédition fut dirigée contre les Turcs. Montécuculli fait, dans ses mémoires, le plus grand éloge de la valeur française, à laquelle on dut

P. L.

le succès de la journée décisive du Saint-Gothard (1664), qui amena une trêve de vingt ans entre la Turquie et l'Autriche.' (*Villemain.*)

22. 22. *La France, presque sans vaisseaux*, etc. Under the ministry of Colbert (1619–1683), the greatest administrator in the reign of Louis XIV, order was restored in the finances of the country, roads were made, manufactures established, science, letters and fine-arts protected, the navy placed on a sound footing, etc. 'Cinq arsenaux de marine sont bâtis à Brest, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre-de-Grâce. Dès l'année 1672, on a soixante vaisseaux de ligne et quarante frégates. Dans l'année 1681, il se trouve cent quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de guerre, en comptant les allèges; et trente galères sont dans le port de Toulon, ou armées ou prêtes à l'être. Onze mille hommes de troupes réglées servent sur les vaisseaux; les galères en ont trois mille. Il y a cent soixante-huit mille hommes d'enclassés pour tous les services divers de la marine.' (*Voltaire.*)

22. 26. Cf. *Isaiah* xxiii.

23. 1. Duquesne bombarded Algiers in 1681 and 1682, and after reducing the town to ashes, delivered the Christian slaves who were retained in it. Algiers was the first town that was bombarded from the sea (Oct. 28, 1681). Voltaire relates that the Dey of Algiers, having heard what the expedition cost Louis XIV, exclaimed: 'Why, for half the money, I would have burned down the whole town.'

23. 3. *Tu ne sais comment assouvir ta rage.* 'Les Algériens, dans la rage que leur inspirait la destruction répandue autour d'eux, lancèrent aux ennemis, à l'aide de leurs mortiers, les membres épars de leurs prisonniers, et du consul lui-même.'

23. 6. *Ezekiel* xxvii. 32.

23. 9. *L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois*, etc. See VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, Chap. xxix–xxxii.

23. 33. *Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie.* This cannot be an allusion to the revocation of the Edict of Nantes, as is said in Villemain's edition of Bossuet's *Oraisons funèbres*, since the funeral oration on the French Queen was delivered in 1683 and the Edict of Nantes was revoked in 1685; but jealous of his absolute authority, Louis XIV,

P. L.

seeing in the Reformed Church a spirit of independence which he thought might become a source of danger to his power, persecuted the French Protestants long before he was persuaded by the Jesuits to revoke the Edict of Nantes.

'Le roi s'applaudissait de sa puissance et de sa piété. Il se croyait au temps de la prédication des apôtres et il s'en attribuait tout l'honneur. Les évêques lui écrivaient des panégyriques, les jésuites en faisaient retentir les chaires et les missions. . . . Il ne s'était jamais cru si grand devant les hommes, ni si avancé devant Dieu dans la réparation de ses péchés et du scandale de sa vie.' (*Saint-Simon.*)

'Louis XIV était animé contre les réformés par les remonstrances continuelles de son clergé, par les insinuations des jésuites, par la cour de Rome, et enfin par le chancelier Le Tellier et Louvois, son fils, tous deux ennemis de Colbert, et qui voulaient perdre les réformés comme rebelles, parce que Colbert les protégeait comme des sujets utiles. . . . Les rois d'Angleterre et de Danemark, et surtout la ville d'Amsterdam, invitèrent les calvinistes de France à se réfugier dans leurs états et leur assurèrent une subsistance. . . . Toutes ces violences, qui déshonorent le règne de Louis XIV, furent exercées dans le temps où, dégoûté de Madame de Montespan, subjugué par Madame de Maintenon, il commençait à se livrer à ses confesseurs.' (*Voltaire.*)

24. 3. *C'est de détruire les passions.* 'La victoire que Louis XIV remporta sur la passion, en congédiant la nièce de Mazarin, commença à faire connaître qu'il avait une grande âme.' (*Villemain*).

'L'attachement du roi pour mademoiselle Mancini devint bientôt une grosse affaire, qui préoccupa la ville et la cour. On se demanda si le cardinal, qui ne trouvait pas les princes du sang de trop haut lieu pour ses nièces, qui venait d'en marier une à un duc régnant, s'arrêterait en si beau chemin. Mais eut-il le projet de faire de sa nièce une reine? La pensée d'un tel homme n'est pas facile à deviner; peut-être que lui-même ne savait pas au juste quel parti il pourrait tirer des penchants du roi pour Olympe.' (*A. Renée.*)

The presumption of Mazarin was laughed at in the following quatrain:—

P. L.

'Ne vous sentez-vous pas toucher
Qu'un petit-fils de Henri Quatre
Prenne la fille d'un cocher,
Qui vendait autrefois du plâtre?'

This Olympe Mancini married Prince Eugène de Carignan, of the House of Savoy, and Comte de Soissons.

24. 7. *Kings* xiii. 14.

24. 18. *Par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles*, etc. 'Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie, assiégée par les Turcs. Ses galères et ses vaisseaux y portèrent sept mille hommes, secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée par personne.' (*Villemain.*)

24. 20. *La fameuse journée du Raab.* An allusion to the battle of Saint-Gothard, on the banks of the Raab, in Austria. See note, page 22, line 20.

24. 27. 'In Theodosio non tam imperatorem quam Christi servum; nec regno, sed fide, principem praedicarem.' (ST. PAULIN. *ad Sex.*, Ep. xxviii. 6.)

Ann of Gonzaga of Cleves, Princess Palatine.

Ann of Gonzaga, second daughter of Charles of Gonzaga, Duke of Nevers and Rethel, of Mantua and Monferrat, and of Catharine of Lorraine, was born in 1616. She entered a convent at an early age, and married Henry, Duke of Guise, secretly. She was soon, however, repudiated by him, and, in 1655, she married Edward, Count Palatine, son of the Elector Frederick V. Clever and beautiful, Ann of Gonzaga was the ornament of the court of Ann of Austria, and played an important part during the Civil War. After devoting her life to pleasure and political intrigue, she had, at the age of fifty-six, two dreams which caused her to become a Roman Catholic. Ann of Gonzaga spent the last twelve years of her life in pious retirement, and died, aged sixty-eight, in the Luxemburg Palace, in Paris, in the year 1684.

'Bossuet, dans l'oraison funèbre de cette princesse, a surmonté à force d'art les difficultés d'un sujet extrêmement épineux, comme il en a déguisé la faiblesse à force de génie: les

P. L.

morceaux sur la Fronde et sur la Pologne sont au rang des plus sublimes inspirations de l'éloquence. La princesse Palatine envoya quelque secours à sa sœur Marie, reine de Pologne, lorsque ce royaume fut envahi par Charles-Gustave, roi de Suède, cousin de la fameuse Christine, qui lui avait laissé le trône, et neveu de l'illustre Gustave-Adolphe. Rien, dans tous les monuments du génie oratoire, n'est égal à la peinture que cette circonstance fournit à l'imagination du sublime panégyriste.' (*Dussault.*)

The Fronde is the name given to the civil war which was waged during the minority of Louis XIV (1648–1653), between the Court party, *i.e.* the Regent Ann of Austria and Mazarin, her prime Minister, on one side, and the nobility and the parliament on the other. The *Frondeurs*, or party opposed to the Court, were headed by Paul de Gondi (Cardinal de Retz), the Prince de Conti, Turenne, the Duke de La Rochefoucauld, the Duke and Duchess of Longueville, and, later on, Condé.

'Bachaumont (1624–1702) s'avisa de dire un jour que le parlement faisait comme les écoliers qui frondent dans les fossés de Paris, qui se séparent dès qu'ils voient le lieutenant civil, et qui se rassemblent dès qu'il ne paraît plus.' (*Retz.*)

'*Fronder*, dans le sens de faire la guerre de la Fronde, et puis de blâmer, vient du mot, rapporté plus haut, de Bachaumont.' (*Littré.*)

25. 8. *Le feu au-dedans et au-dehors.* 'Pendant que l'Etat avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué et affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroy, de Lens et de Nordlingen fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols (1651) ; ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent Casal en Italie' (1652). (*Voltaire.*)

25. 11. *Ce prince*, etc. 'Pendant les troubles de la Fronde, Condé, qui avait d'abord défendu la cour, prit ensuite parti contre Mazarin. Il fut alors arrêté (1650), et subit une détention de treize mois. Aussitôt qu'il fut libre, il ne songea qu'à la vengeance ; il leva des troupes, marcha sur Paris, et défit le maréchal d'Hocquincourt (1599–1658) à Bléneau près de Gien ; mais il fut battu lui-même par Turenne au faubourg

P. L.

St.-Antoine (1652). Après cette défaite, il passa dans les rangs des Espagnols, mais sans y ramener la victoire. La paix des Pyrénées (1659) le rendit à sa patrie.' (*Bouillet.*)

25. 14. *Un ministre persécuté,* etc. 'Alors (Dec. 1651) le cardinal Mazarin, qui du fond de son exil à Cologne avait gouverné la cour, rentra dans le royaume, moins en ministre qui venait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses Etats ; il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens, c'est-à-dire avec l'argent du royaume qu'il s'était approprié.' (*Voltaire.*)

25. 17. *De ces tempêtes par où.* In the 17th century *où* was constantly used as a relative pronoun after a preposition.

25. 22. *La France prête à enfanter.* 'La différence entre *prêt à* et *près de* n'était pas encore établie au xviie ni même au xviiie siècle. On disait *prêt à, prêt de* dans le sens de *près de.*' (*Chassang.*) Cf. 'Numérius fut prêt à perdre les yeux.' (*Bossuet.*)

25. 24. 1 *Samuel* ii. 6.

25. 25. *Psalms* lx. 2.

26. 11. *Le nœud par où on les peut réunir.* See note on page 25, line 17. 'Elle se mêla de tout ce qui se fit alors, détermina l'élargissement des princes, rendit à la reine mère d'importants services, et lui donna les moyens de soutenir Mazarin, qui n'en fut pas fort reconnaissant.' (*Mme. de Motteville.*)

'Je ne crois pas que la reine Elisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un Etat. Je l'ai vue dans les factions, je l'ai vue dans le cabinet, et je lui ai trouvé partout de la sincérité.' (*Cardinal de Retz.*)

26. 19. *Leurs paroles trompeuses,* etc. 'La princesse Palatine fit en effet l'expérience des *volontés changeantes*, des *paroles trompeuses*, des *promesses illusoires* d'un ministre qui ne voulait être fidèle ni à la haine ni à l'amitié. On lui avait promis la place de surintendante de la maison de la jeune reine ; mais le cardinal Mazarin porta le roi à demander à la princesse Palatine la démission d'une place dont elle avait déjà le titre, pour la faire passer à la comtesse de Soissons, sa nièce.' (*Cardinal de Bausset.*)

Dans ce tableau fidèle de toutes les cours, il est facile de démêler les traits qui conviennent au cardinal Mazarin en

P. L.

particulier. Bossuet le juge sans prévention, sans haine, sans amertume. Il parlait devant des hommes qui avaient été les amis ou les ennemis de ce ministre; il parlait sous un roi qui avait conservé du respect et de la reconnaissance pour la mémoire d'un ministre à qui il croyait devoir beaucoup, et qui en effet lui avait rendu de grands services.' (*Cardinal de Bausset.*)

See notes on Mazarin in the funeral oration on Le Tellier.

26. 31. *La reine, sa sœur.* Mary Louisa of Gonzaga (1612–1667) married, in 1645, Wladislas, King of Poland, and, in 1649, his successor, John Casimir. Mary of Gonzaga and her second husband were driven away from their kingdom.

26. 33. *Un autre Gustave.* Gustavus II, or Gustavus Adolphus, surnamed the Great, King of Sweden, was born in 1594, and succeeded his father, Charles IX, in 1611. This warrior, the terror of Germany, defeated Tilly at the battle of Leipzig (1631), and Wallenstein at the famous battle of Lützen (1632), in which he met a glorious death. His daughter Christina succeeded him on the Swedish throne.

27. 3. *Charles-Gustave,* born in 1622, succeeded his cousin Christina, mentioned in the preceding note, in the year 1654. John Casimir, King of Poland, having protested against his accession, Charles Gustavus attacked Poland in 1655, gained in 1656 the celebrated battle of Warsaw, which lasted three days, and conquered the whole of the country in less than three months. In the following year he declared war on Denmark, conquered Holstein, Sleswig, and Jutland, and signed a treaty of peace in 1658. Pretending that the treaty had been violated, he recommenced hostilities, but died suddenly, 23rd February, 1660.

27 10. *Le rebelle Cosaque,* etc. 'Jean Sobieski [whom Bossuet calls a little further on the *avenger* of Poland], un des héros de la Pologne (1629–1696), sauva l'armée royale compromise par Jean Casimir dans sa lutte contre le rebelle Lubomirski; marcha contre le Cosaque rebelle Dorozenko et lui prit toutes ses places (1671); forma, après la paix honteuse signée à Buczaz en 1672 par le roi Michel Koribut avec la Porte, une confédération contre ce monarque, ne posa les armes qu'après la convention d'Urazdon qui le rendit maître

L.

du gouvernement, fit rejeter la paix de Buczaz, battit les Turcs à Choczim (1673), et fut élu à l'unanimité roi de Pologne à la mort du roi Michel sous le nom de Jean III (1674). Continuant la guerre contre les Turcs, il leur enleva Choczim, qu'ils avaient repris, et reconquit l'Ukraine (1674); mais cerné à Lowicz par 200,000 Turcs et Tartares, il fut heureux de s'en tirer en cédant Kamenetz et un tiers de l'Ukraine (traité de Zuravno, 1676). Appelé en 1683 au secours de l'Autriche, il délivra Vienne assiégée par Kara-Moustapha, et sauva ainsi l'empereur Léopold; puis il porta la guerre en Moldavie (1684–1685), et envahit plusieurs fois la Bessarabie; mais, mal secondé par l'Autriche, il fut obligé, en 1686, de signer la paix de Moscou, qui acheva de faire descendre la Pologne du rang qu'elle avait occupé dans le Nord.' (*Bouillet.*)

18. *Daniel* iv. 11 and 20; *Ezekiel* xxxi. 12.

23. *Le Suédois indompté.* (Charles Gustavus.) Cf. 2 *Kings* xix. 28. *Dompter*, from *domitare*, frequentative of *domare.* For the *p*, cf. the Eng. *temptation*, *contempt.*

24. *Il se venge sur le Danois* (to the end of the extract). 'Le roi de Suède rompit bientôt cette paix, sous prétexte que les Danois étaient sur le point de la rompre; il fit une nouvelle descente dans l'île de Seeland et assiégea Copenhague. Les Hollandais se déclarèrent pour le Danemark et envoyèrent une flotte qui força le passage du Sund, défendu par la flotte suédoise, et qui secourut Copenhague. En février 1659, le roi de France et Richard Cromwell signèrent un traité par lequel ils s'engageaient à procurer le rétablissement de la paix de Roxhild. Charles Gustave repoussa les propositions de paix avec une obstination désespérée. Les Hollandais et les Danois restèrent maîtres de la mer, et les conquêtes suédoises furent assaillies de tous côtés par la coalition. Les Polonais reprirent la Courlande; les Danois Drontheim; les Autrichiens assiégèrent Stettin . . . . L'inébranlable Charles Gustave repassa en Suède pour y chercher des renforts: il y tomba malade et mourut le 23 février 1660.' (*Henri Martin.*)

7. The text says: '*Remansit magna,*' etc. (*Ps.* l. 8.)

15. *Qui le raconte au saint abbé.* 'Deux songes déterminèrent cette

P. L.

conversion; Anne de Gonzague avait cinquante-six ans, lorsque, pendant son sommeil, elle eut ces deux visions, où elle crut reconnaître les avertissements et la volonté du ciel. Elle a peint l'effet que ces deux rêves produisirent sur elle dans un petit écrit cité par Bossuet, qu'elle composa à la sollicitation du célèbre abbé Le Bouthillier de Rancé (1626–1700), réformateur de la Trappe. Son changement fut aussi éclatant que sa conduite précédente avait été scandaleuse.' (*Dussault.*)

28. 16. *Prenez garde . . . de n'écouter pas avec mépris*, Remember . . . to listen not with contempt. Thus again, with the indicative: *Prenez garde que toutes ces histoires sont de vieilles finesses* (Beaumarchais), do not forget that all these stories are old, worn-out tricks. *Prendre garde que*, with the subjunctive, preceded by ne, 'to take care:' *Prenez garde qu'il ne tombe* (*cave ne cadat*), take care he does not fall. *Prenez garde de tomber*, mind you do not fall.

28. 25. *Je ne laisse pas de croire*, I nevertheless do believe.

28. 29. *Très excellentes*. *Excellent* being a superlative would not in modern French be preceded by *très*.

28. 29. *Echappent à notre vue*. See note on page 21, line 14.

29. 3. 1 *St. John* v. 20.

29. 25. *Elle croit, elle qui jugeait la foi impossible*. 'La maturité de l'âge et le progrès du temps, loin de corriger ses penchants, semblaient les avoir fortifiés; la liberté du veuvage leur imprime un nouveau mouvement; elle affiche même l'incrédulité, ne déguise pas son mépris pour les choses saintes, et devient un objet de scandale au milieu même d'un monde où la sévérité des doctrines n'est pas généralement plus admise que celle des mœurs.' (*Dussault.*)

30. 8. *Acts* ix. 18.

30. 10. *Exodus* viii. 19.

30. 22. *Pouls*. The *l* is a remnant of the mistake of the grammarians of the 16th century. Forgetting, or rather ignoring, that the *l* of *pulsus* had been already vocalised into *u*, they wrote *pouls*, as they wrote *chevaulx*, *livbre*, etc. Cf. the Eng. *debt*, *doubt*, *assault*, etc. In the word *poids*, which occurs a few lines further on, the *d* is a remnant of a somewhat worse mistake. Not seeing in *pois* (*avoirdupois*) the Latin *pen-*

P. L.

sum (cf. *mois*, *mensem*, etc.), they derived it from *pondus*, and added a *d*, to show the trace of its origin.

31. 4. *J'avouais bien*, it is true I confessed.

31. 10. *Je sentais tendrement*, I felt acutely.

31. 18. *Ces sentiments tendres.* *Tendres* for *vifs*.

31. 30. *St. Matthew* xxiii. 37.

32. 5. *St. Matthew* vii. 11.

32. 14. *St. Mark* iv. 39, and *St. Luke* viii. 24.

32. 17. *Psalms* xviii. 5.

32. 18. *Philippians* iv. 7.

32. 20. *Psalms* li. 8.

32. 23. *Saintes filles.* The Carmelite nuns, in whose church this funeral oration was delivered.

32. 26. *Psalms* cxxxvi. 1.

Michel Le Tellier.

Michel Le Tellier (1603–1685) was appointed, through the influence of Cardinal Mazarin, Secretary of State for War in 1643. He resigned his functions, in 1666, in favour of his son François-Michel Le Tellier, Marquis of Louvois (1639–1691), and was made High Chancellor, Keeper of the Seals, in 1677. He was the main instigator of the revocation of the Edict of Nantes, which he signed a short time before his death. Michel Le Tellier's second son was archbishop of Rheims, and the reputation of his two sons greatly enhanced his fame. 'Un amour-propre assez naturel,' says Cardinal de Bausset, 'faisait vivement désirer à l'archevêque de Reims que l'homme le plus éloquent de son siècle fût l'historien et le panégyriste de son père. Bossuet ne put refuser à l'amitié et à la reconnaissance [Bossuet had been the *protégé* of both Le Tellier and the Archbishop] un témoignage qu'on lui demandait comme une grâce, et qui lui parut un devoir. Le chancelier est resté plus connu par l'oraison funèbre de Bossuet que par son ministère.'

'Si vous lisez l'oraison funèbre de Le Tellier par Bossuet,' says Voltaire in a note (*Siècle de Louis XIV*), 'ce chancelier est un juste et un grand homme. Si vous lisez les *Annales* de l'abbé de St. Pierre (1658–1743), c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur adroit, dont le comte de Gram-

P. L.

mont disait, en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le roi: "Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, en se léchant le museau plein de sang."'

Messire (*meus senior*), nominative of *monsieur* or *monseigneur* (*meum seniorem*), a title formerly given to the high nobility.

Giuglio Mazarini was born in 1602. His birth-place still remains contested, though it is generally admitted that he was born at Pescina, in Abruzzo. 'Sa naissance,' says Cardinal de Retz in his Memoirs, 'était basse et son enfance était honteuse. Au sortir du Colisée, il apprit à piper, ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfèvre de Rome, appelé Morato. Il fut capitaine d'infanterie en Valteline, et Bagni, son général, m'a dit qu'il n'y passa que pour un escroc. Il eut la nonciature extraordinaire par la faveur du cardinal Antoine, qui ne s'acquérait pas, dans ce temps-là, par de bons moyens.'

'Les historiens de Mazarin, Gualdo Priorato et Aubery, assurent qu'il était bon gentilhomme. Ils disent qu'il fit ses études à Rome.' (*A. Rénée.*)

Mazarin took orders in 1632, and in 1634 was sent by the Pope to Paris as nuncio. Richelieu, who had remarked him, had him made a cardinal in 1641, and, on his death-bed, recommended him to Louis XIII as his successor. During the first years of his ministry, the French defeated the Spaniards at Rocroy (1643), Nordlingen (1645), and Lens (1648). These victories brought about the famous Treaty of peace of Westphalia. But the war of the Fronde broke out, and twice the minister had to flee from France. Through his ascendency over the mind and heart of the Queen Regent, Ann of Austria, he came victorious out of the struggle, in 1659, when he also concluded the Peace of the Pyrenees, which put an end to the war between France and Spain, gave a wife to Louis XIV, and gloriously inaugurated the reign of this great monarch. He died two years after, generally despised by all, especially by his own relations whom he had raised to high rank and enriched at the expense of the nation, and who exclaimed, on hearing he was dead: '*Pure è crepato?*'

The following extracts from the *Mazarinades* will show the

P. L.

kind of jokes and satires that were indulged in against the Cardinal during the Civil war:

'Il est de Sicile natif;
Il est toujours prompt à mal faire;
Il est fourbe au superlatif;
Il est de Sicile natif.
Il est lâche, il est mercenaire;
Il n'est qu'à son bien attentif;
Le peuple ne cesse de braire.
On ne sait quel est ce chétif,
Quel est son père présomptif,
D'où nous est venu ce faussaire;
S'il est noble ou s'il est métif;
Et la cour, comme le vulgaire,
Chante pour tout point décisif:
Il est de Sicile natif;
Il est toujours prompt à mal faire.'

(*Virelay sur les vertus de Sa Faquinance*, 1652.)

'Pour parler avec équité,
Il n'est personne qui ne sache
Qu'il a justement mérité
Les verges, la corde et la hache.'

'La Fortune accoucha de ce monstre pendant son divorce avec la Vertu.'

His conduct of public affairs is thus judged by two great historians of this century:

'Il n'y a jamais eu de politique plus misérable, plus méprisée en Europe, plus impuissante en France, que celle du cardinal Mazarin.' (*Guizot.*)

'Mazarin avait peut-être la capacité de Richelieu (1585–1642), son aptitude au travail, son intelligence et sa mémoire; mais il n'avait aucune de ses vues élevées; il ne songeait ni à la balance politique de l'Europe, ni à l'avenir de la France; il voulait se maintenir, se délivrer de ses adversaires, disposer de beaucoup d'argent et de pouvoir, et comme il était humble, souple et conciliant de caractère, il gagnait par des flatteries, par des pensions et des présents tous ceux qui pouvaient arriver aux oreilles de la reine; ou lorsque l'ar-

P. L.

gent lui manquait, il leur accordait des monopoles ou des grâces ruineuses ; mais il était faux et perfide autant que gracieux en propos, et il cherchait à perdre auprès de la reine par des insinuations et des calomnies ceux qu'il avait accueillis avec le plus de caresses. Quant au pauvre peuple, il n'en prenait aucun souci ; pourvu qu'il fît arriver de l'argent au trésor, il ne se demandait point ce que cet argent coûtait au contribuable.' (*Sismondi.*)

33. 2. *Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat.* Jean-François-Paul de Gondi, cardinal of Retz (1614–1679), was the chief of the parliamentary party in the civil war of the Fronde, which he instigated. He led the people of Paris for a long time, and caused the exile of the minister, Cardinal Mazarin. When order was restored (1652), he was arrested and shut up at Vincennes, and afterwards in the castle of Nantes, from which he escaped. After wandering in Spain, Rome, Holland, he was allowed to return to France on condition that he would resign the archbishopric of Paris. The abbey of St. Denis was then conferred on him. Cardinal Retz spent the last years of his life in studious retirement, writing his celebrated Memoirs, which are one of the best monuments of French prose. Of them Voltaire said : 'Ils sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité qui sont l'image de sa conduite.'

'Le style de Retz est de la plus belle langue ; il est plein de feu, et l'esprit des choses y circule . . . L'expression y est gaie volontiers, pittoresque en courant, toujours dans le génie français, pleine d'imagination cependant et quelquefois de magnificence.' (*Sainte-Beuve.*)

33. 5. *S'attirer une dignité.* 'La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernements faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services et ses offenses, et de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille royale à sortir de la capitale et à l'assiéger.' (*Voltaire.*)

33. 14. *Le favori victorieux,* etc. An allusion to the Treaty of the Pyrenees (1659), signed by Mazarin and Haro, the Spanish minister.

34. 3. *Le cardinal fait la paix avec avantage.* 'On ne pouvait peindre

P. L.

avec plus d'énergie et de vérité la haine implacable que le cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à peindre un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet n'a besoin que de quelques lignes pour le juger avec la sagacité d'un moraliste, la vertu d'un orateur, la profondeur d'un publiciste, et l'impartialité d'un historien. Je préfère de beaucoup ce portrait à celui de Cromwell, et je ne connais rien de plus parfait en ce genre parmi les anciens et parmi les modernes.' (*St. Marc-Girardin.*)

34. 7. *Sa faveur*, the power of a favourite.

34. 11. *Ces belles années.* Louis XIV was his own prime minister from the death of Mazarin. The young king was then twenty-two years of age. 'Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs mêmes eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France.' (*Voltaire.*)

34. 29. *Lamoignon.* Guillaume de Lamoignon (1617–1677), a learned and virtuous jurisconsult, was appointed first President of the Parliament of Paris, in 1658, by Louis XIV, who said to him on that occasion: 'Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi.' He encouraged and protected the fine-arts, and was on intimate terms with Racine and Boileau. The latter dedicated to him his sixth Epistle, '*Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville.*'

Lamoignon is the *Ariste* of Boileau's *Lutrin*, a poem written at the instigation of the first President.

35. 2. *A découvert*, unhindered.

35. 6. The Edict of Nantes, which had been signed by Henry IV, in 1598, was revoked by Louis XIV on the 17th of October, 1685.

'The Edict of Nantes was revoked; and a crowd of decrees against the sectaries appeared in rapid succession. Boys

P. L.

and girls were torn from their parents and sent to be educated in convents. All Calvinistic ministers were commanded either to abjure their religion or to quit their country within a fortnight. The other p·ofessors of the reformed faith were forbidden to leave the kingdom; and, in order to prevent them from making their escape, the outposts and frontiers were strictly guarded. It was thought that the flocks, thus separated from the evil shepherds, would soon return to the true fold. But in spite of all the vigilance of the military police there was a vast emigration. It was calculated that, in a few months, fifty thousand families quitted France for ever. They were generally persons of intelligent minds, of industrious habits, and of austere morals. In the list are to be found names eminent in war, in science, in literature, and in art.' (*Macaulay.*)

'Quel fut le fruit des persécutions de Louis XIV? Une foule de ses meilleurs sujets emportant dans les pays étrangers leurs richesses et leur industrie; les armées de ses ennemis grossies par des régiments français, qui joignaient les fureurs du fanatisme et de la vengeance à leur valeur naturelle; la haine de la moitié de l'Europe, une guerre civile ajoutée aux malheurs d'une guerre étrangère, la crainte de voir ses provinces livrées aux étrangers par les Français, et l'humiliante nécessité de faire un traité avec un garçon boulanger (Jean Cavalier, 1679–1740). Voilà ce que le clergé célébrait dans des harangues, ce que la flatterie consacrait dans des inscriptions et sur des médailles.' (*Note of Voltaire.*)

It seems established beyond doubt that the revocation of the Edict of Nantes was the result of a pact between Madame de Maintenon and the Jesuit La Chaise, confessor of the King. Madame de Maintenon promised her influence to induce Louis XIV to sign the revocation, and the famous Jesuit promised his to persuade the King to marry the favourite.

The Marquis de Louvois, who had used dragoons as missionaries, to use Madame de Sévigné's expression, and who was responsible for their zealous acts which received the name of *dragonnades*, sent the following order throughout the country: 'Sa Majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion;

L.

et ceux qui auront la sotte gloire de vouloir demeurer les derniers doivent être poussés jusqu'à la dernière extrémité.'

'On passa ses ordres (Louis XIV), on fit à son insu des cruautés qu'il aurait punies, si elles étaient venues à sa connaissance; car M. de Louvois se contentait de lui dire chaque jour: Tant de gens se sont convertis, comme je l'avais dit à Votre Majesté, à la seule vue des troupes.' (*Madame de Caylus.*)

18. *Ce nouveau Constantin,* etc. Valerius Aurelius Claudius Constantinus (274–337) was proclaimed Roman Emperor in 306. During his Italian campaign, it is related that he saw, in the air, a luminous cross surrounded by the words *In hoc signo vinces.* After conquering Italy and Africa (312), he embraced the Christian religion and declared it the religion of the Empire by the famous Edict of Milan (313).

19. Flavius Theodosius (346–395). 'Ce prince protégea la religion, défendit sous des peines sévères le culte des faux dieux (qui dès lors se réfugia dans les bourgs, les campagnes: d'où le nom de *pagani*); il éleva St. Grégoire de Nazianze au siège de Constantinople (390) et fit condamner l'hérésie d'Arius.' (*Bouillet.*)

19. Marcianus (391–457), Emperor of the East, married Pulcheria, who had been proclaimed Empress, at the death of Theodosius II. By his energetic attitude he forced Attila to withdraw his troops from the Empire. Through him the Catholic faith triumphed at the Council of Chalcedon (451). The Greek Church canonised him, and still celebrates both him and Pulcheria on the 17th of February.

20. Charles I, surnamed the Great, King of France and Emperor of the West (742–814), canonised by Pope Pascal III.

21. 'Haec digna vestro imperio: haec propria vestri regni . . . Per te orthodoxa fides firmata est; per te haeresis non est. Caelestis rex, terrenum custodi . . . Unus Deus qui hoc fecit. Rex cælestis, Augustam custodi, dignam pacis . . . Haec oratio Ecclesiarum; haec oratio pastorum.' (*Concil. Chalced.* Act vi.)

9. *En scellant la révocation du fameux édit de Nantes.* 'Le vieux chancelier Le Tellier, en signant l'édit, s'écria plein de joie: *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* quia viderunt oculi

P. L.

mei salutare tuum (*St. Luke* ii. 29, 30.) Il ne savait pas qu'il signait un des grands malheurs de la France.' (*Voltaire.*)

36. 18. *D'un ami commode,* of a kind, congenial friend.

37. 11. *Genesis* xlvii. 9.

37. 15. *Prêt à mourir*; see note, p. 25, l. 22.

37. 21. *Psalms* lxxvi. 5. *Dormir un sommeil* is an imitation of the text *dormire somnum*, 'to *sleep a sleep*.' Such tautological expressions are never used in French. Cf. *faire une question*, 'to ask a question;' *livrer une bataille*, 'to fight a battle;' *remporter une victoire*, 'to gain a victory,' etc. One exception is the familiar phrase *dormir un bon somme*, 'to have a good nap.'

Louis de Bourbon, Duke of Enghien.

Louis II, Prince de Condé, surnamed the *Grand Condé*, first known as *duc d'Enghien*, was born in 1621. At the age of twenty-two, he defeated the Spaniards (1643) at Rocroy. In the following year he defeated the Germans at Freiburg, gained the famous battle of Nordlingen (1645), and took Dunkirk in 1646. In 1648 he gained the victory of Lens, which brought about the Treaty of Peace of Westphalia. During the war of the Fronde he first fought for the Court party and Mazarin, and afterwards for the Parliament. In 1668 he conquered Franche-Comté in three weeks; in 1672 he led the French troops into Holland, and ordered the celebrated passage of the Rhine; defeated the Prince of Orange at Senef, in 1674, and succeeded, in 1675, Turenne, who had been killed, as chief commander of the French in Alsace. He compelled Montecuculli, in this his last campaign, to raise the sieges of Haguenau and Saverne, and thus placed the State in safety. He then retired to Chantilly. On the 6th of November, 1686, he suddenly quitted Chantilly to go to Fontainebleau, where his grand-daughter, the Duchess of Bourbon, was lying dangerously ill of small-pox. He died there on the 11th of December, 1686.

'Voici l'un des plus grands chefs-d'œuvre de Bossuet: l'oraison funèbre du prince de Condé et celle de la reine d'Angleterre passent pour les deux morceaux les plus parfaits et les plus admirables que nous devions à son génie oratoire, comme

P. L.

elles sont les deux plus belles productions de l'éloquence française et peut-être de l'éloquence humaine.' (*Dussault.*)

'Nous allons entendre pour la dernière fois la voix de Bossuet gémir sur les tombeaux; et c'est par un chef-d'œuvre qu'il va descendre de la chaire funèbre . . . Ce ne sont ni le respect, ni la reconnaissance, ni les égards dus au rang et au malheur, qui conduisent Bossuet au tombeau du grand Condé; il cède à un mouvement plus puissant et plus exalté. Le grand Condé avait toujours été le héros de son cœur et de son imagination.' (*Cardinal de Bausset.*)

38. 22. *Isaiah* xlv. 1, 2, 3, 4, 7.

39. 6. *Daniel* viii. 5.

39. 11. *Ni par montagnes ni par précipices.* 'Cette comparaison est d'une beauté poétique; l'harmonie en est également brillante et brusque, et ce *ni par montagnes ni par précipices* a quelque chose de sauvage et d'âpre qui représente le terrain où bondit le chamois. La vivâcité et la brièveté des phrases qui suivent répondent au choix de la comparaison, et tout à la fois à l'inévitable impétuosité du héros. Bossuet commence à peine, et déjà Condé est peint; il est connu, ce ne peut être que lui.' (*Villemain.*)

39. 12. *Daniel* viii. 6, 7, 20.

39. 28. *Mais la victoire le justifia devant Rocroy.* 'Condé livra bataille aux Espagnols, contre l'avis de son conseil, le 19 mai 1643, dans la plaine de Rocroy (Ardennes). On a remarqué que c'est dans une oraison funèbre que se trouve la description la plus exacte de cette bataille mémorable, et que c'est Bossuet qui en a tracé le plus fidèle comme le plus éloquent tableau.' (*Villemain.*)

39. 32. *Le besoin pressant de l'Etat.* 'Louis XIII venait de mourir, et dans le trouble que causait cet événement, au milieu des différents partis qui s'agitaient déjà, la France pouvait tout craindre, si les Espagnols eussent triomphé.' (*Villemain.*)

40. 1. *Don Francisco de Mello,* chief commander of the Spanish troops.

40. 2. *Sans pouvoir reculer.* 'Louis XIII avait donné un guide à ce général de vingt-deux ans; c'était le maréchal de L'Hospital . . . Le vieux L'Hospital, brave et capable, mais circonspect, eût voulu qu'on ne hasardât rien; il ne fut pas maître de retenir le jeune lion qu'on lui avait donné à conduire.

P. L.

jeune prince s'entendit avec le brillant commandant de la cavalerie légère pour mener le maréchal si près de l'ennemi qu'il ne fût plus en son pouvoir d'empêcher la bataille.' (*Henri Martin.*)

40. 5. *Comme deux braves en champ clos;* an expression borrowed from the report of La Moussaie, aide-de-camp of Condé.

40. 8. *A la nuit*, etc. There is nothing, in French prose, that surpasses the beauty of this vivid description of the battle. The phrase that begins by the words *Restait cette redoutable infanterie* will ever be considered the finest piece of French in existence.

40. 13. *On sait que le lendemain*, etc. 'L'artillerie espagnole ouvrit le feu [18th of May, 1643]. Enghien voulait y répondre en attaquant sur-le-champ: une fausse manœuvre d'un de ses lieutenants, La Ferté-Senneterre, qui écarta l'aile gauche du reste de l'armée, fit perdre beaucoup de temps et obligea de remettre la bataille au lendemain.' (*Henri Martin.*)

40. 14. *Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort?* 'Le duc reçut, le 17 mai, la nouvelle de la mort de Louis XIII . . . Le lendemain, dans la matinée, l'armée s'avança jusqu'à une lieue du camp ennemi. Ce fut là qu'Enghien cessa de cacher son vrai dessein et déclara qu'il mourrait ou se ferait jour de vive force jusqu'à Rocroy.' (*Henri Martin.*)

40. 27. *Le valeureux comte de Fontaines*, called Fuentes by the Spaniards, was born in 1560. For many years he commanded the Spanish infantry, who were the terror of Europe. He was therefore eighty-three years old when he fell gloriously on the battle-field of Rocroy. 'Le vieux comte de Fontaines mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.' (*Villemain.*)

'Enghien fondit sur l'infanterie castillane. Quand on fut à cinquante pas, le bataillon s'ouvrit et dix-huit canons vomirent la mitraille sur les Français. La cavalerie recula en désordre: trois fois Enghien la ramena à la charge; trois fois elle se brisa contre les piques espagnoles.' (*Henri Martin.*)

41. 2. *Pendant qu'avec un air assuré*, etc. 'Des officiers espagnols demandèrent quartier. Enghien s'approcha l'épée haute:

L.

les soldats ennemis, croyant qu'il allait charger de nouveau, firent feu sur lui : des cris de *trahison* éclatèrent autour du duc, et la cavalerie de Gassion, d'une part, la réserve de Sirot, de l'autre, se ruèrent sur les Espagnols, enfin ébranlés et rompus. La moitié de ces braves gens furent passés au fil de l'épée avant que le prince victorieux eût pu arrêter la rage de ses soldats.' (*Henri Martin.*)

13. *La haute contenance.* 'Le prince de Condé n'était pas grand, mais il était fort bien pris dans sa petite taille, et sa mine fière et hautaine avait quelque chose de majestueux dans son action.' (*Villemain.*)

19. The victory of Lens was gained by Condé on the 20th of August, 1648. Louis XIV, who was then ten years old, exclaimed, 'Le parlement sera bien fâché.' 'Ces paroles faisaient voir assez que la cour ne regardait alors le parlement de Paris que comme une assemblée de rebelles.' (*Voltaire.*)

Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, was born at Sedan, in 1611. Brought up in the reformed faith, he abjured Protestantism, in 1668, at the instigation of Bossuet. Appointed field-marshal in 1643 by Mazarin, he was made, after the signature of the Treaty of the Pyrenees, *maréchal-général* (1660). He was not so dashing or brilliant as Condé, but was considered the first strategist in Europe. Turenne gained the victories of Nordlingen (1645), of Lavingen and Sommershausen (1648); defeated the *Frondeurs,* commanded by Condé, at Gien, and in the Faubourg St. Antoine (1652) in Paris, the gates of which he opened to the young king. He defeated at Arras, in 1654, Condé, who was at the head of the Spanish forces ; took Flanders in three months (1667) ; defeated Montecuculli (1608–1681) at Sintzheim (1674), and punished his ally, the Prince Palatine, by laying waste the Palatinate with fire and sword; gained the victories of Mulhausen and Turckheim (1675), and was killed on the 27th of July of the same year by a cannon shot, at the battle of Salzbach. Both he and Condé were found, during the first years of Louis XIV's reign, at the head of the troops of the Spanish king, though they never led them to victory. 'Le sort de Turenne et de

P. L.

Condé,' says Voltaire, 'fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols.'

'Si j'avais à me changer,' said Condé, 'je voudrais être changé en M. de Turenne.'

Saint-Evremont (1613–1703) draws the following parallel between Condé and Turenne:—

'M. le Prince (Condé) a la force du génie, la grandeur de courage, une lumière vive, nette, toujours présente. M. de Turenne a les avantages du sang-froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée.

'M. le Prince, fier dans le commandement, également craint et estimé; M. de Turenne plus indulgent et moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

'Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, il a toujours la même fierté dans le combat: vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'armée. Avec beaucoup de troupes dont M. de Turenne se défie, il cherche ses sûretés; avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend, comme aisé, ce qui paraît impossible.

'M. de Turenne ne prend pas si bien dans l'action ces temps imprévus qui font pleinement remporter une victoire. . . .

'Dans le cours d'une affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait M. le Prince; l'affaire finie, on jouit plus longtemps de ce que M. de Turenne a fait.'

42. 1. *Les ordres que l'inférieur recevait de l'autre.* 'Lors de la campagne de Hollande, Louis XIV commandait en personne; ensuite venait le prince de Condé: Turenne recevait les ordres de Condé, Luxembourg de Turenne,' etc. (*Villemain.*)

42. 2. *Opposés front à front.* 'Au combat de St. Antoine, Condé et Turenne se chargèrent souvent, l'épée à la main, dans la mêlée.' (*Raguenet.*)

42. 9. *Pour ne pas dire si contraires.* 'Malgré l'exacte impartialité que Bossuet a voulu observer, on s'aperçoit aisément que son cœur et son imagination sont pour le grand Condé, et qu'il lui laisse une sorte de prééminence qu'il craint de s'avouer à lui-même.' (*Cardinal de Bausset.*)

P. L.

42. 19. *Dès sa première bataille.* The battle of Rocroy.

42. 25. *Et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune.* An allusion to the retreat of Mariendal (1645). 'On vit Turenne s'emparer d'une ville (La Capelle) après la perte d'une bataille : chose inouïe jusqu'alors.' (*Villemain.*)

43. 2. *Sa piété est louée comme son courage.* An allusion to the funeral discourse delivered by Fléchier on the occasion of the death of Turenne.

44. 14. *Son ombre eût pu encore gagner des batailles.* This almost sounds like a line of Corneille, and reminds one of the corpse of the Cid putting the Moors to flight.

44. 21. *Un verre d'eau donné en son nom.* 'Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une qui peut-être n'est pas très frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est : c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition avec toute la gloire du grand Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'Evangile, mais encore ennoblie par l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au-dessus de toute la grandeur de Condé.' (*La Harpe.*)

44. 26. *Tous ensemble,* etc. 'Dans *l'Eloge funèbre de Saint Basile,* Grégoire de Nazianze (329–389), par un mouvement dont s'est souvenu Bossuet, invoque la présence de tous ceux qui connurent le grand homme qui n'est plus, et environne sa tombe de tous les témoins de ses vertus : "Réunissez-vous ici, vous tous, compagnons de Basile, ministres des autels, serviteurs du temple, et les citoyens et les étrangers; secourez-moi pour achever son éloge."' (*Villemain.*)

44. 29. *Une amitié si commode.* See note, p. 36, l. 18.

45. 3. *Ô prince,* i.e. Condé. 'Qui n'a relu avec charme, dans Homère, les funérailles de Patrocle et d'Hector; dans Virgile, celles de Pallas; et dans Fénelon, celles d'Hippias? Bossuet s'est emparé de ce même genre de beautés dans cette péroraison, qui représente vraiment une pompe funèbre, une marche en

P. L.

cérémonie vers un tombeau, les pleurs et les offrandes qu'on y verse."' (*Villemain.*)

45. 13. 1 *St. John* v. 4.

45. 16. *Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue.* 'Bossuet a encore emprunté cette touchante expression à la belle péroraison de *l'Eloge de Saint Basile* par Grégoire de Nazianze: "Reçois cet hommage d'une voix qui te fut chère."' (*Villemain.*)

45. 23. *Les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.* 'Quel mélange de douleur et d'onction, de noblesse et de simplicité! Avouons que l'éloquence ne peut pas aller plus loin; avouons que la renommée qui a consacré depuis un siècle le nom de Bossuet, n'a pas été une infidèle dispensatrice de la gloire. Figurons-nous ce grand homme, aussi vénérable par son âge et sa belle figure que par ses talents et ses dignités, prononçant ces dernières paroles devant une cour accoutumée à recueillir avec respect toutes celles qui sortaient de sa bouche, et mêlant l'idée de sa mort prochaine à celle du héros qu'il venait de célébrer: combien ce retour sur lui-même dut paraître touchant!' (*La Harpe.*)

BOURDALOUE.

48. 5. *Les vertus les plus éclatantes*, etc. Compare this with Massillon (*La Jalousie*). Also compare, in another order of ideas, the following lines from *Le Misanthrope* of Molière:

'L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;

P. L.

La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.'

Adapted from LUCRETIUS (*De Rerum Natura*, iv. 1149).

48. 12. *Les autres ont beau le combler d'éloges,* it is in vain that other people overwhelm him with praise. *Avoir beau,* ironical, for *avoir beau temps pour,* i.e. a *fine* opportunity, but in vain.

48. 25. *Désordres,* 'licentiousness.'

48. 25. *Or* (*hora*), 'now,' 'well,' connects what has been said with what follows.

49. 5. *Combien d'hommes corrompus.* See Molière's *Tartufe.*

49. 12. *Combien de femmes libertines,* etc. Cf. Molière's *Misanthrope,* Act iii. sc. v.

49. 22. This extract is from Bourdaloue's *Passion,* his masterpiece.

In this piece Bourdaloue proves the divinity of Christ. His argument is most powerful. Notice that he calls Jesus *a man* until he has proved that He is God.

49. 28. *Voilà ce que Dieu révélait à Saint Paul. Philipp.* ii. 10.

50. 8. *Fléchissent maintenant les genoux.* Literal repetition of a sentence a few lines above. It is for his powerful argumentation, not his finished style, that Bourdaloue is so remarkable.

50. 10. *Et il n'a tenu qu'à nous,* and it only depended upon us, we could if we liked. *Il ne tient pas à moi qu'on ne sache l'amitié que vous avez pour moi* (Sévigné), 'it is not my fault if the friendly feelings you entertain towards me are not known.' *Qu'à cela ne tienne,* 'let not that be an objection.'

50. 11. *En ce saint jour. Good Friday,* in French *Vendredi-saint,* the day on which our Lord's Passion is celebrated.

P. L.

50. 22. *Au lieu que*, whereas.

50. 31. *Où*, for *sur laquelle*.

50. 32. *Combien d'apôtres* (to the end). This last sentence is very powerful, but utterly destitute of elegance. Such a phrase Massillon would never have uttered. This repetition of *combien* is tedious.

51. 6. *St. Matthew* xxviii. 5, 6; *St. Mark* xvi. 6; *St. Luke* xxiv. 6.

51. 20. *Tout son pouvoir et toute sa puissance.* '*Pouvoir* marque l'action simplement [it is the abstract]; et *puissance*, quelque chose de durable, de permanent: On a la puissance de faire une chose; et on exerce le pouvoir de la faire. C'est pour cela qu'on dit la puissance d'une machine [which has no will] et non son pouvoir.' (*Littré.*) Thus: *L'Angleterre est une des six grandes puissances de l'Europe. Puissance* comes from the adjective *puissant* (Low Latin *possentem*, from *posse*). *Pouvoir*, which is the verb used as a noun (cf. *loisir*, *plaisir*, *devoir*, etc.), comes from the Low Latin *potere*, which gave to the old language *pooir* (Eng. *power*):

> 'Et s'entrejurent et affient [assure]
> Qu'à lor pooir s'entr'aideront.' (*Roman de la Rose.*)

The *v* of *pouvoir* was introduced, by attraction of sound (cf. *suivre* from se[q]uere; *ovum*, from *ᾠόν*; *ovis*, from *οἶς*, etc.), in the fourteenth century.

51. 21. *Mais il en est bien autrement à l'égard de*, 'but very different is the case with.'

51. 24. *Ces femmes dévotes*, 'these pious women:' Mary Magdalene, Mary the mother of James, and Salome.

51. 28. *L'expression d'Isaïe. Isaiah* xi. 10.

52. 4. *Et jusqu'entre les bras*, 'and in the very arms.'

52. 5. *Par sa propre vertu*, 'by his own power.' Cf. *en vertu de*, 'in consequence of,' 'by right of.'

52. 6. *Bienheureuse*, 'blessed.' Cf. *benedictus* (doublets *bénit* and *benoit*). The modern *benêt*, 'silly,' is no other than *benoît*, with the pronunciation of the Norman dialect. How *benêt* came to mean 'stupid,' see in the Latin translation of 'Blessed are the poor in spirit,' *Beati* (benedicti) *stulti quia habebunt regnum caelorum.*

P. L.

52. 14. *De quoi*, 'enough to.'

52. 23. *O cives!* ... (HOR. *Epist.* i. 1, 53 and 54).

'Get money, money still,
And then let virtue follow, if she will.' (*Pope.*)

52. 30. *Après le bien*, 'after riches.'

53. 5. *Rem, si possis* ... (HOR. *Epist.* i. 1, 66.)

'Get wealth and power, if possible, with grace;
If not, by any means, get wealth and place.' (*Pope.*)

53. 21. *N'ont souvent qu'un fonds de mépris*, 'feel, at heart, nothing but contempt.'

53. 23. *Ne laisse pas de profiter, de cela même*, 'again takes advantage of this.'

53. 29. *Qu'on est intéressé à le ménager*, 'that people have an interest to keep on the right side of him.'

53. 29. *De là vient que le riche* ... *Proverbs* xviii. 11, 23.

54. 7. *S'il était pauvre* ... *Proverbs* xviii. 23.

55. 7. *Ce n'est qu'une idée*, 'it is but an airy notion, a chimera.'

55. 15. *Rouler pensées sur pensées*, 'revolve projects over projects.'

55. 16. *Compter toutes ses paroles*, 'keep a constant watch on one's utterances.'

55. 16. *Composer toutes ses démarches*, 'take but discreet steps.'

55. 27. *Nous dessèche des mélancolies les plus noires*, 'makes our minds heavy with melancholy, dries up our souls with the most gloomy melancholy.'

55. 30. *Bourreaux*, 'tortures.' 'Le remords sera son bourreau.' (*D'Ablancourt.*)

55. 31. *Pour se faire jour*, 'to force one's way;' *c'est clair comme le jour*, 'it is evident;' *voir le jour*, to be born; *vivre au jour le jour*, 'to live from hand to mouth;' *faux-jour*, 'false light;' *demi-jour*, 'sober light;' *brûler le jour*, 'to shut out daylight;' *percé à jour*, 'bored through;' *points à jour*, 'open stitches;' *il y a des jours entre ces planches*, 'these boards are not closely joined.' The word *jour* therefore applies to *holes*, because the light can pass through them, whence all the above figurative meanings.

56. 1. *Qui nous éclairent*, 'who keep a watchful eye upon us.'

56. 15. *Ou dont il craint d'être desservi*, 'or who, he fears, may do him a bad turn.'

P. L.

56. 20. *A quoi*, for *à laquelle*. This frequently occurs down to the latter part of the seventeenth century. 'On voit ici la raison pour quoi . . .' (*Bossuet*.) 'Parmi les faiblesses extrêmes à quoi je sens que mon esprit est sujet.' (*Bourdaloue*.)

56. 22. *Avant qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux*, 'before one has been able to accomplish one's ambitious designs.'

56. 26. *Où*, for *auxquels*.

57. 10. *A tous les soins*, 'to all the onerous duties.'

57. 11. *Du respect humain*, 'fear of man.'

57. 15. *De la sorte*, 'thus, in that way.' In the three expressions, *de la sorte*, *à l'instant*, *pour le coup*, the article has the force of the Latin *ille*, from which it is derived.

57. 21. *Que pour satisfaire à ce qu'il doit*, 'only to fulfil his duty.' *Satisfaire* is neuter only in the sense of fulfilling, discharging a duty. Otherwise it is always active. It was not so in the seventeenth century, when *satisfaire à* was used when Modern French would now use *satisfaire* actively. As:— 'C'est maintenant à toi que je viens satisfaire.' (*Corneille*.) 'Tout ce qui nous environne nous presse de satisfaire à nos désirs.' (*Bossuet*.) In the works of his old age, however, Bossuet uses *satisfaire* actively.

57. 26. *St. Matthew* xx. 22.

58. 6. *Par où justifiez-vous*. 'Cet emploi de *où* tenant lieu de pronom, surtout de pronom conjonctif, est très fréquent au xvii[e] siècle; l'usage n'en est pas aboli, mais il est un peu abandonné, et cet adverbe est le plus souvent remplacé par de lourdes locutions comme *auquel, dans le quel, quoi*,' etc. (*A. Chassang*.)

'Par où ils étaient portés à adorer.' (*Bossuet*.)

'*Où*, adverbe, pour le pronom relatif. L'usage en est élégant et commode. Par exemple, *le mauvais état où je vous ai laissé* est incomparablement mieux dit que *le mauvais état auquel je vous ai laissé*. Le pronom *lequel* est d'ordinaire si rude en tous ses cas, que notre langue semble y avoir pourvu, en nous donnant de certains mots plus doux et plus courts pour substituer en sa place, comme *où* en cet exemple, et *dont*, *quoi*, en une infinité de rencontres.' (*Vaugelas*—Remarques sur la Langue française.)

P. L.

58. 20. *Fuir un travail,* 'shun a labour.' The authors of the sixteenth and seventeenth centuries use *fuir de,* before an infinitive, for *éviter de.*

'La véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir.' (*Bossuet.*)

'Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette.' (*Molière.*)

59. 10. *Que dis-je?* 'Nay.'

59. 28. *Dieu, en vous distinguant.* Cf.:

'Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.'

(BOILEAU, *Sat.* v.)

60. 5. *Que je me renonce moi-même,* 'that I should myself make the sacrifice of my own interest.' *Renoncer à,* 'to renounce, to give up,' as: 'Il renonce aux sentiments d'humanité.' (*Barthélemy.*) *Renoncer* (active), 'to deny, to disown,' as: 'Comment cet homme dont il parle a-t-il renoncé la foi?' (*Bourdaloue.*) 'Il nous faut renoncer toutes les cupidités de notre chair.' (*Calvin.*)

60. 9. *De mon fonds,* 'from my own stock.'

60. 19. *Dont je me laisse éblouir. Dont,* 'by which,' is not grammatical. It should be *auquel* or *par lequel,* after the permissive voice.

60. 22. *De tout cela.* This repetition is conversational, and illustrates the saying of Fénelon: 'Bourdaloue ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.'

'Bourdaloue négligeait tous les moyens de plaire empruntés

P. L.

soit à la passion, soit aux artifices du langage.' (*Geruzez.*)

61. 4. *Que je sois prêt à en essuyer de nouvelles,* 'that I should be ready to put up with new ones.' *Il ne vous reste guère de malheurs à essuyer* (Le Sage), 'you have experienced almost all kinds of misfortunes.' *Essuyer,* 'to wipe off, to dry up,' and, by extension, 'to make up the best of, to endure.'

61. 6. *A faire valoir mes prétentions,* 'to impose my pretensions.' (Absol.) *faire valoir,* 'to farm one's land;' *faire valoir sa marchandise,* 'to praise one's goods;' *se faire valoir,* 'to maintain one's dignity.' (Proverbs) *Un homme ne vaut que ce qu'il se fait valoir,* 'the world takes a man at his own price;' *le jeu ne vaut pas la chandelle,* 'it is not worth powder and shot;' *savoir ce qu'en vaut l'aune,* 'to know a thing by experience;' *un tiens vaut mieux que deux tu l'auras,* 'a bird in the hand is worth two in the bush.'

61. 17. *Pour être mon ennemi,* 'though my enemy.'

61. 20. *Qu'il me prévînt de sa grâce,* 'that he should be prepossessed in my favour.' *L'apparence de M. Squeers ne prévenait point en sa faveur,* 'Mr. Squeers's appearance was not prepossessing.' (*Dickens.*)

61. 31. *Psalms* cxix. 165.

62. 20. *Sûr que ce qu'il en ordonne,* 'sure that his decision.' *Ordonner de,* 'to dispose of:' 'Ordonnez de sa peine' (*Corneille*); 'Quoi que vous ordonniez de mon sort' (*J. J. Rousseau*); 'Les esprits en ordonnèrent autrement.' (*Chateaubriand.*)

63. 3. *Enflures de cœur,* 'vain glory.'

63. 6. *Cum his qui . . .* (*Psalms* cxx. 7.)

63. 28. *Dans moi,* 'within me.' Expression more powerful, though less grammatical, than *en moi.*

63. 30. *Je ne laisse pas au moins . . . de me dire à moi-même,* 'I say to myself all the same.'

64. 11. *Est à bout,* 'is powerless to deal with.' *Pousser quelqu'un à bout,* 'to drive a person to extremities;' *ma patience est à bout,* 'my patience is exhausted,' *lit.* at an end.

64. 12. *Où en suis-je?* 'Where am I?' *Où en êtes-vous de votre ouvrage?* 'How are you getting on with your work, how far have you got in it?' *en être là!* 'to have come to that!' *je ne sais plus où j'en suis,* 'I no longer know what

P. L.

I am about;' *j'en suis pour mes frais*, 'I have lost my time and money.'

64. 14. *Sans tempérament*, 'without alleviation.'

64. 29. *C'est le Seigneur.* (*Job* i. 21.)

65. 16. *En qui*, for *dans laquelle*. In modern French *qui* can only be used after a preposition, when referring to a noun of person. This rule was not fixed up to the seventeenth century: Cf.:

'Un faix sous qui Rome succombe.' (*Corneille.*)

'Un prix à qui tout cède.' (*Racine.*)

'Une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.' (*Molière.*)

'La main par qui Dieu m'a frappé.' (*Voltaire.*)

65. 22. *Hors de leur ressort*, 'without the range of their power.' *Cela n'est pas de mon ressort*, 'this is not within my province.'

65. 33. *En user envers*, more often *en user avec*, 'to treat.' *En user librement avec quelqu'un*, 'to make free with a person.'

66. 1. *Pharaon, Nabuchodonosor, Antiochus.* See *Exodus* iv–xiv; *Daniel* iv.

MASSILLON.

69. 11. *Je ne sais quoi de sombre et de farouche.* See note, p. 7, l. 4.

69. 14. *Et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées.* Elliptical for *et telles qu'on ne sait*, etc. This ellipsis occurs frequently in the writers of the seventeenth century: Cf.:

'Ce sermon était d'une force qu'il faisait trembler les courtisans.' (*Sévigné.*)

69. 18. *Où l'on ignore. Où*, constantly used for *auquel* or *dans lequel* in the sixteenth and seventeenth centuries: Cf.:

'Celle où j'ose aspirer est d'un sang plus illustre.' (*Corneille.*)

'Un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre.' (*Bossuet.*)

P. L.

69. 22. *Enfin, au milieu de ces tristes efforts* (to the end). 'Quelle énergique et effrayante peinture! C'est un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.' (*La Harpe.*)

'A ce tableau de l'homme impie dans la mort, joignez celui des choses du monde dans le néant.' (*Chateaubriand.*)

70. 1. *Qu'y a-t-il . . . de plus digne.* See note, p. 7, l. 4.

70. 9. *Quiconque . . . il n'est pas né.* Pleonasms of this sort frequently occurred in the sixteenth and seventeenth centuries: 'Une bonne institution, *elle* change le jugement et les mœurs.' (*Montaigne.*)

'Qui vous écoute, *il* m'écoute; et qui vous rejette, *il* me rejette.' (*Calvin.*)

Sometimes pleonasms occurred in the object: 'Mais *de cela*, chacun *en* parle diversement.' (*Malherbe.*)

St. Ambrose (340–397), a Father of the Latin Church. (*In vita Nab.*, xiii.)

71. 7. *Moins on en fait cas*, 'the less value one sets on it.'

72. 5. *C'est le seul privilège qui le rend digne d'envie.* Notice the indicative after *le seul qui.* Massillon affirms that it is *the* only enviable privilege of the rich.

72. 18. *Sa gloire sera toujours souillée de sang.* 'Voilà ce qu'est un conquérant pour Massillon qui a été témoin des conquêtes de Louis XIV.' (*Geruzez.*)

'On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits sous le dernier règne la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; il lui peint un roi conquérant.' (*La Harpe.*)

73. 2. *Job* xx 6, 7.

73. 16. *Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux.*

'Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
. . . .
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;

Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.'
(BOILEAU, *Sat.* v.)

'Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
. . . .
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts?'
(VOLTAIRE, *Discours sur l'Homme.*)

. *Ils naissent pour souffrir*, etc. 'On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans les campagnes, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de labourer, de semer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer du pain qu'ils ont semé.' (*La Bruyère.*)

'Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes?' Mme. de Sévigné wrote to her daughter. 'On a fait une taxe de cent mille écus sur les bourgeois, et si l'on ne trouve pas cette somme dans les vingt-quatre heures, elle sera doublée et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de recueillir les habitants sous peine de la vie; de sorte qu'on voyait tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer et pleurer au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture et de quoi se coucher. On a pris soixante bourgeois; on commence demain à pendre.'

. *Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages.* 'Vous vous êtes donné la peine de naître.'

P. L.

(BEAUMARCHAIS, *Mariage de Figaro*, Act v, Sc. 3, 1784.) Figaro concludes that the nobility must be destroyed; Massillon that they must improve themselves and be more thankful to God. But Figaro is sixty years older than Massillon.

74. 18. *Dieu reprendra ses propres dons* (to the end). What a prophecy! Ought not the name of Massillon to be added to the glorious names of d'Alembert, Diderot, Montesquieu, Rousseau and Voltaire, the promoters of the French Revolution? Bossuet would not have dared to utter such plain-spoken, we had almost said revolutionary, language before Louis XIV and his court. Massillon, in the following extract, goes so far as to refute the principle of *divine right*.

74. 31. *Ce n'est pas de ces divinités inutiles*, etc. *Psalms* cxv. 5–7.

75. 7. *C'est le choix de la nation*, etc. Louis XV, before whom Massillon was preaching, was the descendant of Hugh Capet, elected and crowned king of France, at Rheims, in 987.

'Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence;
Chacun vivait content, et sous d'égales lois,
Le mérite y faisait la noblesse et les rois.'

(BOILEAU, *Sat.* v.)

75. 26. *Comme ces rois fainéants*. This name was given to the last kings of the Merovingian dynasty who had relinquished their power into the hands of the Mayors of the Palace. The last of these kings, Childéric III, was deposed (753), and Peppin the Short elected king of the Franks. Peppin was the father of Charlemagne. (*Fai-néant* = does nothing.)

'Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.' (*Voltaire.*)

76. 5. *Nul n'est à sa place dans un État où le prince ne juge pas par lui-même*, etc. 'Non-seulement il (Louis XIV) s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses ministres; mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, et tout citoyen avait la liberté de lui présenter des requêtes et des projets. Les placets étaient reçus d'abord par un maître des requêtes, qui les rendait apostillés; ils furent dans la suite renvoyés aux bureaux des ministres. Les projets étaient examinés dans le conseil, quand ils méri-

P. L.

taient de l'être; et leurs auteurs furent admis plus d'une fois à discuter leurs propositions avec les ministres, en présence du roi. Ainsi on vit entre le trône et la nation une correspondance qui subsista malgré le pouvoir absolu.' (*Voltaire.*)

76. 15. *Le fléau de l'adulation.*

'Pessimum inimicorum genus laudantes.' (*Tacitus.*)

'Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.' (*Racine.*)

'La nation s'anéantit alors qu'elle n'est composée que des adorateurs d'un seul homme.' (*Madame de Staël.*)

76. 25. *Psalms* xii. 3.

76. 31. *Mais que les pertes passées ont accablée . . .* etc.

'Il était dû seize cent mille livres aux ambassadeurs. La plupart n'avaient pas littéralement de quoi payer leurs ports de lettres, ce qui faisait un cruel discrédit par toute l'Europe.' (*Saint-Simon.*)

'Louis XIV venait de descendre dans le caveau de Saint-Denis; or, après soixante ans de règne, il laissait la France dans l'état que voici:

'La Picardie avait perdu le douzième, le Bourbonnais le cinquième, la Touraine le quart, la Saintonge le tiers de sa population.

'La ville de Lyon avait baissé, de quatre-vingt-neuf mille âmes à soixante-neuf mille; la ville de Tours, de quatre-vingt mille à trente mille; la ville de Troyes, de soixante mille à vingt mille seulement.

'Dans la généralité d'Alençon, les paysans, réduits à la grâce de Dieu, laissaient pousser l'herbe dans leurs champs et crouler le toit de leurs maisons.

'Dans la généralité de Rouen, six cent mille gueux, sur sept cent mille habitants, vivaient à l'aventure de pain de fougère et couchaient sur la paille ou à la belle étoile.

'Dans le Dauphiné, la plus grande partie de la province, au témoignage du duc de Lesdiguières, ne mangeait que du pain de gland et de racine.

'Dans la Bourgogne, un arrêt du roi, rendu en son conseil contre un fermier de la gabelle, constate qu'on ne connaissait dans la campagne d'autre nourriture que l'herbe ou que l'avoine.

'Dans la généralité d'Issoudun, la population, déracinée du sol

P. L.

par la cruauté de la maltôte, avait rétrogradé de vingt siècles en arrière à l'état de barbarie.' (*Pelletan.*)

'Le total de la dette dépassait 2,400,000,000 francs.' (*Henri Martin.*)

77. 8. *Souvenez-vous de ce jeune roi de Juda.* Rehoboam. (1 *Kings* xii. 6–11.)

77. 24. *Esther* viii. 1–7.

78. 3. *Les peuples savent assez . . .* etc. 'Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caractères de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des privilèges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets; c'est la lumière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons.' (*La Harpe.*) These remarks apply chiefly to the fourteenth and fifteenth extracts we give of Massillon.

78. 15. *Mais on ne craint pas. Mais*, here, has its etymological meaning (*magis*), 'moreover.' Cf. *Je n'en peux mais*, 'I am exhausted:' *puis-je mais de cela?* (*Regnard*) 'Can I help that?' *Elle fut reçue très bien, mais très bien* (*Madame de Sévigné*), 'she was received well, very well indeed' (quite welcome).

78. 18. *Ouï*, past part. of *ouïr* (*audire*), seldom used now. *Un ouï-dire*, a hearsay.

Up to the eighteenth century this verb was used in all its tenses. '*Oyez, peuple, oyez tous.*' (*Corneille.*)

'*Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas.*' (*Corneille.*)

79. 17. *Un grand nom sur lequel on est enté*, a great name upon which they were ingrafted. (*Enter*, from *ente*, L.L. *impotus*, O.H.G. *impitôn*, M.G. *impfen*, Gr. *ἔμφυτον*, from *ἐμφύω*.)

80. 5. *On se donne pour amateur*, 'they set up for devoted lovers.' *Amateur* now means a person who cultivates an art for the *love* of it, and not for profit.

80. 7. *Esther* iii. 6, 7.

80. 9. *Daniel* vi. 12.

80. 13. Louis XIV, on his death-bed, sent for his great grandson, the *dauphin*, and said to him: 'Mon enfant, vous allez être

P. L.

bientôt roi d'un grand royaume. N'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu; souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.'

'Touchantes mais vaines paroles! Le successeur de Louis XIV n'était pas réservé à une œuvre de réparation, mais à une œuvre de dissolution et de ruine.' (*Henri Martin.*)

80. 16. *La tendre et respectable dépositaire*, the Duchess of Ventadour.

80. 20. *Au pieux prince*, the Duke of Maine, son of Louis XIV and Mme. de Montespan, born in 1670, and brought up by Mme. de Maintenon. Died in 1736. He was married to Ann-Louise of Bourbon, grand-daughter of the Great Condé.

80. 21. *A l'illustre maréchal.* Marshal Duke of Villeroi, born in 1643. Died in 1730.

80. 24. *Au prélat fidèle.* André Hercule de Fleury, cardinal and minister, born in 1653, made bishop of Fréjus in 1698, was chosen by Louis XIV to be the tutor of Louis XV in 1714. Died in 1743. 'On le regarda comme un des hommes les plus aimables et de la société la plus délicieuse jusqu'à l'âge de soixante-treize ans; et lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, et capable d'affaires . . . . Il fut simple et économe en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui font la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre et de la paix: il prouva que les esprits doux et conciliants sont faits pour gouverner les autres.' (*Voltaire.*)

81. 10. *Genesis* xlix. 1 and following.

81. 23. *Je veux*, I admit, I concede. 'Ils regorgent de biens et d'honneurs, je le veux.' (*Bourdaloue.*)

82. 1. *Quand vous auriez commencé*, 'even if you had begun.' Cf.:

'Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,

P. L.

Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.' (*La Fontaine.*)

82. 5. *Tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers.* This phrase puts one in mind of Bossuet's *Discours sur l'histoire universelle.* 'Quelle admirable revue de tous les peuples! comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte: il faut marcher, il faut courir. Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples: *Marche! marche!* dit-il à l'Egypte, et le trône majestueux des Pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt. *Marche! marche!* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine.—*Marche! marche!* dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera un jour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ; son aigle, qui croyait voler au gré de la politique du sénat, est forcée de reconnaître que son vol était tracé et qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée. Ainsi Dieu est partout: il change et renouvelle à son gré la figure du monde; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré.' (*Saint-Marc Girardin.*)

82. 9. *Rappelez seulement les victoires*, etc. 'Il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps qui efface si vite tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes et sur le ton de l'hyperbole.' (*La Harpe.*)

83. 8. *Dieu seul demeure toujours le même* (to the end). 'Ce n'est là, je le veux, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but: on voit par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un coup de tonnerre;

P. L.

car j'appelle ainsi cette expression *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées.' (*La Harpe.*)

'L'exemple de la vanité des choses humaines, tiré du siècle de Louis XIV, qui venait de finir (et cité peut-être devant des vieillards qui en avaient vu la gloire), est bien pathétique! le mot qui termine la période semble être échappé à Bossuet, tant il est franc et sublime!' (*Chateaubriand.*)

83. 14. LE PETIT NOMBRE DES ELUS. Voltaire, who was a great admirer of Massillon, says in his *Dictionnaire philosophique*, chap. *Eloquence*: 'Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappants qui, comme les beaux endroits de Cicéron et de Démosthène, soient devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus: il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.' And, after quoting the piece, he adds: 'Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs-d'œuvre sont très rares; tout est d'ailleurs devenu lieu commun. Les prédicateurs, qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur et de les débiter à leur auditoire (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation), que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles.'

83. 19. *Vous avez beau vous flatter*, 'it is in vain that you entertain hopes.'

83. 21. *Qui vous amusent*, 'which deceive you.' 'Les a-t-il jamais amusés par des caresses?' (*Fléchier.*) 'Ils prétendent nous amuser par des contes en l'air.' (*Molière.*)

P. L.

84. 3. *Le terrible discernement des boucs et des brebis,* the terrible separation of the goats from the sheep. *St. Matthew* xxv. 32.

84. 23. *Froment de Jésus-Christ,* 'elect of Jesus-Christ.'

85. 18. *Les animaux rampent,* etc. Voltaire imitated this in his *Discours en vers sur l'homme,* I. (1734).

'L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est une autre espèce ou plus ou moins parfaite?'

Massillon, in the *Petit-Carême,* speaking of a good prince, says: 'Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le redironont à leurs neveux, et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.' Voltaire says all this in his epistle to the Duke of Orleans, Regent of France (1716):

'L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, encor tout plein de son règne adorable,
Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.'

La Harpe tells us that 'Voltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage, en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornements.' La Harpe, however, chose a bad illustration for this assertion, for the *Petit-Carême* was preached in 1718, and the epistle to the Duke of Orleans appeared in 1716.

P. L.

85. 23. *L'homme seul est inquiet.* Cf.:

'Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée:
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.'
(BOILEAU, *Sat.* viii. 37-40.)

Also Bossuet (*Princess Palatine*) page 26, line 28.

85. 30. *Que vous êtes fait pour le ciel . . . et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous.* Cf.:

'Plato thou reason'st well!
Else, whence this pleasing hope, this fond desire,
This longing after immortality?
Or whence this secret dread, and inward horror,
Of falling into nought? Why shrinks the soul
Back on herself, and startles at destruction?
'Tis the divinity that stirs within us;
'Tis heaven itself that points out a hereafter,
And intimates eternity to man.' (ADDISON, *Cato.*)

Voltaire himself adapted these lines:

'Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle.
C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait, sans lui, ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes,
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.'

86. 7. 'Où allez-vous, monsieur l'abbé? Savez-vous bien qu'abbé signifie père? Si vous le devenez, vous rendez service à l'état; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

'Mais si vous n'êtes monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit collet, un manteau court, et pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.' (VOLTAIRE—*Dictionnaire philosophique.*)

Abbé, from Latin *abbatem* (Syr. *abba*; Heb. *ab*, 'father'). It

P. L.

has the Hebrew meaning in the expression *bon abbé Jésus*, to be found in old French poets.

87. 4. *L'Eglise n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus.* Cf.:

'Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.'
(*Voltaire.*)

87. 5. *La noblesse que demande*, etc. 'Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique positivement, et ajoute même que c'est pour l'Eglise une décoration de plus, quand les talents et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénelon l'illustra par ses talents; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confrères se crut en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier: *Il y a toute apparence que, si votre père avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*' (*La Harpe.*) A witty answer, but which will hardly go the length of persuading people that Fléchier was as modest as he was clever and learned.

87. 17. *D'en emprunter de ses ministres.* If the indirect object of *emprunter* is a noun of thing, this verb requires *de*; if a noun of person, *à* or *de*. 'Une fenêtre grillée empruntait sa lumière d'une cour étroite.' (*Lamartine.*)

87. 19. *Voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles.* Massillon said more correctly in another passage: 'Voilà ce à quoi le monde consacre des éloges.'

88. 2. *Ce sont des fonds publics.* 'Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, et qui en conséquence est souverain! On l'a déjà dit; il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne; et les véritables pauvres, sans vêtement et sans nourriture, poussent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.' (*Voltaire.*)

88. 15. *S'ils nous ont préférés à leurs proches.* 'Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare; vous avez profité des temps d'i-

P. L.

gnorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages, et pour nous fouler à nos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux: tremblez que le jour de la raison n'arrive.' (VOLTAIRE—*Dictionnaire philosophique.*)

89. 2. *Et à toutes les pompes du siècle*, and for all the brilliant vanities of this century. 'Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.' (*Bossuet.* See *Boss.* I.)

89. 8. *L'hérésie, en usurpant*, etc. This passage, like so many others of Massillon's, sounds like a prophecy. 'Sincère envers lui-même,' says M. Geruzez, 'Massillon avait pénétré, par la connaissance de ses propres faiblesses et par la direction des consciences, tous les secrets du genre humain. Cette analyse profonde et lumineuse forçait ses auditeurs à reconnaître leurs passions dans les peintures qu'il leur offrait; il les prenait à partie de telle sorte, que chacun d'eux comprenait qu'il était en cause et qu'il ne pouvait pas reporter sur autrui les conseils de l'orateur. C'est là le principe de la puissance singulière de Massillon: la sublimité de Bossuet pouvait passer par-dessus les consciences, la sévère dialectique de Bourdaloue ne les atteignait pas toujours; Massillon s'y établit par insinuation, il y porte la lumière, il y domine par l'ascendant de la vérité, il les échauffe de la passion qu'il éveille contre celle qu'il combat.'

89. 15. *Montausier*. See FLÉCHIER (funeral oration on *Montausier*).

89. 16. *D'une vérité à l'épreuve de la cour.* Cf.:

'Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.'
(MOLIÈRE, *Misanthrope*, Act iii. Sc. 7.)

'Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrais-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir.'
(BOILEAU, *Sat.* i. 42, 43.)

'Quid Romæ faciam? mentiri nescio.' (JUVENAL, *Sat.* iii. 41.)

90. 3. *Nicée.* Nicæa, in Asia Minor. A great œcumenical council was held in this place, under the Emperor Constantine, in 325.

90. 3. *Ephèse.* Now called Aïa-Solouk (in Asia Minor) from ἅγιος θεολόγος (St. John), in which one of the first Christian

P. L.

churches was erected. Œcumenical councils were held in this town in 431 and 449.

90. 4. *Dieu seul est grand, mes frères.* 'Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave: *Dieu seul est grand, mes frères!* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu!' (*La Harpe.*)

90. 14. *Et qui s'est humilié.* Louis XIV, in his humility, had chosen for his motto that of the sun: *Nec pluribus impar.* 'On le voit trop plein de sa grandeur.' (*Voltaire.*)

'Pour marquer la distance du roi au gentilhomme, Louis XIV imagina un culte journalier à l'usage de sa personne. Une liturgie digne du siècle de Cambyse prenait l'idole au saut du lit, et réglait minute par minute la façon d'ôter un bonnet et de mettre une pantoufle. Le roi imagina une religion de sa chemise, et en institua le grand-maître un prince du sang: car, pour avoir le droit de toucher cette chair sacrée, il fallait porter dans sa veine une goutte de sa céleste essence.... Le roi plantait, un jour, par une pluie battante, dans le jardin de Marly; l'averse avait effondré son chapeau; je ne sais plus quel duc lui en offrit un autre à la barbe du duc de Larochefoucauld, seule autorité compétente pour le changement de coiffure: le duc protesta hautement contre cette usurpation de pouvoir; ce fut un scandale, un orage de palais. *Il y allait de l'honneur!* dit Saint-Simon, *tout était perdu.*' (*Pelletan.*)

90. 17. *Du roi que nous pleurons.* 'Six mois après, Louis XIV était étendu sur son lit de mort. Et ce fut alors un spectacle aussi instructif que terrible. Pas un visage ami, pas un consolateur suprême autour de ce roi qui s'était cru adoré. Tellier était à ses intrigues, et le cardinal de Rohan à ses plaisirs. Ennuyée de la compagnie d'un moribond duquel

P. L.

on n'avait plus rien à attendre, madame de Maintenon avait pris la route de son couvent. A cent pas de son père, qui l'avait aimé jusqu'au scandale et qui agonisait, le duc du Maine faisait rire ses familiers en leur racontant une histoire plaisante. Quant aux courtisans, ils affluaient chez le duc d'Orléans et prenaient date.

'Ainsi, Louis XIV mourut, cherchant en vain autour de lui un regard secourable, se frappant la poitrine, récitant le *Confiteor*, et n'ayant là pour le pleurer que quelques valets, dont c'était l'office.

'Son cœur fut porté à l'église de Saint-Antoine, par six jésuites entassés dans un carrosse, et son corps à Saint-Denis. La multitude ne se divertissait pas depuis longtemps: les funérailles du roi la ranimèrent. Elle couvrit gaiement la plaine. On y apportait toute espèce de mets et de rafraîchissements. On but, on chanta; le trône fut insulté jusque dans un cercueil.' (*Louis Blanc.*)

'Lorsque le peuple apprit la mort du grand roi, il alluma un feu de joie à chaque carrefour, et il improvisa une farandole.' (*Eugène Pelletan.*)

90. 20. *Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?* As we remarked before, *que* in the seventeenth century frequently supposes the ellipsis of *si ce n'est*, *autrement*, *autre*, *tel*, etc. Cf. 'Qu'ont-ils fait *que* d'exécuter la loi de Moïse?' (*Bossuet.*)

'Je ne veux de réponse *que* celle que vous me faites tous les jours.' (*Mme. de Sévigné.*)

91. 8. *Par des tribulations et par des disgrâces.* An allusion to the loss of his son the Dauphin, and of his two grand-sons, the Duke of Burgundy and the Duke of Berry, all of whom died a few years before the King, and also to the defeats of Hochstett or Blenheim (1704), of Ramillies (1706), and of Malplaquet (1709).

91. 20. *Charlemagne* (742–814), King of France, and Emperor of the West.

91. 20. *Saint-Louis* (1215–1270), Louis IX, King of France, died of the pestilence in Tunis.

91. 20. *Thérèse.* Maria Theresa, Louis XIV's consort, died in 1683. See Bossuet. Note, page 134.

P. L.

91. 20. *Louis*, of France, the grand-Dauphin, died in 1711. His son, the second-Dauphin, Louis, Duke of Burgundy, died in 1712. It was for the former that the famous edition of Classics called *ad usum Delphini* was prepared, under the direction of Huet, the learned bishop of Avranches (1630-1721), who was appointed, in 1670, second tutor to the grand-Dauphin, Bossuet being then the first. Huet, a devoted worshipper of absolute power, took great care to exclude Lucan from the series. 'Le seul enfant légitime de Louis XIV qui vécut, fut Louis, grand-dauphin, nommé Monseigneur, né le 1er novembre 1661, mort le 14 avril 1711. Rien n'était plus commun, longtemps avant la mort de ce prince, que ce proverbe qui courait sur lui : *Fils de roi, père de roi, jamais roi.* L'événement semble favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions ; mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit du père de Philippe de Valois, et était fondé d'ailleurs sur la santé de Louis XIV, plus robuste que celle de son fils.' (*Note of Voltaire.*)

91. 21. *Mary Adelaide of Savoy*, daughter of the first King of Sardinia, wife of Louis, Duke of Burgundy, died on the 12th of February, 1712, six days before her husband. She was the mother of Louis XV, who was born on the 15th of February, 1710.

92. 11. *Cette victime innocente échappée toute seule.* Besides the Duke of Burgundy, his grand-son, Louis XIV also lost his great-grand-child, Louis, Duke of Brittany (1705-1712), brother of Louis XV. Louis XIV lost two sons and three daughters in infancy, and most of his numerous natural children died before him.

We might say of Louis XIV as Hume said of Elizabeth: 'The unusual length of his administration, and the strong features of his character were able to overcome all prejudices; and obliging his detractors to abate much of their invectives, and his admirers somewhat of their panegyric, have at last, in spite of political factions, produced a uniform judgment with regard to his conduct.'

'Quand le monde nouveau, éclos dans les tempêtes il y a soixante-dix ans, aura trouvé sa forme et son assiette, quand la société libre et démocratique sera définitivement fondée et incontestée, quand les partis n'auront plus à chercher des

P. L.

armes dans l'histoire, le nom de Louis XIV n'excitera plus la colère du peuple, comme l'expression d'un principe ennemi, et sa statue, tour à tour adorée et brisée, se reposera enfin pour les siècles parmi les grandes images du Panthéon national. Si le peuple n'oublie pas les coupables et funestes erreurs de Louis, il se souviendra aussi que Louis a mérité d'être identifié au siècle le plus éclatant qu'ait encore vu la civilisation moderne. La France pardonne volontiers, trop volontiers peut-être, à tous ceux qui l'ont aimée, même d'un amour personnel et tyrannique; à tous ceux qui l'ont faite glorieuse, même aux dépens de son bonheur; elle n'est implacable qu'envers la mémoire des chefs qui l'ont dégradée.' (*Henri Martin.*)

FLÉCHIER.

97. „ 'Julie-Lucine de Rambouillet (1607–1671) était célèbre à la fois par sa beauté, que les éloges des contemporains ont surfaite, ainsi que par la pénétration et la délicatesse de son esprit. Elle avait l'âme forte et généreuse et se signala dans sa famille par des actes de dévouement. Pour les habitants de l'Hôtel de Rambouillet, elle formait, sous le nom de *princesse Julie*, le pendant de la marquise sa mère, la *sage Arthémise*. Elle eut à la cour la charge de gouvernante du grand-dauphin. Elle avait le goût du théâtre, et joua même la tragédie dans son Hôtel; mais elle appartint surtout aux lettres, à part la *Guirlande*, par le déluge de vers et de prose qu'elle a inspirés.' (*Vapereau.*)

'Madame de Montausier, la célèbre Julie de Rambouillet, l'un des principaux ornements de ce fameux Hôtel de Rambouillet qui, bien que frappé d'un juste ridicule dans ses abus, ne fut pourtant pas, dans son origine, inutile aux lettres, dont il contribuait à répandre le goût dans la société des grands. Mademoiselle de Rambouillet fut l'objet des hommages de tout ce qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et la politesse. Elle fut peinte dans les romans de Mademoiselle Scudéry, sous le nom *d'Arténice*; et ce portrait eut tant

P. L.

de vogue, que Fléchier ne crut pas trop rabaisser son ministère, en lui donnant ce nom dans l'éloge qu'il lui a consacré. Ce fut aussi pour elle que fut composée la *Guirlande de Julie,* bouquet poétique où tous les beaux-esprits du temps apportèrent leurs fleurs, aujourd'hui, il est vrai, presque toutes fanées, mais qui partagèrent alors la France entière sur le choix et la préférence.' (*La Harpe.*)

This famous *garland* had been imagined for Julie by M. de Montausier, who was at the time courting her, and who himself composed sixteen madrigals, all to the praise of the great *Précieuse.* Scudéry, Racan and Pierre Corneille sent contributions to the volume, which was presented to Julie on her saint-day, in 1641.

97. 3. *D'une maladie contagieuse.* The epidemic of typhus which broke out in 1631. 'En 1631, Paris fut en proie aux ravages de la peste; aucun soin ne prévalut contre cette terrible épidémie; elle menaça la maison du riche comme le galetas du pauvre; elle s'introduisit dans les palais des grands; elle força le Louvre même; plusieurs personnes de distinction en furent attaquées, et entre autres un fils de Madame de Rambouillet, enfant de sept ans, qui succomba le neuvième jour; la jeune et intrépide sœur de la victime ne la quitta pas durant ce temps.' (*Dussault.*)

98. 11. *Elle demeura ferme.* 'Cette circonstance de la vie de mademoiselle de Rambouillet influa beaucoup sur sa destinée, puisqu'elle détermina son mariage. Frappé comme tout le public d'un dévouement si remarquable, et plus fait qu'un autre pour en sentir tout le prix, Charles de Saint-Maure, marquis de Salles, qui fut ensuite le marquis et puis le duc de Montausier, âgé alors de vingt-un ans, prétendit à la main d'une personne qui était digne de lui, et dont il était digne.' (*Dussault.*)

98. 15. *Mesdames.* 'Les trois sœurs de Julie de Rambouillet embrassèrent la profession religieuse; et c'est en présence de deux d'entre elles, mesdames les abbesses de Saint-Etienne de Reims, et d'Hières, que fut prononcée son oraison funèbre.' *Dussault.*)

98. 21. *Vous pensez déjà aux combats,* etc. See notice on the Duke of Montausier, page 196.

P. L.

99. 12. *Un ancien.* Thucydides II. 45.

99. 16. *Que les dames.* 'Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, surtout dans la bouche d'un ancien. . . . Il semble que Fléchier ait craint de se servir du mot de *femme*, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au-dessous de la dignité oratoire ou de madame de Montausier.' (*La Harpe.*) Fléchier uses the word *dame* instead of *femme* in two different places.

99. 33. *Des femmes fortes.* The text chosen by Fléchier for this funeral oration is: 'Who can find a virtuous woman? for her price is far above rubies.' (*Prov.* xxxi. 10.)

100. 11. *De ce jeune prince.* The Dauphin, called *grand-Dauphin*, the only son of Louis XIV.

100. 23. *Psalms* lxxii. 1.

101. 2. *Lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi.* 'A cinquante-trois ans, Madame de Montausier, qui était destinée à veiller sur l'enfance du prince dont M. de Montausier devait diriger la jeunesse, fut aussi nommée dame d'honneur de la reine, qui lui accordait une confiance particulière; elle réunit pendant quelques années ces deux charges, et finit par se démettre de ses fonctions de gouvernante pour vaquer entièrement aux devoirs de son autre place: elle préférait le service qui l'attachait à la personne de la douce et pieuse Marie-Thérèse. Mais ses forces diminuaient sensiblement tous les jours; une maladie de langueur s'emparait d'elle et la consumait; vers 1669, elle se vit forcée de quitter la cour; et après deux ans de souffrances moins vives qu'accablantes et ennuyeuses, elle mourut en 1671.' (*Dussault.*)

101. 17. *Turenne.* See note, page 155.

101. 20. 1 *Mac.* iii–v, etc.

102. 11. *Que l'honneur de l'avoir servie.* 'Il y a ici un petit jeu de mots *services* et *servie*, qui paraît une négligence du style simple, et qui est une grâce de plus.' (*Batteux.*)

102. 15. *Et demeura comme enseveli dans son triomphe.* 'On trouve dans Lingendes, *nourri, élevé, mort dans les armes, et comme enseveli dans la gloire de ses triomphes;* et dans Mascaron, *héros mort et enseveli dans son propre triomphe.* Je remarquerai que cette belle expression appartient originairement à

P. L.

Saint-Ambroise, qui dit, en parlant de la mort d'Eléazar: *Elephanti ruina inclusus magis quam oppressus, suo sepultus est triumpho.*—S. Amb. *de Off. minist.* lib. I, cap. 40.' (*Villemain.*) 'En parlant ainsi, Fléchier voulait sans doute faire admirer Machabée et Turenne, mais il voulait aussi qu'on applaudît le panégyriste.' (*Geruzez.*) 'Bossuet et après lui Fléchier, semblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.' (*Voltaire.*)

102. 22. *Comment est mort* . . . (1 *Mac.* ix.) for *comment a-t-il pu mourir?*

102. 24. *Le Jourdain se troubla.* Batteux blames the critics who censured this expression. But it must be confessed that a heart stricken with grief does not indulge in such poetical and affected effusiveness.

102. 26. *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?*

'Lingendes n'a jamais songé à employer ce beau texte, que Voltaire ne craint pas de lui attribuer, et dont Fléchier a su tirer un grand parti. L'application du verset, le portrait allégorique et frappant du héros de ce discours, et le rapprochement admirable de la vie et de la mort de Judas Machabée avec la vie et la mort de Turenne, fournirent à l'orateur du général français l'un des exordes les plus neufs, les plus remarquables, par la richesse, par la variété, par la magie vraiment unique du nombre et de l'harmonie oratoire, enfin le mieux adaptés au sujet, et le plus justement vantés dans l'éloquence de la chaire.' (*Maury.*)

103. 2. *Oh! si l'esprit divin.* . . . Although Voltaire goes too far in saying that this exordium is no other than that of the funeral oration on the Duke of Savoy (1627), by Lingendes (1595-1665), this passage, however, is certainly borrowed from it: 'Oh!' says Lingendes, 'si ce divin esprit, qui est le créateur de toutes les beautés d'une éloquence si animée, daignait orner et enrichir ce discours! Quelle plus noble matière est disposée à recevoir ces ornements, que la vie de ce prince dont nous parlons, nourri, élevé, et enfin mort dans les armes, et comme enseveli dans la gloire de ses triomphes? Presque tous les effets de la vertu militaire ont été éclatants,

P. L.

conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, veilles, travaux, périls, hasards, blessures, et partout une passion ardente et généreuse de faire croître des lauriers, pour les couronnes, dedans l'effusion de son sang . . . De combien d'excellentes idées et d'agréables images ne remplirais-je pas vos esprits, si je pouvais représenter ici devant vos yeux le succès de ses premières armes dans la première guerre ?'

108. 18. *Où peut-on trouver*, etc.

'M. de Turenne, un des plus grands hommes de notre siècle, avait les sourcils joints et la physionomie mauvaise; cependant jamais personne ne montra plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. Il ne connaissait aucune sorte d'intérêts, ni dans les grandes, ni dans les petites choses. Il ne savait pas s'il manquait d'argent, ou s'il en avait. Il n'avait de vanité que sur sa naissance; et s'il n'avait pas trop aimé ses proches, on n'aurait pas eu la moindre faute à lui reprocher. Il en fit une en confiant au cardinal de Bouillon, son neveu, ce qu'il ne devait pas lui confier. On lui en reproche encore une autre; il avait confié un secret important à une jeune dame, peu capable de le garder. Mais pourquoi chercher des défauts, là où il y a tant de vertus à admirer? Son esprit avait beaucoup d'étendue, et était enrichi de toutes sortes de connaissances. Pendant les guerres civiles, il fut presque toujours opposé à M. le Prince. On les comparait souvent; mais personne n'osait décider entre eux. M. le Prince paraissait avoir une valeur plus brillante, et M. de Turenne une valeur plus sage. Il ne connut aucun vice; il fut capable d'amitié; son courage était froid. Le roi fit, pour le convertir, des efforts qui l'engagèrent à écouter des disputes. Il fut convaincu longtemps, avant que d'abjurer. Le roi apprit sous lui le métier de la guerre, et fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant, et ne décidant rien.' (*Madame de Maintenon.*)

108. 25. *Quel sujet peut inspirer*, etc.

'L'exorde de l'oraison funèbre de Turenne sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne.

P. L.

Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor, et prêt à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand mouvement. Tout à coup l'orateur s'arrête; il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées.

'Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer: car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une âme sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils: *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme;* et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyait qu'on ne pouvait plus ni semer ni moissonner en sûreté; et cette réponse si grande et si simple à un homme qui lui demandait comment il avait perdu la bataille de Rethel, *Par ma faute*; et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire: "Les ennemis sont venus nous attaquer; nous les avons battus: Dieu en soit loué! J'ai eu un peu de

P. L.

peine : je vous souhaite le bonsoir ; je vais me mettre dans mon lit ;" et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettraient souvent le héros à la place de l'orateur.' (*Thomas, Essai sur les éloges.*)

04. 5. *Une vie plus longue et plus étendue.* This again is borrowed, we may well say *copied*, from Lingendes' funeral oration on the Duke of Savoy. Cardinal Maury himself is obliged to give up his client : 'On pourrait absoudre Fléchier, ou du moins l'excuser, s'il s'était permis, dans un moment de distraction, toutes ces négligences ; mais on ne saurait lui faire grâce d'un plagiat si pauvre, et, sous tous les rapports, si indigne de lui. Il n'imite pas, il copie ; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'*une vie plus longue et plus étendue*. Voici le passage original de Lingendes : "Puissances adversaires et ennemies de la France, vous vivez ; et l'esprit de la charité du christianisme, qui m'interdit de faire aucuns souhaits pour votre mort, m'en donne ou me permet d'en concevoir beaucoup pour la correction de vos crimes et de vos injustices. Mais vous vivez ; et cependant je plains, en cette chaire, la mort d'un prince de qui les mœurs et la piété paraissent mériter le ciel plus doux et favorable, et *une vie plus longue et plus étendue*."' (*Maury.*)

)4. 7. *Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie.* An allusion to the part which Turenne played during the war of the *Fronde*. He was defeated, at Rethel, on Dec. 15, 1650, by Marshal du Plessis-Praslin.

)4. 18. *Par la vertu*, 'by prudence.'

)4. 19. *Quand le conseil est inutile*, 'when there is no time for hesitation.'

)4. 25. *Que n'ai-je le secret.* '*Que*, accompagné de *ne*, s'emploie souvent dans le sens de *pourquoi*. C'est un latinisme : *que ne* correspond à *quin* (avec l'indicatif), et *quin* équivaut à *qui non*, synonyme de *cur non*.' (Chassang.) With the

P. L.

subjunctive, the Latin *quin* is still very often to be seen in French in the shape of *que ne*: *Dies nullus est quin veniat* (Cic.), *il n'est pas de jour qu'il ne vienne*.

104. 29. *Ici . . . il secourait une place assiégée*. Turenne defeated Condé, who was then commanding the Spanish forces, at Arras (1654), which he thus relieved.

105. 1. *Ces villes*, i. e. Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc. (Flemish campaign). Turenne made the conquest of Flanders in three months (1667).

105. 5. *Une honorable retraite*. The retreat from Valenciennes (1656), which Turenne besieged in vain. Louis XIV took this place in 1677.

105. 6. *Et d'un seul coup il prenait une ville et gagnait une bataille*. In 1658 Turenne gained the battle of the Dunes and took Dunkirk.

105. 8. *Il achevait un siège et il allait en faire lever un au même temps*. Saint-Venant (Pas-de-Calais) taken, and Ardres (*ibid.*) relieved by Turenne in 1659.

105. 10. *Et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées*. 'Turenne, par la prise de presque toute la Flandre, achève de préparer, entre la France et l'Espagne, cette paix (alluded to in the following line) qui fut appelée celle des Pyrénées. Les conditions du traité furent convenues dans l'île des Faisans, nommée depuis l'île de la Conférence; et lors de l'entrevue des deux rois dans cette île, le roi d'Espagne ayant demandé qu'on lui présentât le maréchal de Turenne, qui n'avait point recherché cet honneur, il le regarda longtemps d'un œil attentif; et se tournant vers la reine Anne d'Autriche, sa sœur, lui dit: *Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits* . . . Ce n'était pas là les dernières alarmes qu'il devait donner à l'Espagne; car du traité même des Pyrénées sortit bientôt une nouvelle guerre.' (*Dussault.*)

105. 19. *Vers les bords du Rhin*. Sentkein, Mulhausen, Turkheim (1675).

105. 23. *Des montagnes*, the Vosges.

106. 1. *Cet honneur*. 'Enfin, la lutte de la France et de l'Espagne s'étant renouvelée, Louis XIV choisit Turenne pour son maître dans l'art de la guerre; se proposa d'en faire sous lui

P. L.

l'apprentissage, et parut, dans la campagne de 1667, moins en être suivi, que marcher lui-même à sa suite.' (*Dussault.*)

06. 8. *Remportait-il.* This and the following interrogative forms are more elegant than the equivalent *s'il* or *quand il remportait.* Such forms are frequent in the elevated style, in enumerations especially.

06. 21. *C'est alors que dans le doux repos.* 'Telle est la rapidité de ses conquêtes et la terreur de son nom, que l'Espagne se voit réduite à demander la paix; le prince de Condé lui avait enlevé la Franche-Comté, pendant que Turenne s'emparait de la Flandre. Depuis l'époque de cette paix, qui fut faite en 1668, jusqu'à l'invasion de la Hollande en 1672, Turenne se reposa de tant de travaux. Il n'était pas moins admirable dans le loisir que dans l'action; nul homme ne fut jamais plus modéré, plus éloigné de tout orgueil et de tout faste; une modestie qui n'avait rien d'affecté formait le trait principal et comme la base de son caractère; il fuyait la louange et se dérobait aux applaudissements; il tâchait de faire oublier sa gloire aux autres ainsi qu'il l'oubliait lui-même; il était simple dans son extérieur et dans ses manières; on avait peine à reconnaître en lui le héros qui faisait trembler l'Europe, et le rival du grand Condé. Son esprit plus sage, plus refléchi et plus profond que vif et brillant, ne répandait aucun éclat dans sa conversation; la beauté de son âme ne se laissait que difficilement entrevoir sur son visage, à travers une physionomie rude, sans noblesse et sans régularité, on eût dit que la nature se fût étudiée à épaissir elle-même les voiles dont ce rare mérite aimait à s'envelopper.' (*Dussault.*)

07. 2. *Quoi de noble.* See note, p. 7, l. 4.

07. 5. *Une de ces importantes occasions.* The battle of Sintzheim. 'Turenne repassa la Suvel dans la nuit du 2 au 3 octobre (1674) et marcha droit aux ennemis pour leur donner bataille avant qu'ils eussent été renforcés par Brandebourg (the Elector). Les généraux alliés, bien éloignés de se croire exposés à une attaque de la part d'adversaires si inférieurs en nombre, n'avaient pas gardé les ponts de la Brusch; Turenne franchit cette petite rivière la nuit suivante et le 4 octobre, au point du jour, il se trouva en ligne à la vue

P. L.

des ennemis accourus de leurs quartiers et déployés en arrière du village de Sintzheim . . . Parmi les colonels des régiments engagés dans cette action, on remarque le nom de Churchill, qui commandait un des corps Anglais laissés par Charles II au service de France: ce jeune homme, qui apprenait la guerre sous Turenne, ne devait que trop bien profiter des leçons d'un tel maître: Churchill devint le fameux duc de Marlborough.' (*Henri Martin.*) For the beginning of the sentence, *que ne puis-je*, see note, p. 104, l. 25.

107. 29. *Qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe.* The *ne* is governed by the idea of fear: 'How it is to be feared that vanity,' etc.

108. 17. *Psalms* xx. 8.

108. 20. *Un général habile et prévoyant.* The Austrian general Montecuculli (1608–1681).

108. 27. *Déjà frémissait.* This and the following sentence remind one of the celebrated phrase of Bossuet's Battle of Rocroy (Funeral oration on the great Condé): *Restait cette redoutable infanterie*, etc.

109. 12. *Psalms* lxvi. 5.

109. 33. *Peu s'en faut que je n'interrompe.* This again is a Latinism: *non multum abest quin.* Bossuet said: *Je ne puis que je n'interrompe mon discours* (*non possum quin sermonem interpellem*).

110. 7. *Les pères mourants.* See Madame de Sévigné's letter on the death of Turenne, at the end of the notes on this oration.

110. 10. *Va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.* For dates, see Notice on Turenne, p. 155. Europe, which remembered the Palatinate laid waste by Turenne, did not probably regret the hero as much as Fléchier gives us to understand.

'Cette victoire remportée à Sintzeim par une poignée d'hommes sur une armée nombreuse, et dans une circonstance si importante, est regardée comme un des plus beaux faits d'armes de Turenne; mais elle fut suivie de l'incendie du Palatinat: un pays riche et fertile, plein de villes et de bourgs considérables, fut livré aux flammes. Du haut de son château, l'électeur palatin vit, les yeux en larmes, deux

P. L.

villes et vingt-cinq villages embrasés. Ce prince, dans son dépit, envoya au maréchal de Turenne un cartel de défi, qui n'eut pas et qui ne devait point avoir de suite. L'acte d'inhumanité exercé contre le Palatinat fit frémir l'Europe, et révolte encore aujourd'hui tous les cœurs: il paraît qu'en France les consciences politiques n'en furent pas très alarmées, puisqu'on le renouvela treize ans après, d'une manière plus horrible encore. Il y a des questions d'intérêt public dont la solution ne saurait puiser ses données dans la sensibilité commune; et la guerre, ce mal affreux mais nécessaire, a ses problèmes, qui ne peuvent se résoudre que par sa nature et par son principe. L'électeur n'avait provoqué par aucune hostilité cet excès de barbarie, qui était en même temps une violation du droit des gens. Turenne pensait sans doute que ce droit n'est pas le premier de tous, et pour chaque peuple en particulier il en est un plus fort et plus sacré, celui de sa conservation; car il est impossible d'admettre que cette cruauté, qui paraît si condamnable, fût purement gratuite.' (*Dussault.*)

110. 19. *Le sacrifice adorable de Jésus-Christ*, a mass.

110. 27. Extract from a letter of Madame de Sévigné to the Countess of Grignan, on the death of Turenne:

'Si je pouvais écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien. Je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas: mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous; car à tout le reste du monde on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (son frère), me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction; madame de la Fayette y était: nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu: les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures; ces pauvres gens, déjà tout habillés de deuil, ne faisaient que pleurer; il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole. Ses valets de chambre,

F. L.

ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes, et faisaient fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions ; nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachottant il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain Dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille. Il monta à cheval le Samedi à onze heures, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : "Mon neveu, demeurez là : vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouvait près de l'endroit où il allait, lui dit : "Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez."—"Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête : le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur : mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras.'

Thomas, in his *Essai sur les Eloges*, says:

'*Ici* Fléchier, comme on l'a dit souvent, paraît au-dessus de

P. L.

lui-même : il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son âme ; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur ; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime ; l'autre, dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.'

Guillaume de Lamoignon. See note, p. 34, l. 29.

11. 2. *Une assemblée de gens choisis.* 'Bâville était le rendez-vous des savants les plus illustres et des écrivains les plus distingués ; le maître de ce noble asile se plaisait à s'y délasser de ses travaux dans la conversation des Nicole, des Bourdaloue, des Bouhours, des Racine et des Despréaux : Boileau l'égayait à table par ses chansons un peu jansénistes, comme il le célébrait, sous le nom d'*Ariste*, dans le sixième chant du *Lutrin*, où Thémis s'exprime ainsi, en répondant aux plaintes de la Piété :

'Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révéré,
Et de clients soumis à toute heure entouré :
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,
Ariste, dont le ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance, et dispenser mes lois.
Par lui, dans le barreau, sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la chicane ennemie ;
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur. etc., etc.'

(*Dussault.*)

P. L.

Bâville or *Basville*, Lamoignon's estate, situate about twenty miles from Paris.

Mary-Ann-Christina-Victoria of Bavaria.

Mary-Ann-Christina-Victoria of Bavaria, grand-daughter of Henry IV, King of France, whose second daughter, Christina of Bourbon, had married the Duke of Savoy, father of Mary-Ann's mother, was born in Munich, in 1660. She married the Grand-Dauphin, eldest son of Louis XIV, on the 8th of March, 1680. She gave birth to the Second-Dauphin, Louis, Duke of Burgundy, educated by Fénelon, in 1682; to Philip, Duke of Anjou, in 1683, and to Charles, Duke of Berri, in 1686. This gentle and virtuous princess died, only thirty years old, on the 20th of April, 1690.

113. 4. *Psalms* cii. 11, 12.

113. 13. *Psalms* cii. 3.

113. 16. *Sombre, vide.* 'Ces oppositions, ces exclamations, *sombre, vide et disparaissante figure* . . . ! cette prosopopée rapide, par laquelle il met dans la bouche de la Dauphine expirante des paroles si touchantes et si lugubres, forment comme un concert parfait d'accents pleins de deuil et de sons attendrissants, qui disposent merveilleusement le cœur à recevoir les impressions que l'éloquence funèbre lui prépare.' (*Dussault.*)

113. 24. *Psalms* cii. 18.

113. 25. *Psalms* cii. 22.

114. 4. *Psalms* cii. 26.

114. 5. *Psalms* cii. 27.

114. 7. *Psalms* cii. 10.

114. 8. *Psalms* ibid.

114. 9. *Psalms* cii. 13.

114. 22. *Je tiens à Dieu qui ne passe point.* 'Sa mort fut aussi touchante que pleine d'édification : à ses derniers moments, en présence du grand évêque de Meaux, qui l'administrait, et de toute la cour, qui fondait en larmes, elle voulut bénir les jeunes princes ses enfants, " celui-là même, dit Fléchier, qu'elle croyait être l'enfant de sa douleur ;" et, en étendant sur eux ses mains maternelles et mourantes, elle leur adressa ces nobles paroles : "Voyez, mes enfants, l'état où Die

P. L.

m'a mise, et que cela vous porte à le servir et à le craindre; rendez au roi et à Monseigneur ce que vous leur devez; souvenez-vous du sang dont vous êtes sortis, et ne faites rien qui en soit indigne." En la voyant expirer, Louis XIV s'écria: "C'est ainsi que nous finissons; voilà qui nous égale tous!" réflexion que ce prince, dans le cours d'un si long règne, n'eut que trop souvent occasion de faire, puisqu'il eut le spectacle de la mort de cinq de ses enfants en bas âge, de sa femme, de son frère, de son fils le Dauphin, de deux de ses petits-fils, de la femme de l'un des deux, et d'un de ses deux arrière-petits-fils; ne laissant que l'autre, âgé de cinq ans et quelques mois, pour héritier direct de sa couronne, après avoir été environné d'une famille si florissante et de rejetons si nombreux.' (*Dussault.*)

115. 3. *Plus grande par sa religion.* This princess had, when quite young, wished to become a nun. Her mother dissuaded her from it, and succeeded in making her marry the Dauphin. 'La cour où elle arrivait présentait la séduisante image d'un enchantement perpétuel: la gloire y donnait le signal des plaisirs et des fêtes; la grandeur la plus imposante s'y mêlait à la galanterie la plus aimable; les fleurs que l'amour cueillait ne semblaient destinées qu'à parer la victoire; et des chants de guerre et de triomphe se mariaient aux voix des passions les plus tendres, et aux accents d'une joie voluptueuse: la royale épousée n'apportait, au milieu de ce fracas magique et de cette bruyante ivresse, qu'une humeur aussi triste que douce, et qu'un désir invariable de la solitude; l'étiquette même, qui l'obligeait de paraître en public, était pour elle un joug importun; et elle eût voulu se dérober à l'affluence et aux hommages qui venaient la chercher. Le Dauphin son époux et le roi lui-même firent d'inutiles efforts pour vaincre ce penchant à la retraite, qui toujours entraînait loin du monde une princesse que son sang y condamnait: plus on combattait son inclination, plus elle semblait la chérir; elle la suivait comme un mouvement heureux qui la mettait dans le chemin de toutes les perfections chrétiennes, et qui l'éloignait de la contagion du vice. Il ne faut pas croire cependant que cette pente irrésistible l'arrachât à toutes les affections humaines; elle plaçait

P. L.

au premier rang de ses devoirs ceux d'épouse et de mère.' (*Dussault.*)

115. 13. *Malachi* iii. 6.

115. 15. *Une longue mort.* The Dauphine, who narrowly escaped death in giving birth to her third child, in 1686, never recovered afterwards, and for four years was in a declining state.

'Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier (1610–1690), servit avec distinction en Italie et en Allemagne, obtint à 28 ans le grade de maréchal de camp, fut successivement gouverneur de l'Alsace, de la Saintonge, de la Normandie; se fit partout estimer pour son intégrité, et resta fidèle au roi pendant la Fronde. Louis XIV le nomma en 1664 duc et pair, et le choisit en 1668 pour remplir les fonctions de gouverneur du Dauphin; il s'adjoignit Bossuet et Huet comme précepteurs, et fit faire pour l'usage du prince les éditions classiques connues sous le nom *d'Ad usum Delphini.* Il déploya dans les fonctions de gouverneur une grande sévérité, et se fit remarquer à la cour par son caractère austère et son amour pour la vérité, ce qui le fit regarder comme l'original du *Misanthrope* de Molière. Montausier était né dans la religion protestante; il l'abjura en 1645 pour épouser la belle Julie de Rambouillet.' (*Bouillet.*) See note on Madame de Montausier, page 181.

115. 23. *On le vit dans sa jeunesse.* Montausier had, in his youth, the example of all domestic virtues at home. 'Sa mère,' says Dussault, 'était une de ces femmes rares, qui n'ont aucune des faiblesses de leur sexe, et qui ne connaissent que leur devoir; aussitôt après la perte de son mari, elle établit chez elle l'ordre le plus sévère, réduisit son domestique, bannit de sa demeure toute espèce de luxe, ne porta que des habits faits de ses propres mains, et s'appliqua sans réserve au soin de ses affaires et à l'éducation de ses enfants.'

116. 10. *Qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui pour ne s'en pas faire à soi-même,* which make you have no concern in other people's affairs, for fear of putting yourselves to inconvenience.

116. 16. *A-t-il manqué de hardiesse.* Numberless anecdotes are told about his love of truth. He must have cut a somewhat strange figure among the vile flatterers of Louis XIV's court,

P. L.

in which he was held in more respect than love. 'Mes pères,' he used to say, 'ont toujours été fidèles serviteurs des rois leurs maîtres, et jamais leurs flatteurs; cette honnête liberté dont je fais profession est un droit acquis, une possession de ma famille, et la vérité est venue à moi de père en fils, comme une portion de mon héritage.' Once Louis XIV announced to him that he had refused to pardon a criminal who had murdered twenty persons. 'No, Sire,' he replied, 'he only murdered one, Your Majesty murdered the nineteen others.' When it was insinuated to him that he had given to Molière the idea of his *Misanthrope*, he answered: 'Je me féliciterais beaucoup de ressembler au Misanthrope de Molière.'

117. 8. *Quelle pensez-vous que fut.* . . . 'La langue du xvii[e] siècle employait deux pronoms conjonctifs l'un après l'autre après les verbes *dire, croire, penser*, dans des phrases que l'on couperait aujourd'hui par une incise' (*Chassang*). *Elle chante victoire d'un ton audacieux que je crains qui n'attire* (*quem timeo ne*) *quelque punition* (Sévigné). The English, for example, would say: I asked him what he thought was the best thing to do. Whereas the language of the seventeenth century would have said: *Je lui demandai ce qu'il pensait que*, the French of the present day would say: *Je lui demandai ce que, selon lui, il y avait de mieux à faire.*

117. 22. *Lorsqu'un mal funeste et contagieux.* Pestilence broke out in Rouen, in 1663. No entreaties of his family and friends could prevent him from hastening to the spot and assisting the population in despair.

117. 29. *Dans cette affliction.* . . . This passage reminds one of another much like it in the funeral oration on Madame de Montausier. (See extract I.)

118. 15. *Vous le savez, nobles génies.* It was at the instigation of M. de Montausier, protector of arts and letters, that Bossuet wrote his famous *Histoire Universelle*, and Fléchier the History of Theodosius the Great.

118. 23. *Et, ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.* Cf. 'That race of men (men of letters), not more prone to complain, when denied the respect to which they fancy themselves entitled, than apt to be pleased, when treated

P. L.

with the distinction which they consider as their due, thought they could not exceed in gratitude to such a benefactor (Francis I), strained their invention, and employed all their ingenuity in panegyric.' (*Robertson.*)

119. 18. *Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité?* 'Fléchier est sujet au retour des mêmes figures. Dans l'oraison funèbre de Turenne il dit: *N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires.* Et dans celle du président de Lamoignon: *n'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier effort, etc.* Et dans celle de M. de Montausier: *n'attendez pas que je vous le représente,* etc. Il répète aussi beaucoup trop fréquemment ces formules qu'il faut d'autant plus ménager, qu'elles sont plus usées: *je ne vous dirai pas, je ne m'arrêterai pas à vous peindre, que ne puis-je vous dire, que ne m'est-il permis, que ne m'est-il possible,* etc. Cette monotonie accuse la faiblesse, surtout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.' (*La Harpe.*)

119. 28. *Et vous asiles sacrés,* etc. 'L'oraison funèbre de Montausier mérite d'être distinguée, comme le portrait fidèle et bien tracé d'un homme qui fut à la cour, droit, intègre et véridique. Elle a cela de remarquable, qu'elle paraît exempte de toute exagération, et que tout ce que dit le panégyriste est confirmé par les traditions qui nous restent, et conforme à l'opinion générale. Le style a plus de gravité et de sévérité que dans les autres ouvrages du même auteur: il était ami de Montausier, et il semble qu'il ait emprunté cette fois quelque chose de son caractère.' (*La Harpe.*)

MASCARON.

122. 1. *Certes, s'il y a une occasion,* etc. La Harpe quotes this whole passage as the masterpiece of Mascaron: 'Fléchier a aussi fait voir,' he says, 'combien il est difficile d'accorder la modestie, et encore plus l'humilité chrétienne, avec la gloire militaire. Ce fonds d'idées est traité bien plus supérieurement dans Mascaron; mais aussi c'est l'endroit triomphant

P. L.

de son discours : c'est ce qu'il a écrit de plus beau ; et, si j'ose le dire, vous croiriez presque entendre Bossuet.' And further on, in the same lecture, La Harpe adds : 'Est-ce bien le même homme qui tout-à-l'heure nous semblait si étranger à la saine éloquence? Oui ; mais il avait entendu, il avait lu Bossuet et Fléchier. Et qui sait quelles leçons il avait pu recevoir du génie de l'un et de l'élégance de l'autre? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un esprit supérieur sur ceux qui sont susceptibles d'amélioration?'

122. 12. *Enlevée à tout.* . . . See note p. 21, line 14.

122. 14. *Salmonée.* 'Fils d'Eole, régna en Thessalie, puis dans le Péloponèse, en Elide, où il bâtit une ville de son nom. Fier de sa puissance, il voulut rivaliser avec Jupiter : dans le but d'imiter le tonnerre et les éclairs, il faisait rouler avec fracas, sur un pont d'airain, un char, du haut duquel il lançait des torches, images de la foudre. Jupiter, pour punir sa témérité, le précipita dans le Tartare.' (*Bouillet.*) Cf. VIRGIL, *Aeneid* vi, 585 foll.

122. 25. *Si Dieu ne nous soutient.* See the same passage in Fléchier.

122. 31. *Vous savez que naturellement elle est cruelle*, etc. Fléchier said, a few days later, in his funeral oration on Turenne : *Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser.* 'C'est vouloir,' La Harpe remarks, 'relever la modération de son héros aux dépens de toute raison : Turenne en avait trop pour former un vœu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire*, ce qui se contredit dans les termes : c'est comme si Turenne eût désiré de faire la guerre aux ennemis sans leur faire aucun mal. Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrasement du Palatinat, exécuté à regret sans doute, mais enfin exécuté sur les ordres de Louvois?' Mascaron indulges in the same abject flattery when, a little further on, he says : *Quels ordres ne donnait-il pas, quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare, pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles*, etc.

THE END.

January, 1884.

BOOKS

PRINTED AT

The Clarendon Press, Oxford,

AND PUBLISHED FOR THE UNIVERSITY BY

HENRY FROWDE,

AT THE OXFORD UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE,

AMEN CORNER, LONDON.

LEXICONS, GRAMMARS, &c.

A Greek-English Lexicon, by Henry George Liddell, D.D., and Robert Scott, D.D. *Seventh Edition.* 1883. 4to. *cloth*, 1*l.* 16*s.*

A Greek-English Lexicon, abridged from the above, chiefly for the use of Schools. 1883. square 12mo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

A copious Greek-English Vocabulary, compiled from the best authorities. 1850. 24mo. *bound*, 3*s.*

Graecae Grammaticae Rudimenta in usum Scholarum. Auctore Carolo Wordsworth, D.C.L. *Twentieth Edition*, 1882. 12mo. *cloth*, 4*s.*

Scheller's Lexicon of the Latin Tongue, with the German explanations translated into English by J. E. Riddle, M.A. fol. *cloth*, 1*l.* 1*s.*

A Latin Dictionary, founded on Andrews' Edition of Freund's Latin Dictionary. Revised, enlarged, and in great part re-written, by Charlton T. Lewis, Ph.D., and Charles Short, LL.D. 4to. *cloth*, 1*l.* 5*s.*

A Practical Grammar of the Sanskrit Language, arranged with reference to the Classical Languages of Europe, for the use of English Students. By Monier Williams, M.A. *Fourth Edition.* 8vo. *cloth*, 15*s.*

A Sanskrit English Dictionary, Etymologically and Philologically arranged. By Monier Williams, M.A. 1872. 4to. *cloth*, 4*l.* 14*s.* 6*d.*

An Icelandic-English Dictionary, based on the MS. collections of the late R. Cleasby. Enlarged and completed by G. Vigfusson. 4to. *cloth*, 3*l.* 7*s.*

An Anglo-Saxon Dictionary, based on the MS. collections of the late Joseph Bosworth, D.D. Edited and enlarged by Professor T. N. Toller, M.A., Owens College, Manchester. Parts I and II, each 15*s.* *To be completed in four Parts.*

An Etymological Dictionary of the English Language, arranged on an Historical basis. By W. W. Skeat, M.A. 4to. *cloth*, 2*l.* 4*s.*

A Concise Etymological Dictionary of the English Language. By W. W. Skeat, M.A. Crown 8vo. *cloth*, 5*s.* 6*d.*

GREEK CLASSICS.

Aeschylus: Tragoediae et Fragmenta, ex recensione Guil. Dindorfii. *Second Edition*, 1851. 8vo. *cloth*, 5s. 6d.

Sophocles: Tragoediae et Fragmenta, ex recensione et cum commentariis Guil. Dindorfii. *Third Edition*, 2 vols. fcap. 8vo. *cloth*, 1l. 1s.
Each Play separately, *limp*, 2s. 6d.

The Text alone, printed on writing paper, with large margin, royal 16mo. *cloth*, 8s.

The Text alone, square 16mo. *cloth*, 3s. 6d.
Each Play separately, *limp*, 6d. (See also page 11.)

Sophocles: Tragoediae et Fragmenta, cum Annotatt. Guil. Dindorfii. Tomi II. 1849. 8vo. *cloth*, 10s.
The Text, Vol. I. 5s. 6d. The Notes, Vol. II. 4s. 6d.

Euripides: Tragoediae et Fragmenta, ex recensione Guil. Dindorfii. Tomi II. 1834. 8vo. *cloth*, 10s.

Aristophanes: Comoediae et Fragmenta, ex recensione Guil. Dindorfii. Tomi II. 1835. 8vo. *cloth*, 11s.

Aristoteles; ex recensione Immanuelis Bekkeri. Accedunt Indices Sylburgiani. Tomi XI. 1837. 8vo. *cloth*, 2l. 10s.
The volumes may be had separately (except Vol. IX.), 5s. 6d. *each*.

Aristotelis Ethica Nicomachea, ex recensione Immanuelis Bekkeri. Crown 8vo. *cloth*, 5s.

Demosthenes: ex recensione Guil. Dindorfii. Tomi IV. 1846. 8vo. *cloth*, 1l. 1s.

Homerus: Ilias, ex rec. Guil. Dindorfii. 8vo. *cloth*, 5s. 6d.

Homerus: Odyssea, ex rec. Guil. Dindorfii. 1855. 8vo. *cloth*, 5s. 6d.

Plato: The Apology, with a revised Text and English Notes, and a Digest of Platonic Idioms, by James Riddell, M.A. 1878. 8vo. *cloth*, 8s. 6d.

Plato: Philebus, with a revised Text and English Notes, by Edward Poste, M.A. 1860. 8vo. *cloth*, 7s. 6d.

Plato: Sophistes and Politicus, with a revised Text and English Notes, by L. Campbell, M.A. 1866. 8vo. *cloth*, 18s.

Plato: Theaetetus, with a revised Text and English Notes, by L. Campbell, M.A. *Second Edition*. 8vo. *cloth*, 10s. 6d.

Plato: The Dialogues, translated into English, with Analyses and Introductions. By B. Jowett, M.A. *A new Edition in five volumes*. 1875. Medium 8vo. *cloth*, 3l. 10s.

Plato: The Republic, translated into English, with an Analysis and Introduction By B. Jowett, M.A. Medium 8vo *cloth*, 12s. 6d.

Thucydides: translated into English, with Introduction, Marginal Analysis, Notes and Indices. By the same. 2 vols. 1881. Medium 8vo. *cloth*, 1l. 12s.

THE HOLY SCRIPTURES.

The Holy Bible in the Earliest English Versions, made from the Latin Vulgate by John Wycliffe and his followers: edited by the Rev. J. Forshall and Sir F. Madden. 4 vols. 1850. royal 4to. *cloth*, 3*l*. 3*s*.

Also reprinted from the above, with Introduction and Glossary by W. W. SKEAT, M.A.

(1) **The New Testament** in English, according to the Version by John Wycliffe, about A.D. 1380, and Revised by John Purvey, about A.D. 1388. 1879. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 6*s*.

(2) **The Book of Job, Psalms, Proverbs, Ecclesiastes,** and Solomon's Song, according to the Version by John Wycliffe. Revised by John Purvey. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

The Holy Bible: an exact reprint, page for page, of the Authorized Version published in the year 1611. Demy 4to. *half bound*, 1*l*. 1*s*.

Novum Testamentum Graece. Edidit Carolus Lloyd, S.T.P.R., necnon Episcopus Oxoniensis. 18mo. *cloth*, 3*s*.

The same on writing paper, small 4to. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Novum Testamentum Graece juxta Exemplar Millianum. 18mo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

The same on writing paper, small 4to. *cloth*, 9*s*.

The Greek Testament, with the Readings adopted by the Revisers of the Authorised Version:—

(1) Pica type. *Second Edition, with Marginal References.* Demy 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

(2) Long Primer type. Fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*. 6*d*.

(3) The same, on writing paper, with wide margin, *cloth*, 15*s*.

Evangelia Sacra Graece. fcap. 8vo. *limp*, 1*s*. 6*d*.

Vetus Testamentum ex Versione Septuaginta Interpretum secundum exemplar Vaticanum Romae editum. Accedit potior varietas Codicis Alexandrini. *Editio Altera.* Tomi III. 1875. 18mo. *cloth*, 18*s*.

ECCLESIASTICAL HISTORY, &c.

Baedae Historia Ecclesiastica. Edited, with English Notes, by G. H. Moberly, M.A. Crown 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Chapters of Early English Church History. By William Bright, D.D. 8vo. *cloth*, 12*s*.

Eusebius' Ecclesiastical History, according to the Text of Burton. With an Introduction by William Bright, D.D. Crown 8vo. *cloth*, 8*s*. 6*d*.

Socrates' Ecclesiastical History, according to the Text of Hussey. With an Introduction by William Bright, D.D. Crown 8vo. *cloth*, 7*s*. 6*d*.

ENGLISH THEOLOGY.

Butler's Analogy, with an Index. 8vo. *cloth*, 5*s*. 6*d*.

Butler's Sermons. 8vo. *cloth*, 5*s*. 6*d*.

Hooker's Works, with his Life by Walton, arranged by John Keble, M.A. *Sixth Edition*, 3 vols. 1874. 8vo. *cloth*, 1*l*. 11*s*. 6*d*.

Hooker's Works; the text as arranged by John Keble, M.A. 2 vols. 1875. 8vo. *cloth*, 11*s*.

Pearson's Exposition of the Creed. Revised and corrected by E. Burton, D.D. *Sixth Edition*, 1877. 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Waterland's Review of the Doctrine of the Eucharist, with a Preface by the present Bishop of London. 1868. crown 8vo. *cloth*, 6*s*. 6*d*.

ENGLISH HISTORY.

A History of England. Principally in the Seventeenth Century. By Leopold Von Ranke. 6 vols. 8vo. *cloth*, 3*l*. 3*s*.

Clarendon's (Edw. Earl of) History of the Rebellion and Civil Wars in England. To which are subjoined the Notes of Bishop Warburton. 7 vols. 1849. medium 8vo. *cloth*, 2*l*. 10*s*.

Clarendon's (Edw. Earl of) History of the Rebellion and Civil Wars in England. 7 vols. 1839. 18mo. *cloth*, 1*l*. 1*s*.

Freeman's (E. A.) History of the Norman Conquest of England: its Causes and Results. *In Six Volumes*. 8vo. *cloth*, 5*l*. 9*s*. 6*d*.

Vol. I. and II. together, *Third Edition*, 1877. 1*l*. 16*s*.
Vol. III. *Second Edition*, 1874. 1*l*. 1*s*.
Vol. IV. *Second Edition*, 1875. 1*l*. 1*s*.
Vol. V. 1876. 1*l*. 1*s*.
Vol. VI. Index, 1879. 10*s*. 6*d*.

Rogers's History of Agriculture and Prices in England, A.D. 1259—1793. Vols. I. and II. (1259—1400). 8vo. *cloth*, 2*l*. 2*s*.
Vols. III. and IV. (1401-1582) 8vo. *cloth*, 2*l*. 10*s*.

MISCELLANEOUS.

An Introduction to the Principles of Morals and Legislation. By Jeremy Bentham. Crown 8vo. *cloth*, 6*s*. 6*d*.

Bacon's Novum Organum, edited, with English Notes, by G. W. Kitchin, M.A. 1855. 8vo. *cloth*, 9*s*. 6*d*. *See also page* 15.

Bacon's Novum Organum, translated by G. W. Kitchin, M.A. 1855. 8vo. *cloth*, 9*s*. 6*d*.

Smith's Wealth of Nations. A new Edition, with Notes, by J. E. Thorold Rogers, M.A. 2 vols. 8vo. *cloth*, 21*s*.

The Student's Handbook to the University and Colleges of Oxford. *Seventh Edition*. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Clarendon Press Series.

The Delegates of the Clarendon Press having undertaken the publication of a series of works, chiefly educational, and entitled the **Clarendon Press Series**, have published, or have in preparation, the following.

Those to which prices are attached are already published; the others are in preparation.

I. ENGLISH.

A First Reading Book. By Marie Eichens of Berlin; and edited by Anne J. Clough. Ext. fcap. 8vo. *stiff covers*, 4*d.*

Oxford Reading Book, Part I. For Little Children. Ext. fcap. 8vo. *stiff covers*, 6*d.*

Oxford Reading Book, Part II. For Junior Classes. Ext. fcap. 8vo. *stiff covers*, 6*d.*

An Elementary English Grammar and Exercise Book. By O. W. Tancock, M.A. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. 1*s.* 6*d.*

An English Grammar and Reading Book, for Lower Forms in Classical Schools. By the same Author. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.* 6*d.*

Typical Selections from the best English Writers, with Introductory Notices. In Two Volumes. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.* 6*d.* each.

The Philology of the English Tongue. By J. Earle, M.A., formerly Fellow of Oriel College, and Professor of Anglo-Saxon, Oxford. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

A Book for Beginners in Anglosaxon. By John Earle, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

An Anglo-Saxon Primer, with Grammar, Notes, and Glossary. By Henry Sweet, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

An Anglo-Saxon Reader, in Prose and Verse, with Grammatical Introduction, Notes, and Glossary. By Henry Sweet, M.A. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 8*s.* 6*d.*

The Ormulum; with the Notes and Glossary of Dr. R. M. White. Edited by R. Holt, M.A. 2 vols. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 21*s.*

Specimens of Early English. A New and Revised Edition. With Introduction, Notes, and Glossarial Index. By R. Morris, LL.D., and W. W. Skeat, M.A.

Part I. From Old English Homilies to King Horn (A.D. 1150 to A.D. 1300). Extra fcap. 8vo. *cloth*, 9*s.*

Part II. From Robert of Gloucester to Gower (A.D. 1298 to A.D. 1393). Extra fcap. 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

Specimens of English Literature, from the 'Ploughmans Crede' to the 'Shepheardes Calender' (A.D. 1394 to A.D. 1579). With Introduction, Notes, and Glossarial Index. By W. W. Skeat, M.A. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

The Vision of William concerning Piers the Plowman, by William Langland. Edited, with Notes, by W. W. Skeat, M.A. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Chaucer. The Prioresses Tale; Sire Thopas; The Monkes Tale; The Clerkes Tale; The Squieres Tale, &c. Edited by W. W. Skeat, M.A. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Chaucer. The Tale of the Man of Lawe; The Par-doneres Tale; The Second Nonnes Tale; The Chanouns Yemannes Tale. By the same Editor. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Old English Drama. Marlowe's Tragical History of Doctor Faustus, and Greene's Honourable History of Friar Bacon and Friar Bungay. Edited by A. W. Ward, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 5*s.* 6*d.*

Marlowe. Edward II. With Notes, &c. By O. W. Tancock, M.A., Head Master of Norwich School. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 3*s.*

Shakespeare. Hamlet. Edited by W. G. Clark, M.A., and W. Aldis Wright, M.A. Extra fcap. 8vo. *stiff covers,* 2*s.*

Shakespeare. Select Plays. Edited by W. Aldis Wright, M.A. Extra fcap. 8vo. *stiff covers.*

The Tempest, 1*s.* 6*d.* — King Lear, 1*s.* 6*d.*
As You Like It, 1*s.* 6*d.* — A Midsummer Night's Dream, 1*s.* 6*d.*
Julius Cæsar, 2*s.* — Coriolanus, 2*s.* 6*d.*
Richard the Third, 2*s.* 6*d.* — Henry the Fifth, 2*s.*

(For other Plays, see p. 7.)

Milton. Areopagitica. With Introduction and Notes. By J. W. Hales, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 3*s.*

Milton. Samson Agonistes. Edited with Introduction and Notes by John Churton Collins. Extra fcap. 8vo. *stiff covers,* 1*s.*

Bunyan. Holy War. Edited by E. Venables, M.A. *In Preparation.* (See also p. 7.)

Addison. Selections from Papers in the Spectator. With Notes. By T. Arnold, M.A., University College. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Burke. Four Letters on the Proposals for Peace with the Regicide Directory of France. Edited, with Introduction and Notes, by E. J. Payne, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 5*s.* *See also page 7.*

Also the following in paper covers.

Goldsmith. Deserted Village. 2*d.*

Gray. Elegy, and Ode on Eton College. 2*d.*

Johnson. Vanity of Human Wishes. With Notes by E. J. Payne, M.A. 4*d.*

Keats. Hyperion, Book I. With Notes by W. T. Arnold, B.A. 4*d.*

Milton. With Notes by R. C. Browne, M.A.

Lycidas, 3*d.* L'Allegro, 3*d.* Il Penseroso, 4*d.*
Comus, 6*d.* Samson Agonistes, 6*d.*

Parnell. The Hermit. 2*d.*

Scott. Lay of the Last Minstrel. Introduction and Canto I. With Notes by W. Minto, M.A. 6*d.*

A SERIES OF ENGLISH CLASSICS

Designed to meet the wants of Students in English Literature; by the late J. S. BREWER, M.A., Professor of English Literature at King's College, London.

1. **Chaucer.** The Prologue to the Canterbury Tales; The Knightes Tale; The Nonne Prestes Tale. Edited by R. Morris, LL.D. *Sixth Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.* See also p. 6.

2. **Spenser's Faery Queene.** Books I and II. By G. W. Kitchin, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.* each.

3. **Hooker.** Ecclesiastical Polity, Book I. Edited by R. W. Church, M.A., Dean of St. Paul's. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.*

4. **Shakespeare.** Select Plays. Edited by W. G. Clark, M.A., and W. Aldis Wright, M.A. Extra fcap. 8vo. *stiff covers.*
   I. The Merchant of Venice. 1*s.* II. Richard the Second. 1*s.* 6*d.*
   III. Macbeth. 1*s.* 6*d.* (For other Plays, see p. 6.)

5. **Bacon.**
   I. Advancement of Learning. Edited by W. Aldis Wright, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*
   II. The Essays. With Introduction and Notes. By J. R. Thursfield, M.A.

6. **Milton.** Poems. Edited by R. C. Browne, M.A. In Two Volumes. *Fourth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 6*s.* 6*d.*
   Sold separately, Vol. I. 4*s.*, Vol. II. 3*s.*

7. **Dryden.** Stanzas on the Death of Oliver Cromwell; Astraea Redux; Annus Mirabilis; Absalom and Achitophel; Religio Laici; The Hind and the Panther. Edited by W. D. Christie, M.A., Trinity College, Cambridge. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.* 6*d.*

8. **Bunyan.** The Pilgrim's Progress, Grace Abounding, and A Relation of his Imprisonment. Edited, with Biographical Introduction and Notes, by E. Venables, M.A., Precentor of Lincoln. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 5*s.*

9. **Pope.** With Introduction and Notes. By Mark Pattison, B.D., Rector of Lincoln College, Oxford.
   I. Essay on Man. *Sixth Edition.* Extra fcap. 8vo. *stiff covers*, 1*s.* 6*d.*
   II. Satires and Epistles. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *stiff covers*, 2*s.*

10. **Johnson.** Select Works. Lives of Dryden and Pope, and Rasselas. Edited by Alfred Milnes, B.A. (Lond.), late Scholar of Lincoln College, Oxford. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*

11. **Burke.** Edited, with Introduction and Notes, by E. J. Payne, M.A., Fellow of University College, Oxford.
    I. Thoughts on the Present Discontents; the Two Speeches on America, etc. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*
    II. Reflections on the French Revolution. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 5*s.* *See also p.* 6.

12. **Cowper.** Edited, with Life, Introductions, and Notes, by H. T. Griffith, B.A., formerly Scholar of Pembroke College, Oxford.
    I. The Didactic Poems of 1782, with Selections from the Minor Pieces, A.D. 1779-1783. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.*
    II. The Task, with Tirocinium, and Selections from the Minor Poems, A.D. 1784-1799. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.*

II. LATIN.

An Elementary Latin Grammar. By John B. Allen, M.A., Head Master of Perse Grammar School, Cambridge. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

A First Latin Exercise Book. By the same Author. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Reddenda Minora, or Easy Passages for Unseen Translation; for the use of Lower Forms. Composed and selected by C. S. Jerram, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*.

Anglice Reddenda, or Easy Extracts, Latin and Greek, for Unseen Translation. By C. S. Jerram, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Passages for Translation into Latin. Selected by J. Y. Sargent, M.A. *Sixth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

First Latin Reader. By T. J. Nunns, M.A. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*.

Caesar. The Commentaries (for Schools). With Notes and Maps, &c. By C. E. Moberly, M.A., Assistant Master in Rugby School.

The Gallic War. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*. 6*d*.
The Civil War. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.
The Civil War. Book I. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*.

Cicero. Selection of interesting and descriptive passages. With Notes. By Henry Walford, M.A. In Three Parts. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*. 6*d*. *Each Part separately, in limp cloth*, 1*s*. 6*d*.

Cicero. Select Letters (for Schools). With Notes. By the late C. E. Prichard, M.A., and E. R. Bernard, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Cicero. Select Orations (for Schools). With Notes. By J. R. King, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Cornelius Nepos. With Notes, by Oscar Browning, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Livy. Selections (for Schools). With Notes and Maps. By H. Lee Warner, M.A. *In Three Parts.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*. each.

Livy. Books V—VII. By A. R. Cluer, B.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Ovid. Selections for the use of Schools. With Introductions and Notes, etc. By W. Ramsay, M.A. Edited by G. G. Ramsay, M.A. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 5*s*. 6*d*.

Pliny. Select Letters (for Schools). With Notes. By the late C. E. Prichard, M.A., and E. R. Bernard, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Catulli Veronensis Liber. Iterum recognovit, apparatum criticum prolegomena appendices addidit, Robinson Ellis, A.M. 8vo. *cloth*, 16*s*.

Catullus. A Commentary on Catullus. By Robinson Ellis, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 16*s*.

Catulli Veronensis Carmina Selecta, secundum recognitionem Robinson Ellis, A.M. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Cicero de Oratore. With Introduction and Notes. By A. S. Wilkins, M.A., Professor of Latin, Owens College, Manchester.
Book I. Demy 8vo. *cloth*, 6*s*. Book II. Demy 8vo. *cloth*, 5*s*.

Cicero's Philippic Orations. With Notes. By J. R. King, M.A. *Second Edition*. Demy 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Cicero. Select Letters. With English Introductions, Notes, and Appendices. By Albert Watson, M.A., Fellow and Lecturer of Brasenose College, Oxford. *Third Edition*. Demy 8vo. *cloth*, 18*s*.

Cicero. Select Letters (Text). By the same Editor. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*.

Cicero pro Cluentio. With Introduction and Notes. By W. Ramsay, M.A. Edited by G. G. Ramsay, M.A., Professor of Humanity, Glasgow. *Second Edition*. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Livy, Book I. By J. R. Seeley, M.A., Regius Professor of Modern History, Cambridge. *Third Edition*. Demy 8vo. *cloth*, 6*s*.

Horace. With Introductions and Notes. By Edward C. Wickham, M.A., Head Master of Wellington College.
Vol. I. The Odes, Carmen Seculare, and Epodes. *Second Edition*. Demy 8vo. *cloth*, 12*s*.

Horace. *A reprint of the above*, in a size suitable for the use of Schools. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 5*s*. 6*d*.

Persius. The Satires. With a Translation and Commentary. By John Conington, M.A. Edited by H. Nettleship, M.A. *Second Edition*. 8vo. *cloth*, 7*s*. 6*d*.

Plautus. Trinummus. With Introductions and Notes. For the use of Higher Forms. By C. E. Freeman, M.A., and A. Sloman, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Selections from the less known Latin Poets. By North Pinder, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 15*s*.

Fragments and Specimens of Early Latin. With Introduction and Notes. By John Wordsworth, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 18*s*.

Tacitus. The Annals. I–VI. With Introduction and Notes. By H. Furneaux, M.A. 8vo. *cloth*, 18*s*. *Just Published*.

Virgil. With Introduction and Notes. By T. L. Papillon, M.A., Fellow of New College. 2 vols. Crown 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.
The Text may be had separately, *cloth*, 4*s*. 6*d*.

A Manual of Comparative Philology, as applied to the Illustration of Greek and Latin Inflections. By T. L. Papillon, M.A., Fellow of New College. *Second Edition*. Crown 8vo. *cloth*, 6*s*.

The Roman Poets of the Augustan Age. *Virgil.* By William Young Sellar, M.A. 8vo. *cloth*, 14*s*.

The Roman Poets of the Republic. By the same Author. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 14*s*.

III. GREEK.

A Greek Primer, for the use of beginners in that Language. By the Right Rev. Charles Wordsworth, D.C.L., Bishop of St. Andrews. *Sixth Edition. Revised and Enlarged*. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*.

Greek Verbs, Irregular and Defective; their forms, meaning, and quantity; embracing all the Tenses used by Greek writers, with references to the passages in which they are found. By W. Veitch. *Fourth Edition.* Crown 8vo. *cloth*, 10*s.* 6*d.*

The Elements of Greek Accentuation (for Schools): abridged from his larger work by H. W. Chandler, M.A., Waynflete Professor of Moral and Metaphysical Philosophy, Oxford. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

A Series of Graduated Greek Readers:

First Greek Reader. By W. G. Rushbrooke, M.L., formerly Fellow of St. John's College, Cambridge, Second Classical Master at the City of London School. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

Second Greek Reader. By A. J. M. Bell, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.* 6*d.*

Fourth Greek Reader; being Specimens of Greek Dialects. By W. W. Merry, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*

Fifth Greek Reader. Part I, Selections from Greek Epic and Dramatic Poetry. By E. Abbott, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*

The Golden Treasury of Ancient Greek Poetry; with Introductory Notices and Notes. By R. S. Wright, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 8*s.* 6*d.*

A Golden Treasury of Greek Prose; with Introductory Notices and Notes. By R. S. Wright, M.A., and J. E. L. Shadwell, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*

Aeschylus. Prometheus Bound (for Schools). With Notes. By A. O. Prickard, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.*

Aeschylus. Agamemnon. With Introduction and Notes. By Arthur Sidgwick, M.A., late Fellow of Trinity College, Cambridge, and Assistant Master of Rugby School. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.*

Aristophanes. In Single Plays, edited with English Notes, Introductions, &c. By W. W. Merry, M.A. Extra fcap. 8vo.
The Clouds, 2*s.* The Acharnians, 2*s.*
Other plays will follow.

Arrian. Selections (for Schools). With Notes. By J. S. Phillpotts, B.C.L., Head Master of Bedford School.

Cebetis Tabula. With Introduction and Notes by C. S. Jerram, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

Euripides. Alcestis (for Schools). By C. S. Jerram, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

Euripides. Helena. Edited with Introduction, Notes, and Critical Appendix. By the same Editor. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.*

Herodotus. Selections. With Introduction, Notes, and Map. By W. W. Merry, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

Homer. Odyssey, Books I–XII (for Schools). By W. W. Merry, M.A. *Twenty-fourth Thousand.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*
Book II, separately, 1*s.* 6*d.*

Homer. Odyssey, Books XIII–XXIV (for Schools). By the same Editor. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 5*s.*

Homer. Iliad. Book I (for Schools). By D. B. Monro, M.A., Provost of Oriel College, Oxford. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.*

Homer. Iliad. Books VI and XXI. With Introduction and Notes. By Herbert Hailstone, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*. each.

Lucian. Vera Historia (for Schools). By C. S. Jerram, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*.

Plato. Selections (for Schools). Edited, with Notes, by J. Purves, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 6*s*. 6*d*.

Sophocles. In Single Plays, with English Notes, &c. By Lewis Campbell, M.A., and Evelyn Abbott, M.A. Extra fcap. 8vo.

Oedipus Rex, *Second Edition*, 2*s*.
Oedipus Coloneus, Antigone, 1*s*. 9*d*. each.
Ajax, Electra, Trachiniae, Philoctetes, 2*s*. each.

Sophocles. Oedipus Rex: Dindorf's Text, with Notes by the present Bishop of St. David's. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 1*s*. 6*d*.

Theocritus (for Schools). With Notes. By H. Kynaston (late Snow), M.A. *Third Edition*. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*. 6*d*.

Xenophon. Easy Selections (for Junior Classes). With a Vocabulary, Notes, and Map. By J. S. Phillpotts, B.C.L., and C. S. Jerram, M.A. *Third Edition*. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Xenophon. Selections (for Schools). With Notes and Maps. By J. S. Phillpotts, B.C.L., Head Master of Bedford School. *Fourth Edition*. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Xenophon. Anabasis, Book II. With Notes and Map. By C. S. Jerram, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*.

Xenophon. Cyropaedia. Books IV, V. With Introduction and Notes. By C. Bigg, D.D., Formerly Senior Student of Christ Church, Oxford. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Aristotle's Politics. By W. L. Newman, M.A., Fellow of Balliol College, Oxford.

Demosthenes and Aeschines. The Orations on the Crown. With Introductory Essays and Notes. By G. A. Simcox, M.A., and W. H. Simcox, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 12*s*.

Homer. Odyssey, Books I–XII. Edited with English Notes, Appendices, &c. By W. W. Merry, M.A., and the late James Riddell, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 16*s*.

Homer. Iliad. With Introduction and Notes. By D. B. Monro, M.A., Provost of Oriel College, Oxford. *Preparing*.

A Grammar of the Homeric Dialect. By D. B. Monro, M.A. Demy 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Sophocles. With English Notes and Introductions. By Lewis Campbell, M.A., Professor of Greek, St. Andrews. In Two Volumes. 8vo. *each* 16*s*.

Vol. I. Oedipus Tyrannus. Oedipus Coloneus. Antigone. *Second Edition*.
Vol. II. Ajax Electra. Trachiniae. Philoctetes. Fragments.

Sophocles. The Text of the Seven Plays. By the same Editor. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s*. 6*d*.

A Manual of Greek Historical Inscriptions. By E. L. Hicks, M.A., formerly Fellow and Tutor of Corpus Christi College. Demy 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

IV. FRENCH.

An Etymological Dictionary of the French Language, with a Preface on the Principles of French Etymology. By A. Brachet. Translated by G. W. Kitchin, M.A. *Third Edition.* Crown 8vo. *cloth*, 7*s*. 6*d*.

Brachet's Historical Grammar of the French Language. Translated by G. W. Kitchin, M.A. *Fifth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

A Short History of French Literature. By George Saintsbury. Crown 8vo. *cloth*, 10*s*. 6*d*.

Specimens of French Literature, from Villon to Hugo. Selected and arranged by George Saintsbury. Crown 8vo. *cloth*, 9*s*.

A Primer of French Literature. By George Saintsbury. *Second Edition, with Index.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*.

Corneille's Horace. Edited, with Introduction and Notes, by George Saintsbury. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

French Classics, Edited by GUSTAVE MASSON, *B.A. Univ. Gallic. Extra fcap. 8vo. cloth, 2s. 6d. each.*

Corneille's Cinna, and **Molière's** Les Femmes Savantes.

Racine's Andromaque, and **Corneille's** Le Menteur. With Louis Racine's Life of his Father.

Molière's Les Fourberies de Scapin, and **Racine's** Athalie. With Voltaire's Life of Molière.

Regnard's Le Joueur, and **Brueys** and **Palaprat's** Le Grondeur.

A Selection of Tales by Modern Writers.

Selections from the Correspondence of **Madame de Sévigné** and her chief Contemporaries. Intended more especially for Girls' Schools. By the same Editor. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Louis XIV and his Contemporaries; as described in Extracts from the best Memoirs of the Seventeenth Century. With Notes, Genealogical Tables, etc. By the same Editor. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

V. GERMAN.

German Classics, Edited by C. A. BUCHHEIM, *Phil. Doc., Professor in King's College, London.*

Goethe's Egmont. With a Life of Goethe, &c. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Schiller's Wilhelm Tell. With a Life of Schiller; an historical and critical Introduction, Arguments, and a complete Commentary. *Fifth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Lessing's Minna von Barnhelm. A Comedy. With a Life of Lessing, Critical Analysis, Complete Commentary, &c. *Fourth Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*. 6*d*.

Schiller's Historische Skizzen: Egmonts Leben und Tod, *and* Belagerung von Antwerpen. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 2*s*. 6*d*.

Goethe's Iphigenie auf Tauris. A Drama. With a Critical Introduction and Notes. *Second Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s*.

Modern German Reader. A Graduated Collection of Prose Extracts from Modern German Writers:—
Part I. With English Notes, a Grammatical Appendix, and a complete Vocabulary. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 2*s.* 6*d.*

Lessing's Nathan der Weise. With Introduction, Notes, etc. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

LANGE'S *German Course.*

The Germans at Home; a Practical Introduction to German Conversation, with an Appendix containing the Essentials of German Grammar. *Second Edition.* 8vo. *cloth,* 2*s.* 6*d.*

The German Manual; a German Grammar, a Reading Book, and a Handbook of German Conversation. 8vo. *cloth,* 7*s.* 6*d.*

A Grammar of the German Language. 8vo. *cloth,* 3*s.* 6*d.*

German Composition; a Theoretical and Practical Guide to the Art of Translating English Prose into German. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Lessing's Laokoon. With Introduction, English Notes, &c. By A. Hamann, Phil. Doc., M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Wilhelm Tell. By Schiller. Translated into English Verse by Edward Massie, M.A. Ext. fcap. 8vo. *cloth,* 5*s.*

VI. MATHEMATICS, &c.

Figures made Easy: a first Arithmetic Book. (Introductory to 'The Scholar's Arithmetic.') By Lewis Hensley, M.A., formerly Fellow of Trinity College, Cambridge. Crown 8vo. *cloth,* 6*d.*

Answers to the Examples in Figures made Easy. By the same Author. Crown 8vo. *cloth,* 1*s.*

The Scholar's Arithmetic. By the same Author. Crown 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

The Scholar's Algebra. By the same Author. Crown 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Book-keeping. By R. G. C. Hamilton and John Ball. *New and enlarged Edition.* Ext. fcap. 8vo. *limp cloth,* 2*s.*

Acoustics. By W. F. Donkin, M.A., F.R.S., Savilian Professor of Astronomy, Oxford. Crown 8vo. *cloth,* 7*s.* 6*d.*

A Treatise on Electricity and Magnetism. By J. Clerk Maxwell, M.A., F.R.S. A New Edition, edited by W. D. Niven, M.A. 2 vols. Demy 8vo. *cloth,* 1*l.* 11*s.* 6*d.*

An Elementary Treatise on Electricity. By James Clerk Maxwell, M.A. Edited by William Garnett, M.A. Demy 8vo. *cloth,* 7*s.* 6*d.*

A Treatise on Statics. By G. M. Minchin, M.A. *Second Edition, Revised and Enlarged.* Demy 8vo. *cloth,* 14*s.*

Uniplanar Kinematics of Solids and Fluids. By G. M. Minchin, M.A., Crown 8vo. *cloth,* 7*s.* 6*d.*

Geodesy. By Colonel Alexander Ross Clarke, R.E. Demy 8vo. *cloth,* 12*s.* 6*d.*

VII. PHYSICAL SCIENCE.

A Handbook of Descriptive Astronomy. By G. F. Chambers, F.R.A.S. *Third Edition.* Demy 8vo. *cloth*, 28*s.*

Chemistry for Students. By A. W. Williamson, Phil. Doc., F.R.S., Professor of Chemistry, University College, London. *A new Edition, with Solutions*, 1873. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 8*s.* 6*d.*

A Treatise on Heat, with numerous Woodcuts and Diagrams. By Balfour Stewart, LL.D., F.R.S., Professor of Physics, Owens College, Manchester. *Fourth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

Lessons on Thermodynamics. By R. E. Baynes, M.A. Crown 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

Forms of Animal Life. By G. Rolleston, M.D., F.R.S., Linacre Professor of Physiology, Oxford. *A New Edition in the Press.*

Exercises in Practical Chemistry. Vol. I. Elementary Exercises. By A. G Vernon Harcourt, M.A., and H. G. Madan. M.A. *Third Edition.* Revised by H. G. Madan, M.A. Crown 8vo. *cloth*, 9*s.*

Tables of Qualitative Analysis. Arranged by H. G. Madan, M.A. Large 4to. *stiff covers*, 4*s.* 6*d.*

Geology of Oxford and the Valley of the Thames. By John Phillips, M.A., F.R.S., Professor of Geology, Oxford. 8vo. *cloth*, 1*l.* 1*s.*

Crystallography. By M. H. N. Story-Maskelyne, M.A., Professor of Mineralogy, Oxford. *In the Press.*

VIII. HISTORY.

A Constitutional History of England. By W. Stubbs, D.D., Regius Professor of Modern History, Oxford. *Library Edition.* Three vols. demy 8vo. *cloth*, 2*l.* 8*s.*

Also in Three Volumes, Crown 8vo., price 12*s.* each.

Select Charters and other Illustrations of English Constitutional History from the Earliest Times to the reign of Edward I. By the same Author. *Third Edition.* Crown 8vo. *cloth*, 8*s.* 6*d.*

A Short History of the Norman Conquest. By E. A. Freeman, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.* 6*d.*

Genealogical Tables illustrative of Modern History. By H. B. George, M.A. Small 4to. *cloth* 12*s.*

A History of France, down to the year 1793. With numerous Maps, Plans, and Tables. By G. W. Kitchin, M.A. In 3 vols. Crown 8vo. *cloth*, price 10*s.* 6*d.* each.

Selections from the Despatches, Treaties, and other Papers of the Marquess Wellesley, K.G., during his Government of India. Edited by S. J. Owen, M.A. 8vo. *cloth*, 1*l.* 4*s.*

Selections from the Wellington Despatches. By the same Editor. 8vo. *cloth*, 24*s.*

A History of the United States of America. By E. J. Payne, M.A., Fellow of University College, Oxford. *In the Press.*

A Manual of Ancient History. By George Rawlinson, M.A., Camden Professor of Ancient History, Oxford. Demy 8vo. *cloth*, 14*s.*

A History of Greece. By E. A. Freeman, M.A., formerly Fellow of Trinity College, Oxford.

Italy and her Invaders. A.D. 376–476. By T. Hodgkin, Fellow of University College, London. Illustrated with Plates and Maps. 2 vols. demy 8vo. *cloth*, 1*l.* 12*s.*

IX. LAW.

The Elements of Jurisprudence. By Thomas Erskine Holland, D.C.L. *Second Edition.* Demy 8vo. *cloth*, 10*s.* 6*d.*

The Institutes of Justinian, edited as a Recension of the Institutes of Gaius. By the same Editor. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 5*s.*

Gaii Institutionum Juris Civilis Commentarii Quatuor; or, Elements of Roman Law by Gaius. With a Translation and Commentary. By Edward Poste, M.A., Barrister-at-Law. *Second Edition.* 8vo. *cloth*, 18*s.*

Select Titles from the Digest of Justinian. By T. E. Holland, D.C.L., and C. L. Shadwell, B.C.L. Demy 8vo. *cloth*, 14*s.*

Also in separate parts:—

Part I. Introductory Titles. 2*s.* 6*d.* Part II. Family Law. 1*s.*
Part III. Property Law. 2*s.* 6*d.*
Part IV. Law of Obligations (No. 1). 3*s.* 6*d.* (No. 2). 4*s.* 6*d.*

Elements of Law considered with reference to Principles of General Jurisprudence. By William Markby, M.A. *Second Edition, with Supplement.* Crown 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

International Law. By W. E. Hall, M.A., Barrister-at-Law. Demy 8vo., *cloth*, 21*s.*

An Introduction to the History of the Law of Real Property, with Original Authorities. By Kenelm E. Digby, M. A. *Second Edition.* Crown 8vo. *cloth*, 7*s.* 6*d.*

Principles of the English Law of Contract, etc. By Sir William R. Anson, Bart., D.C.L. *Second Edition.* Demy 8vo. *cloth*, 10*s.* 6*d.*

X. MENTAL AND MORAL PHILOSOPHY.

Bacon. Novum Organum. Edited, with Introduction, Notes, etc., by T. Fowler, M.A. 1878. 8vo. *cloth*, 14*s.*

Locke's Conduct of the Understanding. Edited, with Introduction, Notes, etc., by T. Fowler, M.A. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth*, 2*s.*

Selections from Berkeley. With an Introduction and Notes. By A. C. Fraser, LL.D. *Second Edition.* Crown 8vo *cloth*, 7*s.* 6*d.*

The Elements of Deductive Logic, designed mainly for the use of Junior Students in the Universities. By T. Fowler, M.A. *Eighth Edition*, with a Collection of Examples. Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 3*s.* 6*d.*

The Elements of Inductive Logic, designed mainly for the use of Students in the Universities. By the same Author. *Fourth Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 6*s.*

A Manual of Political Economy, for the use of Schools. By J. E. Thorold Rogers, M.A. *Third Edition.* Ext. fcap. 8vo. *cloth*, 4*s.* 6*d.*

XI. ART, &c.

A Handbook of Pictorial Art. By R. St. J. Tyrwhitt, M.A. *Second Edition.* 8vo. *half morocco,* 18*s.*

A Treatise on Harmony. By Sir F. A. Gore Ouseley, Bart., M.A., Mus. Doc. *Third Edition.* 4to. *cloth,* 10*s.*

A Treatise on Counterpoint, Canon, and Fugue, based upon that of Cherubini. By the same Author. *Second Edition.* 4to. *cloth,* 16*s.*

A Treatise on Musical Form, and General Composition. By the same Author. 4to. *cloth,* 10*s.*

A Music Primer for Schools. By J. Troutbeck, M.A., and R. F. Dale, M.A., B. Mus. *Second Edition.* Crown 8vo. *cloth,* 1*s.* 6*d.*

The Cultivation of the Speaking Voice. By John Hullah. *Second Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 2*s.* 6*d.*

XII. MISCELLANEOUS.

Text-Book of Botany, Morphological and Physiological. By Dr. Julius Sachs, Professor of Botany in the University of Würzburg. *Second Edition.* Edited, with an Appendix, by Sydney H. Vines, M.A. Royal 8vo. *half morocco,* 1*l.* 11*s.* 6*d.*

A System of Physical Education: Theoretical and Practical. By Archibald Maclaren, The Gymnasium, Oxford. Extra fcap. 8vo. *cloth.* 7*s.* 6*d.*

An Icelandic Prose Reader, with Notes, Grammar, and Glossary. By Dr. Gudbrand Vigfusson and F. York Powell, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 10*s.* 6*d.*

Dante. Selections from the Inferno. With Introduction and Notes. By H. B. Cotterill, B.A. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

Tasso. La Gerusalemme Liberata. Cantos I, II. By the same Editor. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 2*s.* 6*d.*

A Treatise on the Use of the Tenses in Hebrew. By S. R. Driver, M.A., Fellow of New College. *New and Enlarged Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 7*s.* 6*d.*

Outlines of Textual Criticism applied to the New Testament. By C. E. Hammond, M.A., Fellow and Tutor of Exeter College, Oxford. *Third Edition.* Extra fcap. 8vo. *cloth,* 3*s.* 6*d.*

A Handbook of Phonetics, including a Popular Exposition of the Principles of Spelling Reform. By Henry Sweet, M.A. Extra fcap. 8vo. *cloth,* 4*s.* 6*d.*

The DELEGATES OF THE PRESS *invite suggestions and advice from all persons interested in education; and will be thankful for hints, &c., addressed to the* SECRETARY TO THE DELEGATES, *Clarendon Press, Oxford.*



